LES

NIEBELUNGEN

II

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 4, Place de l'Odéon.

LES

NIEBELUNGEN

POËME

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

Mme MOREAU DE LA MELTIÈRE

PUBLIÉ

PAR FRANCIS RIAUX

Ancien élève de l'École Normale
Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Rennes

II

PARIS

JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, 14

1839

VINGTIÈME AVENTURE.

COMMENT LE ROI ATTILA DEMANDA CHRIEMHILD EN MARIAGE.

En ce temps-là, dame Helka ayant passé de vie à trépas, et le roi Attila, songeant à prendre une autre femme, ses amis lui enseignèrent la veuve superbe, qui avait nom *Chriemhild*, et qui vivait dans le pays de Bourgogne.

Ils dirent au roi : « Helka, la belle, n'est
» plus en vie. Si vous souhaitez le haut amour
» d'une noble femme, la meilleure, la plus il-
» lustre que jamais roi pût désirer, recherchez
» Chriemhild : le fort Siegfried était son époux. »

Le roi puissant leur dit : « Ceci est impos-
» sible, je suis un païen non baptisé, et cette
« femme est chrétienne : — elle ne voudra pas se
» fier à moi, ou, si elle y consent, ce sera donc
» un prodige. »

Les Huns, vifs et rapides, s'écrièrent : —
« Elle le pourra vouloir pour votre haut renom
» et pour vos richesses si grandes! — Il sera
» bon d'essayer l'entreprise près de cette femme
» très noble ; sa beauté sans égale vous trans-
» portera le cœur. »

Le chef célèbre répondit : « Auxquels d'entre
» vous le Rhin est-il connu? — Qui de vous a
» vu ce pays et ses habitants? » — Rüdiger, le
noble et bon margrave de Pechlarn (1), répon-
dit : « Les chefs du Rhin me sont connus depuis
» mon bas âge.

» Ces vaillants sont nommés Gunther, Ger-
» not et Giselher; chacun d'eux agit de son
» mieux, conformément aux lois de l'honneur,
» et dans les temps qui ne sont plus, leurs pa-
» rents avaient les mêmes vertus. »

Attila reprit la parole : « Ami, tu me sauras
» dire si elle voudra porter la couronne dans
» mes États; et si sa beauté égale les merveilles
» qu'on en raconte, alors mes féaux ne pourront
» pas s'attrister de ce mariage, ce qui serait mal
» séant. »

« — Seigneur, elle est l'égale de la superbe
» Helka ! — Dans toutes les terres, il ne fut ja-
» mais une femme de roi aussi bien pourvue de
» beauté, — et celui à qui elle se fiancera sera,
» dans ce monde, heureusement partagé. »

Attila dit : « Sois donc, ô Rüdiger, le messa-
» ger de ton roi pour cette mission ! — Sers-moi
» loyalement si tu m'es dévoué. Ah! si Chriem-
» hild orne ma couche, haute récompense t'en
» adviendra; je te traiterai selon ma puissance;
» car tu auras obéi à mon vouloir.

» Je ferai prendre dans mon trésor de quoi
» réjouir toi et les tiens. — Tu seras pourvu de
» chevaux et de vêtements, à ta guise, et j'or-
» donnerai qu'il en soit préparé beaucoup, —
» autant que tu en demanderas pour ce message. »

Prenant la parole, le riche margrave Rüdiger
dit : « Pas n'est besoin que j'emporte ton or; si
» j'en étais avide, ce serait chose blâmable : —
» sans cela, je serai ton messager sur le Rhin;
» j'y emploierai mes richesses : je les tiens de ta
» main. »

Attila répondit : « Pars donc et va quérir la
» très belle. Que le ciel te conserve et conduise
» vers moi cette femme! Voyagez avec Dieu et
» l'honneur! — Que le ciel vous aide et qu'il me
» rende favorable Chriemhlid, la très belle. »

Rüdiger repartit : « Avant de quitter ce pays,
» nous devons nous pourvoir d'armures et de
» bonnes armes, à cette fin de paraître honora-
» blement devant les chefs bourguignons. —
» Cinq cents hommes d'élite me suivront sur le
» Rhin.

» Quand les hommes de la Bourgogne nous
» verront moi et les miens, force leur sera d'a-
» vouer que jusqu'à ce jour pas un roi n'a en-
» voyé aussi loin que tu le fais, et aussi magni-
» fiquement équipé maints guerriers de haut
» renom.

» A moins que tu ne quittes ton vouloir, ô
» roi! parce que Chriemhlid était la bien-aimée
» du nôble Siegfried, fils de Siegmund, le meil-
» leur guerrier qu'on pût trouver. — Tu l'as
» jadis reçu ici, et l'on peut, à bon droit, lui
» donner des louanges. »

Attila dit : « Si elle a été l'épouse du héros, ce
» roi hardi exerçait une si haute puissance parmi
» les hommes, que je ne dois point rejeter la
» dame de son amour, — et sa beauté si surpre-
» nante me complaît déjà. »

Rüdiger dit : « Alors je vous dirai que nous
» quitterons le pays dans vingt-quatre jours, —
» et, avant cela, je ferai savoir à Gotelinde, ma
» femme bien-aimée, que je veux être chargé du
» message pour Chriemhild. »

Rüdiger envoya donc un serviteur à Pechlarn; mais, entendant le récit de la recherche en mariage, la riche épouse du margrave devint soucieuse, et elle pensa douloureusement à la gracieuse reine Helka.

N'avait-elle point de sujet de larmes dans ce message; pouvait-elle savoir si elle allait recevoir une souveraine semblable à la première? — Elle se prit à pleurer, et son cœur resta navré: elle ne pouvait oublier Helka.

En sept jours, Rüdiger quitta la Hongrie; de quoi le roi resta joyeux et satisfait. A Vienne, ses vêtements furent très bien préparés, et nul retardement n'arrêta plus le voyage.

A Pechlarn, Rüdiger était attendu par dame Gotelinde et par la jeune margrave, sa fille bien-aimée. — Ces nobles femmes, si désireuses du retour de Rüdiger, espéraient le revoir bientôt accompagné de ses hommes d'armes.

Avant que le sire Rüdiger eût fait son entrée à Pechlarn, on avait déjà apporté de Vienne les

habits beaux et bien faits qu'il lui fallait. — Ces habits furent soigneusemeut chargés sur des bêtes de somme; les voyageurs en prirent une partie : le reste suivit le bagage.

Les voilà dans la ville de Pechlarn. — Le chef, courtois et généreux, hébergea ses frères d'armes et les pourvut des choses commodes. Gotelinde, la riche, eut le cœur réjoui de la venue du bon margrave.

Leur fille bien chère, la jeune margrave, était tout émue de joie. — Pouvait-il lui arriver rien de plus agréable que cette visite des plus nobles seigneurs des Huns ? — Avec un joli sourire, la jeune vierge leur parla :

« Que mon père soit le bienvenu ainsi que » ses guerriers ! » Ah ! que de beaux remercîments reçut la jeune margrave de tous ces vifs guerriers. Dame Gotelinde aurait volontiers questionné son seigneur; mais il lui fallait attendre un peu.

Quand elle partagea sa couche, elle interrogea

le margrave avec une douce tendresse. — Vers quelle femme l'envoyait le roi? Dans quel pays? — Rüdiger lui dit : « Ma femme Gotelinde, » c'est avec joie que je vais vous en instruire.

» Je dois faire la recherche d'une autre femme » pour mon roi; car la belle Helka a cessé de » vivre! — Vers le Rhin je m'achemine, à » cette fin de savoir si Chriemhild voudra de- » venir la dame puissante et riche du beau pays » des Huns. »

« — Que Dieu puisse le vouloir, » s'écria dame » Gotelinde! « Chriemhild est comblée partout » de louanges et d'honneurs! Elle nous conso- » lera, dans nos vieux ans, de la mort de notre » reine : nous lui verrons volontiers porter la » couronne chez les Huns. »

Le margrave continua : « Ma bien-aimée, » offrez avec bonté une partie de nos richesses » à ceux qui me suivent sur le Rhin. — Si de » tels guerriers partent *riches*, ils se sentent en- » couragés. »

Elle s'empressa de dire : « Pas un d'entre eux

» ne sera mal content de mes dons ; je saurai ré-
» server à chacun ce qui lui sera bon et conve-
» nable avant que vous ne preniez congé vous et
» les vôtres. » — Ce à quoi dit Rüdiger : « Mon
» allégresse sera grande. »

Quelles bonnes étoffes on alla vite quérir dans les chambres de Gotelinde ! — Il y en eut assez pour que chaque voyageur fût vêtu splendidement, depuis le casque jusqu'à l'éperon : Rüdiger mettait à part ce qui leur agréait.

Le septième jour, au matin, le chef quitta Pechlarn avec ses hommes. — Ils emportèrent leurs habits et leurs armes à travers la Bavière, et ils furent très rarement attaqués sur la route par les brigands.

Le douzième jour, on les vit sur le Rhin. — Chose aussi surprenante devait promptement éclater ! — Quelqu'un alla dire au roi et à ses féaux que des *inconnus* se montraient, et le roi commença les questions que l'on fait ordinairement :

Si quelqu'un les connaissait; si l'on pouvait parler d'eux. — En observant leurs bêtes de somme si pesamment chargées, on reconnut d'abord qu'ils n'étaient pas pauvres. — On se hâta de leur indiquer les hôtelleries de la grande ville.

Quand les très inconnus s'approchèrent, on les examinait attentivement : chacun s'émerveillait et disait : « D'où nous viennent ces guerriers » qui ont traversé le Rhin? » — Hagene (1) fut mandé : connaissait-il ces voyageurs ?

« Je ne les vois pas encore bien, dit Hagene, » mais quand ils seront plus près de nous, je » vous saurai dire *d'où* ils peuvent être venus » jusque sur nos terres. Il faudra qu'ils nous » soient étrangers si je ne les reconnais pas sur » l'heure. »

Ils étaient sortis de leurs hôtelleries. — Le messager parut avec de bien riches habits, et suivi par ses hommes. Ils chevauchaient vers le palais : leurs vêtements étaient d'une extrême beauté et d'une coupe fort élégante.

Le brusque et vif Hagene s'écria : « Certes, » depuis longtemps je n'avais pas vu ce sei- » gneur; mais, s'il m'est donné de m'en bien » souvenir, il me paraît qu'il ressemble à Rüdi- » ger, un brave héros du pays des Huns. »

Gunther, vivement frappé de cela, répondit : « Comment puis-je te croire, et pourquoi ceux » de Pechlaru seraient-ils venus de si loin jus- » que dans mon royaume? » Gunther ayant fini de parler, Hagene regarda fixement Rüdiger le très bon.

Aussitôt le reconnaissant tout à fait, il courut à sa rencontre avec tous ses amis. — On vit alors cinq cents Huns mettre pied à terre devant le palais. — On les reçut bien; et, pour dire le vrai, jamais aucuns messagers n'avaient eu si bonne apparence.

Hagene s'écria hautement : « Qu'ils nous soient » les très bienvenus, devant Dieu qui nous » voit, ces guerriers invincibles, le chef de » Pechlarn et ses preux. » — On fit un accueil honorable à ces Huns vaillants et agiles.

Le roi et ses plus proches parents allèrent vers les Huns, et sire Ortewein dit à Rüdiger : « Au- » cuns conviés ne nous ont été aussi agréables à » recevoir depuis de longues années! Je vous » l'assure, en vérité. »

Pour cette salutation, les Huns rendirent grâce tous ensemble à ceux de la Bourgogne. — Ensuite on conduisit les hôtes dans la salle où le roi était en compagnie de maints braves. Le roi se leva de son siége par grande courtoisie.

Avec quelle gracieuse bienséance il marcha vers le messager! — Gunther et Gernot firent un bon accueil à ces gens, — comme cela était juste et séant, et même Gunther prit les mains de Rüdiger pour l'honorer.

Et il le conduisit au siége élevé que lui-même avait occupé. — Il ordonna aux échansons,—ce qu'ils firent avec empressement, — de servir de l'hydromel et les bons vins de la bienvenue, — des vins très forts, les meilleurs qu'il y eût sur les rives du Rhin.

Giselher et Gère étant aussi venus, ils furent promptement suivis par Dankwart et par Folker. Ils avaient bientôt appris la venue des étrangers, et pleins d'allégresse, ils s'empressèrent autour des Huns devant le roi.

Hagene de Trouëg dit alors à son chef : « Nos » parents doivent s'efforcer de bravement recon- » naître la courtoisie du margrave envers moi; » et cet époux de la belle Gotelinde doit recevoir » un haut prix pour son message. »

Le roi Gunther dit à Rüdiger : « Je veux, à » cette heure, vous interroger et m'informer de » la reine Helka ; je ne puis différer cela plus » longtemps : parlez-moi aussi d'Attila, le grand » roi des Huns. » Le margrave dit : « Je vais » répondre à vos questions. »

Il quitta son siége, ses compagnons en firent autant ; et, debout, devant le roi, le margrave parla : « Si vous me le permettez, ô roi ! je ne » tarderai pas davantage à vous faire connaître » avec joie le *message* dont je suis porteur pour » vous. »

Gunther s'écria : « Tel message qu'il vous
» soit enjoint de m'apporter, il vous est octroyé
» de le dire, — sans même que je m'enquière
» avant des conseils de mes féaux. — Les pri-
» viléges dus à un envoyé vous seront accordés ;
» — faites-vous donc entendre devant moi et
» les miens. »

L'honorable étranger parla : « Mon chef il-
» lustre m'envoie à vous, à cétte fin de vous cer-
» tifier le bon vouloir qu'il vous porte ainsi qu'à
» tous les preux que vous pouvez avoir sur le
» Rhin : je remplis de bon cœur cette mission.

» Ce roi si noble vous confie sa peine. — Il est
» privé de toute joie ainsi que les Huns, puisque
» ma souveraine Helka, la riche, est morte ! —
» Cette mort de la femme de mon chef rend
» orphelines les vierges qu'elle protégeait.

» Les enfants du monarque puissant, jadis éle-
» vés par elle, ainsi que ceux de maints princes
» bien nobles, sont délaissés tristement et n'ont
» personne, hélas ! pour veiller sur eux avec

» fidélité. — Tout le pays se plaint beaucoup :
» cela rend le chef soucieux. »

« — Que Dieu lui soit en aide, dit Gunther,
» et qu'il soit béni ; pour sa courtoisie et sa dili-
» gence à nous assurer moi et mes preux de tout
» son bon vouloir, je reçois volontiers son salut,
» et nous sommes disposés à le servir, moi, mes
» parents et mes guerriers. »

Le sire Gernot, de Bourgogne, s'avança : « Le
» monde entier doit gémir sans fin sur la mort
» de la belle Helka ! elle pratiquait les plus ex-
» cellentes vertus. » Hagene en convint, et plu-
» sieurs autres avec lui.

Le fier et magnanime messager reprit la pa-
role : « Ayant votre permission, ô roi ! je vous
» dirai de plus que mon chef bien-aimé ne
» vous fait pas savoir, sans raisons plausibles,
» comment la mort de la reine Helka le rend
» sombre et affligé !

» Il a été dit à mon souverain que dame
» Chriemhild était sans époux, le sire Siegfried

» étant mort. — Si cela est véritable, et si vous
» en êtes d'accord, elle portera la couronne de-
» vant les vassaux d'Attila. — Tel est, seigneur,
» le message dont mon roi m'a chargé pour vous. »

Le riche roi, très satisfait, répondit gracieusement : « Il est possible que ma sœur y consente
» volontiers ; vous connaîtrez nos volontés dans
» trois jours. — Pourquoi refuserais-je le roi
» Attila avant de m'être enquis de la pensée de
» Chriemhild ? »

Durant ces trois jours, on pourvut les hôtes de toutes les choses commodes, et ils furent si bien servis, que Rüdiger remarqua qu'il avait des partisans parmi les féaux de Gunther. — Hagene lui était utile avec empressement ; Rüdiger en avait fait autant pour lui.

Rüdiger demeura donc à la cour jusqu'au treizième jour. — Suivant l'usage, le roi manda ses féaux ; — ce qui était sage. — Et il délibéra beaucoup avec eux, à cette fin de savoir s'ils trouveraient bon et convenable que le roi Attila devînt l'époux de Chriemhild.

Tous en furent d'avis, hors le farouche Hagene. Il dit à Gunther l'intrépide : « Êtes-vous » dans votre sens, ô roi! quand vous songez à » chose pareille? — Que Chriemhild y consente » si elle s'en soucie; mais vous, seigneur, » faites que ce mariage ne vienne jamais à » bien. »

— « Pourquoi refuser mon aveu, dit le roi? S'il » arrive une joie à la reine, je le verrai sans dé- » plaisir; n'est-elle pas ma sœur? Nous devons » nous-mêmes protéger cette recherche; car une » telle union lui sera bonne et glorieuse. »

— « Non, non, s'écria de nouveau Hagene, — » et finissons ces discours. — Si vous saviez » d'Attila ce que j'en sais, vous resteriez sou- » cieux, et si Chriemhild veut l'aimer d'amour, » comme je vous l'entends dire, vous aurez été » le premier à attirer sur vous de cruels dom- » mages et périls. »

— « Ah! s'écria fièrement le roi, je me préserve- » rai facilement, sur ma foi, de la haine d'Attila. » — De plus, nous ne serons jamais proches

» voisins, si même Chriemhild lui est unie par » mariage. » Le sombre Hagene murmura ces mots : « Je m'y opposerai toute ma vie. »

On manda Giselher et Gernot, — savoir si ces seigneurs trouveraient à leur guise le mariage de Chriemhild avec le roi victorieux et magnifique? — Hagene s'y opposa fortement! hors lui personne ne le fit.

Giselher de Bourgogne donna mêmement son avis : — « Certes, seigneur Hagene, bien vous » prendrait de revenir à quelque loyauté; con- » tentez-vous du tort déjà fait par vous à ma » sœur, et si le sort la favorise, n'y mettez nul » empêchement. » —

Le guerrier bien intentionné continua : « Oui, » sire Hagene, vous avez causé, pour vrai dire, » des maux si cruels à ma sœur, que jamais il ne » fut ôté à aucune femme autant de bonheur dans » ce monde. Elle a bien sujet de vous voir avec » peine. »

Hagene s'écria durement : « Ce que j'ai déclaré,

» et ce que *je prévois*, je le déclare encore; si cette
» femme prend Attila et si la vie lui demeure,
» elle nous sera dangereuse, telle chose que vous
» puissiez faire. — Elle aura là, à sa solde, plus
» d'un guerrier d'élite. »

Gernot l'intrépide répondit à Hagene : « Agis-
» sons sans déloyauté, cela nous vaudra de
» la gloire. Et, de plus, ne peut-il donc advenir
» que nous n'approchions jamais ce pays lointain
» d'Attila tant qu'ils vivront tous deux? »

— « Je ne me laisserai dire cela par personne! »
— Ainsi répondit Hagene. — « Vienne le temps
» où la reine Chriemhild sera dame couronnée
» chez les Huns, elle causera notre ruine, telle
» chose qui advienne; ainsi, guerriers, renon-
» cez à cette union. »

La colère de Giselher, le noble fils de la
dame Uta, commença à s'élever : — « Nous ne
» devons cependant pas devenir *tous* des par-
» jures! Si l'on rend des honneurs à Chriemhild,
» je m'en réjouirai; et, certes, peu me soucie de

» votre dire, sire Hagene, je serai fidèle à ma sœur. »

Entendant ce discours, Hagene resta courroucé; — mais Gunther le riche, Giselher et Gernot, ces vaillants chevaliers, furent d'accord entre eux, et ils déclarèrent à tous que, si Chriemhild y consentait, ils verraient sans déplaisir cette union.

Le prince Gère prit la parole : — « Je vais donc » faire savoir à ma souveraine qu'elle doit se pré- » parer à choisir pour époux le grand roi Attila; » il la consolera de ses maux, car il est riche; » et maints nobles princes lui sont soumis. »

Ce chevalier agile alla où était Chriemhild; elle le reçut avec bonté, et il se hâta de lui dire : « Saluez-moi gracieusement, ô reine! et donnez- » moi le prix des bons messages : le sort vous » affranchit de toute souffrance.

» Pour vous rechercher en mariage, reine il- » lustre, des envoyés sont venus au nom d'un » des meilleurs rois de la terre; jamais vaillant

» héros n'a conquis autant de royaumes et n'a si
» glorieusement porté la couronne; — vos frères
» vous le font savoir. »

La femme riche en tribulations répondit : —
« Dieu vous défend, ainsi qu'à mes proches,
» de m'adresser des paroles moqueuses. Pour-
» quoi donc vous railler de ma peine ? Pauvre
» moi !... qui suis-je, à cette heure, pour un
» homme accoutumé à l'amour des belles fem-
» mes? »

Grande fut sa résistance. — Néanmoins voici
venir à elle son frère Gernot et Giselher le
jeune; ils consolèrent son ame en lui parlant d'une
manière suppliante, et lui dirent : « Puisque le
» roi l'approuve, ce n'est chose mauvaise. »

Personne ne put décider la femme superbe à
se choisir un nouveau seigneur. — Toutefois
on lui dit : « Permettez aux messagers de pa-
» raître en votre présence, si rien de plus ne
» peut leur être octroyé. »

— « A ceci je ne m'oppose point, » répondit

tristement la dame, « et même je verrai sans ré-
» pugnance Rüdiger le célèbre, attendu qu'il
» pratique d'excellentes vertus; à tout autre mes-
» sager je serais restée inconnue.

» Ceci étant, vous l'enverrez dans ma chambre,
» demain matin, aux premières lueurs du jour;
» je lui donnerai à connaître mon vouloir. » —
Ayant ainsi parlé, elle s'en alla, en renouvelant,
hélas! ses gémissements et ses soupirs.

Rüdiger le très noble déclara qu'il ne préten-
dait qu'à voir la reine; mais, dans tous ses mes-
sages, il savait se comporter si bien, que tou-
jours on se laissait persuader par lui.

Le lendemain, après qu'on eut chanté la messe,
les envoyés se rendirent à la cour; la foule s'éle-
vait très pressée autour d'eux, et, dans ce jour
pompeux, on vit maints beaux hommes bien ri-
chement vêtus.

Chriemhild la très belle, menant grand deuil
en son ame, attendait Rüdiger, le noble et bon
messager. — Il lui vit les *simples habits* qu'elle

portait chaque jour; mais sa cour avait des habits assez riches vraiment.

Elle marcha à la rencontre de Rüdiger jusqu'à la porte; c'était accueillir assez courtoisement le vassal du roi des Huns. — Il entra, lui douzième; on lui rendit de grands honneurs; jamais si noble envoyé ne s'était présenté nulle part.

On permit à ce seigneur et à ses hommes de s'asseoir, pendant que deux margraves se tenaient debout devant eux; ces margraves bien connus étaient Gère et Eckwart, deux chevaliers d'un haut renom. — Personne n'osait sourire à cause de la reine.

Plusieurs femmes très avenantes entouraient Chriemhild, partageant sa longue tristesse. — Leur souveraine, dans sa douleur, se souciait peu de sa beauté; son corsage était humide des larmes brûlantes qu'elle versait. — Ceci fut remarqué promptement par Rüdiger.

Cependant l'illustre messager parla: — « Très » noble fille de roi, moi et mes hommes ici

» présens, nous devons parler *debout* devant
» vous; — car il s'agit de vous faire connaître,
» si vous nous le permettez, pourquoi nous ve-
» nons de si loin. »

— « Cela vous est permis, » dit la reine. « Me
» voilà prête à écouter sans répugnance ce que
» vous souhaitez m'apprendre, parce que vous
» êtes un messager bien choisi. » — Tous ceux
qui se trouvaient céans remarquaient la douleur
de Chriemhild.

Il prit aussitôt la parole, le prince Rüdiger
de Pechlarn (2): — « Reine! c'est avec respect
» et loyauté que le chef Attila, le plus grand roi
» du monde, envoie vers vous ses plus fidèles
» guerriers, à cette fin de vous rechercher en
» mariage.

» Il vous offre amour infini et cordialité réelle.
» — Aucuns soucis ne vous atteindront; —
» et il est disposé à ressentir pour vous la même
» tendresse qu'il eut jadis pour dame *Helka*,
» cette reine qu'il portait en son cœur. — Certes,

» il a passé de mauvais jours à regretter les
» vertus de cette femme. »

La reine dit : « Margrave Rüdiger, si quel-
» qu'un connaissait l'accablement de mon ame,
» celui-là ne me presserait pas de donner encore
» à un homme ma tendresse de cœur ; j'ai perdu
» l'époux le meilleur que jamais femme ait
» possédé ; — hélas ! ne le savez-vous pas ! »

— « Ah ! qui peut consoler d'une peine cruelle, »
dit le brave Rüdiger, « si ce n'est le tendre et
» joyeux amour ? Celui qui recommence à aimer
» et qui peut faire un choix qui lui est cher,
» celui-là est à l'abri de tout chagrin.

» S'il vous plaisait de daigner aimer mon
» noble chef, vous auriez pour vassaux *douze*
» *rois* riches et fameux, et vous régneriez (par le
» vouloir de mon maître) sur *trente principautés*
» que le bras vaillant d'Attila a su conquérir.

» Et vous seriez la souveraine de maints
» chevaliers bien connus qui, dans les temps
» passés, étaient soumis à la reine Helka ; —

» et vous auriez sous vos ordres une foule de
» belles femmes de royale origine. » Ainsi parlait
ce guerrier habile et valeureux.

Il dit encore : « Sachez aussi que mon chef
» veut vous laisser, — il m'a enjoint de vous
» en instruire, — une puissance en tout égale
» à celle qui était le partage de la célèbre dame
» Helka : cette gloire vous est réservée en face
» des peuples tributaires d'Attila, si vous daignez
» porter la couronne chez les Huns. »

La reine dit : — « Comment pourrais-je de-
» venir désireuse de la main d'un héros? —
» Ne dois-je pas demeurer sans amour et sans joie
» jusqu'à la tombe, puisque la mort m'a cruel-
» lement ravi l'époux que je possédais ? »

Les Huns répondirent : « O reine! votre vie
» sera si belle et si louable près d'Attila, que
» vous serez toujours en parfaite allégresse, si
» ce glorieux mariage vient à bien : — ce grand
» roi commande à des *guerriers d'élite ;*

» Et les vierges qui servaient dame Helka vous

» formeront, avec vos femmes si belles, une cour » magnifique qui charmera le cœur des guer- » riers. — O reine! croyez à nos paroles, cela » vous sera convenable et bon. »

Elle leur dit, avec une douce et noble modestie : « Remettons à demain nos discours ; — » alors vous reviendrez et vous recevrez ma » réponse à votre message. » — Ils durent se conformer à son vouloir, ces chevaliers valeureux et francs.

Ils s'en allèrent dans leurs hôtelleries. Chriemhild fit quérir son frère Giselher et la reine Uta ; elle leur dit qu'elle serait fidèle à sa douleur, et que sa vie devait être pleine de larmes.

A ce propos Giselher répondit : « Sœur, il » m'a été rapporté, et je le veux croire, que tes » longs soucis doivent finir par Attila. — Si » tu le prends pour ton seigneur, j'approuverai » cela, — malgré les conseils contraires *d'un* » *autre*.

» Il pourra bien, certes, te consoler du passé :

» — depuis le Rhône jusqu'au Rhin, depuis
» l'Elbe jusqu'à la mer, quel roi fut jamais si
» puissant? — Réjouis-toi de ce qu'il te re-
» cherche en mariage. »

Elle dit : — « Frère, à quelle fin me donner
» ce conseil? Les pleurs et les lamentations me
» conviennent beaucoup mieux... ; comment
» paraître à cette cour devant tant de guerriers?
» Si jadis mon visage eut de la beauté, j'en suis
» à cette heure dépourvue. »

Dame Uta dit à sa fille très aimée : — « Ce que
» ton frère te conseille, fais-le, ma chère enfant.
» — Sois docile à tes amis, la paix te reviendra;
» — je te vois depuis longtemps te consumer en
» noirs soucis. »

La reine Uta pria Dieu, pendant de longues
heures, pour que Chriemhild reçût de nouveau
le joyeux pouvoir de semer à pleines mains l'or,
l'argent et les bons habits, comme au temps de
Siegfried son bien-aimé; mais des jours si doux
ne revinrent jamais pour Chriemhild.

Elle se disait : « Comment me donner à un » *païen*, moi qui suis chrétienne ? Quelle honte » pour moi devant le monde entier ! — Dût-il » avoir à lui seul tous les royaumes de la terre, » ce serait toujours un méfait. »

Sa pensée s'arrêta là. — Toute la nuit, jusqu'au retour du jour, cette femme resta sans sommeil ; — ses yeux brillants étaient encore ternis par les pleurs, quand elle quitta sa couche pour aller à une messe matinale.

Les rois se réunirent à l'heure de la messe ; ils prirent leur sœur par la main et la prièrent amicalement de se fiancer au roi des Huns ; — mais personne ne put rendre un peu de sérénité à la reine.

On fit quérir les gens d'Attila. — Ils auraient reçu volontiers soit un consentement ou même un refus, enfin une décision ; car il leur tardait d'être congédiés. — Rüdiger se présenta à la cour, et les princes lui parlèrent ainsi :

— « Il est temps de s'enquérir du vouloir de

» la princesse et de conférer sur le message du
» noble chef, pour cela que les chemins sont
» longs jusqu'au pays des Huns. » — Ainsi
Rüdiger fut conduit vers Chriemhild.

Le héros pria courtoisement la reine illustre
de lui donner à connaître ce qu'il aurait à dire,
de retour au royaume d'Attila; mais je crois
qu'il prévoyait bien qu'il ne trouverait en elle
qu'une nouvelle résistance;

Car il voyait qu'elle ne voulait plus aimer
aucun homme. — Cependant, le margrave lui
dit : « Certes, c'est mal agir de laisser perdre
» si merveilleuse beauté! vous pouvez encore
» être avec honneur et à bon droit la belle
» femme d'un brave époux. »

Tout ceci ne servit de rien..., — jusqu'au
moment où Rüdiger dit *secrètement* à la reine
qu'il la *vengerait du passé*. Alors le désespoir
de Chriemhild commença à s'adoucir un peu.

Rüdiger dit à la reine : « Séchez vos pleurs
» et sachez ceci : n'eussiez-vous, chez les Huns,

» que *moi*, votre vassal fidèle, mes parents et
» mes hommes de guerre, nous saurons punir
» sévèrement celui qui a fait votre malheur. »

Cette promesse calma beaucoup le déplaisir de Chriemhild ; elle dit vivement : « Eh bien!
» faites-moi le *serment* de devenir mon premier
» *vengeur* sur ceux qui causent ma souffrance. »
— Le margrave répondit : — « Noble dame,
» j'y consens. »

Rüdiger et ses guerriers jurèrent à la reine de lui obéir en tout, de la servir fidèlement ; et la main de Rüdiger confirma ce serment. — De plus, il lui dit que les plus grands honneurs ne lui seraient jamais refusés dans les terres des courageux et nobles Huns.

La femme constante pensa : « Puisque je peux
» m'acquérir tant d'amis, je mépriserai les mau-
» vaises paroles de ceux qui me blâmeront,
» pauvre moi ! — Et mon bien-aimé sera
» peut-être vengé.

» Et puisque le roi Attila a tant de guerriers,

» et que je dois régner sur eux, ils m'obéiront et
» je ferai ma volonté. — Attila est si riche que
» les présents me tomberont de la main, quand
» je le voudrai, au lieu qu'ici Hagene l'abhorré
» a ravi mes trésors. »

Elle dit à Rüdiger : « Si je n'avais pas appris
» que votre chef est un *païen*, je serais venue
» à lui volontiers ; je me serais soumise à lui
» et il serait devenu mon seigneur. » — Le margrave s'écria : « Noble dame ! quittez cette
» pensée.

» Attila a tant de guerriers de la race chré-
» tienne, que jamais près de ce monarque vous
» ne sentirez nuls ennuis. Et qui sait si vous
» n'aurez pas le glorieux mérite de lui faire
» recevoir *le baptême!* Pour cela, vous devez
» être avec joie la femme du roi Attila. »

Les frères de Chriemhild lui dirent : « Sœur !
» fiancez-vous de nouveau et quittez vos soucis. »
— Tant et si longtemps ils la supplièrent, que
finalement la triste Chriemhild promit, —

devant tous ces guerriers, — de s'unir, par mariage, au grand roi Attila.

Elle dit : « J'obéirai, pauvre reine que je » suis ! j'irai chez les Huns : ainsi sera fait, » je l'ai résolu. — Je veux seulement rassembler » les féaux qui me conduiront dans ces lieux. » — Et devant les Huns, Chriemhild la belle donna sa main pour garant de sa promesse.

« N'eussiez-vous que *deux* guerriers, » s'écria le margrave, « ils suffiraient, car j'en ai un » bon nombre, et nous saurons vous conduire » honorablement par delà le Rhin. — Noble » dame, ne demeurez pas plus longtemps chez » les Bourguignons.

» J'ai des parents et cinq cents vassaux qui » vous serviront ici et chez les Huns avec sou- » mission ; je me dévoue de même à votre service, » ô reine ! — Vous pourrez, quand vous le vou- » drez, me rappeler mes serments sans que » j'en rougisse ; je les tiendrai loyalement.

» Jamais les avis de Rüdiger ne vous porteront

» préjudice. — Faites donc préparer promptement des harnais pour le départ, et dites aux femmes qui formeront votre cortége de s'y disposer ; car maints guerriers d'élite viendront à votre rencontre. »

Chriemhild avait encore de riches équipements qui servaient à ses chevauchées du temps du noble Siegfried ; maintes charmantes filles pouvaient alors la suivre avec pompe lorsqu'elle voyageait : ah ! quelles selles superbes on donnait à ces belles femmes !

Comme on avait conté à ces jeunes filles de grandes merveilles du roi Attila, elles empaquetèrent soigneusement pour le voyage les robes de prix qu'elles portaient jadis, et elles s'empressèrent d'ouvrir des coffres fermés depuis longtemps.

Elles furent très occupées pendant cinq jours, — ou plus ; — elles tiraient de leurs enveloppes (3) de merveilleuses parures, qui s'y trouvaient en profusion. — Chriemhild commença à ouvrir ses chambres, résolue qu'elle

était à enrichir tous les hommes de Rüdiger.

Bien qu'il restât peu d'or du pays des Niebelüngen, pourtant voulut-elle le partager de sa main aux seigneurs des Huns : — cent mulets auraient pu à peine transporter tant de richesses ; mais ceci vint à la connaissance de Hagene.

Il dit : « Pour cela que dame Chriemhild ne me » sera jamais favorable, je retiendrai l'or de » Siegfried en Bourgogne. Pourquoi laisse- » rais-je à mes ennemis ces immenses trésors ? » Je prévois ce que Chriemhild veut faire de » toutes ces richesses...

» C'est à bon escient que je l'empêcherai de » faire des largesses par haine contre moi. — » Ses chevaux n'emporteront pas loin d'ici les » débris du trésor ! — C'est moi, Hagene, qui » veux retenir cet or, qu'on le dise à Chriem- » hild. » —

Entendant le récit de cette étrange chose, Chriemhild se courrouça outre mesure. — A la vérité, les trois chefs parlèrent de s'opposer à

cette horrible félonie; mais la reine l'espérant fort peu, le noble Rüdiger lui dit joyeusement :

« Reine illustre ! pourquoi regrettez-vous » votre or? Attila vous est si favorable, que, » dès que ses yeux vous verront, il vous fera » tant de présents que vous ne parviendrez pas » à les dissiper. — Noble femme, je suis prêt à » l'attester par serment. »

Chriemhild répondit tristement : « Très sage » Rüdiger, on ne verra plus aucune fille de roi » posséder des biens aussi prodigieux que ceux » dont Hagene m'a dépouillée. » — Gernot se mit en marche, se rendant à la chambre de Chriemhild.

Muni des pouvoirs du roi, Gernot ouvrit la porte de la chambre aux trésors, tel était le bon plaisir du roi : — et tout l'or que Chriemhild destinait aux étrangers, on leur ordonna de le prendre, trente mille marcs, — ou plus, — ceci fut très agréable au chef Günther.

Mais on entendit parler ainsi le sage Rüdiger,

l'époux de la belle Gotelinde de Pechlarn :
— « Si ma souveraine Chriemhild pouvait même
» se ressaisir de tout l'or qui lui vint jadis du
» pays des Niebelüngen, ni sa main ni la mienne
» ne devraient y toucher (1).

» Faites qu'on le remporte; certes, je n'en
» veux pas. — J'ai pris dans mon logis une si
» grande quantité d'or, que rien ne nous fera
» faute sur notre longue route; et mes joyaux
» de prix sont aussi en bon nombre. »

Néanmoins la parenté de Chriemhild fit remplir douze coffres de l'or le plus pur qui fût jamais. — On y ajouta une profusion d'ornements et de joyaux pour les femmes, afin qu'elles en fussent pourvues en voyage, et l'on emporta ce riche bagage.

Les violences du farouche Hagene avaient été jugées trop fortes et trop iniques. — Chriemhild avait encore mille marcs de l'or des offrandes; elle les distribua pour le repos de l'ame de Siegfried : ce qui parut à Rüdiger l'effet d'une rare fidélité.

La reine dit d'une voix plaintive : « Où sont-ils
» les amis qui voudront, pour l'amour de moi,
» devenir pélerins aux terres étrangères ? S'il me
» reste quelques féaux, qu'ils viennent, qu'ils
» me suivent et qu'ils prennent mon or pour
» acheter des chevaux et des armures. »

Le margrave Eckwart dit alors à la reine :
— « Comme je vous ai fidèlement servie jusqu'à
» ce jour, je veux persister à vous servir de
» même jusqu'à ma dernière heure. » — Ce
bon guerrier dit encore :

« De plus, j'emmenerai cinq cents guerriers
» que je dévoue à votre service avec joie. —
» Nous serons inséparables ! à moins que *la mort*
» ne s'en mêle. » — Chriemhild s'inclina devant
lui : cette fidélité touchait son ame.

On amena les palefrois et l'on se disposa à
partir ; bien des larmes furent alors versées
entre amis. — Uta la riche et maintes jeunes
filles montrèrent assez qu'elles regrettaient dame
Chriemhild.

Cent filles et femmes de haut lignage accompagnèrent Chriemhild; elles étaient vêtues comme il le fallait; leurs yeux brillants étaient noyés de larmes...; mais à la cour d'Attila, elles reçurent depuis de nouvelles joies.

Bientôt parurent le sire Gernot et Giselher le jeune, suivis de leurs gens. — La courtoisie exigeait bien qu'ils vinssent reconduire leur sœur! Ils avaient, — pour le moins, — mille guerriers d'élite autour d'eux.

Ortewein le brave, Gère le très agile et Rumold, le chef des cuisines, arrivèrent pareillement. — Ils pourvurent aux logements pour les nuits jusqu'aux rives du Danube. Mais *Gunther*, — il ne fit que quelques pas hors de la ville.

Avant de quitter le Rhin, ils dépêchèrent en avant de légers messagers qui coururent chez les Huns, à cette fin de dire au roi Attila que Rüdiger lui avait conquis pour femme la superbe reine du Rhin.

NOTES

SUR LA VINGTIÈME AVENTURE.

(1) Attila. — Ce roi des Huns était nommé *Ezel* par les Germains, et « Botelungs-John, » fils de Botelung. On le croyait issu de la race de *Maudro*, d'une origine royale chez les Huns, et l'on s'accorde à citer son frère *Blèda* comme compétiteur de sa puissance. Ce monarque, surnommé « *le fléau de Dieu*, » est représenté *ici* sous un aspect tellement pacifique, que la peinture de son caractère est la partie la plus faible du poème; on l'a placé en infériorité de valeur avec les Bourguignons, afin de donner à ceux-ci un plus vif éclat ; mais on lui attribue des vertus si touchantes et si nobles, qu'on en a conclu que l'auteur du poème devait être le Transylvanien *Klingsohr*, parce que ses compatriotes ont conservé un glorieux souvenir d'Attila.

Au reste, on prétend que ce poème a eu plusieurs auteurs; et cette opinion est confirmée par la *différence* qui existe entre la première et la seconde partie du poème : dans la première partie, la naïveté des descriptions est

plus remarquable ; les moindres circonstances sont plus minutieusement détaillées et les caractères moins fortement tracés ; mais son extrême simplicité est revêtue de l'empreinte la plus antique et la plus gracieuse. La seconde partie porte aussi le cachet des narrations du moyen-âge ; mais, quoiqu'il s'y trouve également des répétitions, des invraisemblances, et que le défaut d'art dans la contexture du poème s'y fasse sentir de même, cependant l'intérêt y est plus vif, les situations y sont plus marquantes, les sentiments y tiennent plus de place ; et, quoiqu'on ait laissé dans l'ombre le roi Attila, cette figure historique si susceptible d'un relief frappant, il règne pourtant de l'énergie dans le développement de la catastrophe et dans celui des caractères.

(2) *Pechlarn* (*Bechelaren*), en Autriche, sur le Danube, était la résidence de *Rüdiger*, le margrave de l'Autriche, et le plus puissant des commensaux d'Attila. Ce personnage est un des plus nobles héros du poème ; le calme héroïque de sa bravoure contraste avec le courage aveugle de Hagene, et les particularités qui le concernent portent l'empreinte d'un grand caractère.

« Rüdiger, expulsé de l'Arabie par un roi de Tolède,
» en Espagne, se réfugie chez Attila, qui l'élève rapi-
» dement au plus haut degré de puissance. Enfin Rü-
» diger reçoit le margraviat de l'Autriche en récompense
» des services qu'il rend à son roi lorsqu'il l'aide à ob-
» tenir Helka, et quand il le suit dans ses expéditions
» guerrières. »

(Glossaire du poème des Niebelungen, par M. Fr. de Hagen, page 363, édition de 1820.)

Mais lorsque Chriemhild et Attila veulent le forcer à

attaquer ses amis les Niebelungen, en lui offrant de nouvelles richesses, il déclare à son souverain qu'il lui rendra les dons qu'il en a reçus, plutôt que de trahir les lois de l'hospitalité et de la fraternité d'armes, et il lui dit : « Pauvre, je m'en irai dans les terres étrangères, » en menant par la main ma femme et mon enfant. »

(3) « *Walden,* » *enveloppes* pour la conservation des vêtements, etc. (d'où vient peut-être *felleisen, valize*), en islandais : *falldr, voile*, de *falea*, voiler. — Ce mot se rapporte au vieux mot allemand *veil*, *frihel*, en bas allemand, *fall* (voile, velum).

(Glossaire du poëme des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, édition de 1820, page 397.)

(4) « L'or du pays des Niebelüngen, *le trésor*, etc. » — La propriété la plus extraordinaire de ce trésor était de contenir la *baguette divinatoire*, dont la possession aurait donné l'empire du monde à ceux qui auraient su reconnaître les attributs magiques de ce talisman, « *wünschelrüthelein.* » — Les anciens habitants du » Nord attribuaient des effets merveilleux aux *baguet-* » *tes runiques*, « *rünen-stecken.* » — Du temps de la » mythologie septentrionale, on donnait ce nom à des » baguettes de saule sur lesquelles étaient gravés des » caractères magiques, et avec lesquelles les prêtres » et d'autres personnes favorisées des dieux préten- » daient faire des prodiges. »

(Allgemeine hand encyclopedie, etc., tome 8, page 477.)

VINGT-UNIÈME AVENTURE.

COMME CHRIEMHILD ALLA CHEZ LES HUNS.

Laissons chevaucher les messagers. — Je vous dirai, présentement, comment Chriemhild chemina à travers les terres éloignées, et comment Giselher et Gernot se séparèrent d'elle après lui avoir marqué toute sorte de cordialité.

Ayant atteint les bords du Danube où étaient les bateliers, les deux chefs prirent enfin congé de la reine; il fallait bien qu'ils retournassent sur le Rhin. Mais cette séparation entre amis ne se fit point sans larmes

Giselher l'agile dit à sa sœur : « Femme, » s'il arrive que ma venue te soit bonne et né- » cessaire, ou si tu tombes en quelque danger, » que cela me soit appris, je viendrai à ton aide » chez le roi Attila. »

Chriemhild baisa les lèvres de ses parents. — On vit aussi des adieux pleins de loyauté entre les hommes de Rüdiger et ceux de la Bourgogne. — Finalement, la reine partit avec ses femmes.

On admirait cent quatre jeunes filles, vêtues de soieries bigarrées et belles à voir. Plus d'un bouclier large et fort protégeait le voyage de ces femmes, et maints guerriers se retournaient pour les voir.

Les voilà traversant la *Bavière*. — Il n'était bruit partout que du passage de ces nombreux

inconnus ! — Ils arrivèrent bientôt au lieu où, de nos jours, l'on voit encore un vieux monastère, au confluent de l'Inn et du Danube.

Là était bâtie la ville de *Passau*, où siégeait un évêque ayant nom Pilgerim. — Ah ! comme on déserta promptement son palais, ainsi que les hôtelleries, pour courir en Bavière au devant des étrangers ! L'évêque Pilgerim y trouva sa *nièce*, la belle Chriemhild.

Il ne fut point désagréable aux seigneurs du pays de voir maintes belles filles à la suite de Chriemhild. — Ah ! combien d'amoureux regards se fixèrent sur ces nobles filles de chevaliers ! — De bonnes hôtelleries furent données aux illustres voyageurs.

L'évêque chevaucha vers Passau avec sa nièce. — Et comme il fut dit aux citadins : « Voici » venir Chriemhild la très belle, la fille de la » sœur du prince-évêque ! » il lui advint bonne réception de la part des marchands de la ville.

L'évêque était très désireux de retenir la reine; mais sire Eckwart prononça ce discours : — « Ceci n'est point à faire : nous devons con-
» tinuer notre chevauchée vers les terres de
» Rüdiger; nous y sommes attendus par maints
» guerriers informés de notre venue. »

En effet, Gotelinde la belle savait les nouvelles, et elle se préparait à la réception, ainsi que sa belle enfant : — Rüdiger lui avait dépêché un message qu'il avait jugé bon, afin qu'elle pût s'efforcer de donner des consolations à la reine;

Et voici comment : elle devait rendre des honneurs à Chriemhild, en venant à sa rencontre jusqu'aux rives de l'*Ens* avec un bon nombre d'hommes d'armes; ce qui fut fait. — On voyait sur la route une foule de gens pressés qui accouraient, à pied et à cheval, au devant des arrivants.

Voici que la reine se rend à Ewerding. — En ce temps-là il y avait, certes, assez de brigands, qui se répandaient en Bavière pour y commettre, suivant leur coutume, des vols fré-

quents; ils auraient pu causer de notables préjudices aux voyageurs,

Si le vaillant margrave ne s'y était opposé, lui et ses compagnons d'armes, au nombre de *mille* pour le moins. — Cependant Gotelinde, la femme honorable de Rüdiger, s'avançait, et avec elle on voyait maints preux de très noble origine.

On passa la Traün pour se rendre dans les champs de l'Ens; là on trouva des huttes déjà préparées et des tentes dressées pour le repos nocturne des voyageurs. C'était le sage Rüdiger qui avait soin de les héberger de la sorte.

Gotelinde la belle ordonnait aussi, sur la route, que les hôtelleries fussent disposées convenablement. — Bientôt on vit galoper maints coursiers richement caparaçonnés avec des brides retentissantes. Cette réception était fort belle; c'était pour plaire à Rüdiger.

Les hommes qui, des deux côtés, s'avançaient sur les chemins chevauchaient à ravir; et les

jeunes filles remarquaient bien qu'ils savaient pratiquer la chevalerie. — La reine recevait, sans déplaisir, les hommages de tant de guerriers.

Quand les hommes de Rüdiger furent réunis aux voyageurs, on vit promptement voler dans l'air des tronçons de lances; la main des guerriers les dispersait au loin, selon les coutumes chevaleresques, et les femmes distribuaient les prix.

Ils laissèrent ces jeux, et maints bons chevaliers se donnèrent amicalement les saluts de la bienvenue. On conduisit Gotelinde la belle vers la reine Chriemhild. — Ha! ceux qui devaient servir les femmes eurent alors peu de repos.

Le chef de Pechlarn alla trouver sa femme; la joie de la noble margrave ne fut pas chose petite en voyant revenir du Rhin son loyal époux en parfaite allégresse. Toutes ses craintes la quittèrent et furent remplacées par un doux contentement.

Après qu'elle eut fait un bon accueil à Rüdiger, il la pria de faire descendre sur l'herbe toutes les femmes qu'elle avait amenées. — Beaucoup de nobles jeunes hommes s'empressèrent autour de ces beautés et se montrèrent joyeux de les servir.

Dame Chriemhild, voyant la belle margrave debout ainsi que toute sa cour, ne voulut pas la laisser aller plus loin. — La gracieuse reine se hâta de retenir la bride de sa haquenée, et se fit promptement enlever de la selle.

L'évêque et le sire Eckwart conduisirent la reine vers Gotelinde. En ce moment, chacun s'écarta respectueusement de leur passage, et la noble étrangère baisa les lèvres de dame Gotelinde.

Alors l'épouse de Rüdiger s'écria joyeusement : « Honneur à moi, illustre souveraine,
» de ce que mes yeux peuvent ici contempler
» votre beauté ; rien ne pouvait m'être plus
» doux en ce monde. »

— « Soyez bénie de Dieu ! » répondit dame Chriemhild ; « sachez ceci, noble Gotelinde :
» Si la vie me demeure, ainsi qu'au roi Attila,
» le fils célèbre de Botelüng, il pourra se faire,
» par la suite, que vous soyez satisfaite de m'a-
» voir vue. » Ce qui devait arriver, *par la suite*, leur était inconnu.

Les jeunes filles se donnèrent la main avec une riante modestie ; les jeunes hommes tâchaient de les servir du mieux qu'il se pouvait ; après les salutations d'usage, elles s'assirent sur le trèfle ; et celles qui étaient étrangères l'une à l'autre commencèrent à s'interroger.

La douzième heure étant venue, on fit apporter aux femmes des rafraîchissements de plusieurs sortes. — Cette noble cour se rendit ensuite sous les tentes que l'on avait dressées pour la réception ; et l'on traita les illustres convives avec une splendeur extraordinaire.

La nuit fut donnée au doux repos. — Dès que le jour parut, les gens de Pechlarn firent tous les apprêts d'usage pour une haute réception.

— Peu de chose manquait à cela, car Rüdiger avait soigneusement veillé à ce que rien ne fût négligé pour de si nobles voyageurs.

On pouvait remarquer que toutes les fenêtres de la forteresse étaient ouvertes ; bientôt les portes s'ouvrirent aussi pour l'entrée des hôtes de haut rang que l'on voyait si volontiers. — Le chef du pays s'empressa d'ordonner qu'ils fussent pourvus des choses commodes.

Cependant la fille de Rüdiger, suivie de sa jeune cour, vint recevoir la reine qui s'avançait avec dame Gotelinde, l'épouse du margrave ; ces nobles femmes se saluèrent et se parlèrent avec une parfaite cordialité.

Les jeunes filles entrelacèrent leurs jolis bras, en cheminant vers un palais spacieux et bien orné; le Danube roulait ses flots devant ce beau palais : elles s'assirent sur ses bords, en plein air, et à cela elles prirent du plaisir.

Les soins que l'on eut encore pour elles, — je ne puis tous vous les décrire. — Ah ! comme

les hommes de la reine murmuraient entre eux de ce que ce temps passait trop vite, et de ce qu'il fallait continuer le voyage! — Il y eut à Pechlarn des preux qui voulurent les suivre;

Et Rüdiger offrit courtoisement leurs services à Chriemhild. — Elle donna à la fille du margrave douze bracelets d'or vermeil et de si beaux habits, que c'était réellement ce qu'elle avait apporté de mieux à Pechlarn.

Bien qu'on lui eût traîtreusement enlevé le trésor des Niebelüngen, elle s'efforçait de se rendre agréable à tous ceux qui l'entouraient avec le peu de bien qu'elle possédait encore; elle fit aux commensaux de Rüdiger les meilleurs présents qui étaient en son pouvoir.

Pendant cela, dame Gotelinde rendait tant de bons offices aux hommes du Rhin et les traitait si honorablement, que l'on vit, en ce jour, fort peu d'étrangers qui n'eussent reçu de sa générosité quelques pierreries ou d'excellents habits.

Le déjeûner étant fini, on se disposa au départ. — En ce moment, la dame du lieu promit à la femme d'Attila une fidélité bonne et loyale, et la fille de Rüdiger, la belle Dietelinde, fut bien des fois embrassée par la reine.

Elle lui dit : « O reine! si cela vous paraît » bon, — et je sais que mon père le verra volon- » tiers, — appelez-moi vers vous dans le pays » des Huns. » — Chriemhild vit bien alors que cette belle enfant lui était dévouée.

Les coursiers étant prêts, on les avait amenés à Pechlarn, la reine superbe prit enfin congé de la femme de Rüdiger et de sa fille; — et maintes jeunes filles, qui se séparèrent avec de tendres salutations, ne se revirent plus dans ce monde!

Dans ce jour, *les adieux* devaient durer *longtemps*. — Des habitants de Médeliche (1) prirent dans leurs mains de magnifiques vases en or, qui contenaient les vins de la route pour les étrangers; ces bons citadins offrirent donc

ainsi leurs vins à la reine, et on leur fit les saluts de la bienvenue.

Là siégeait un chef bien connu qui avait nom *Astolf;* il leur enseigna les meilleurs chemins de l'Autriche, à travers Maütern (2), le long du Danube; et de toute part l'on s'empressa de nouveau autour de la belle reine.

En ce lieu, l'évêque se sépara fort amicalement de sa nièce; il lui souhaita, avec bonté, toutes les prospérités et tous les honneurs dont jouissait Helka. — Ah! Chriemhild remporta, en effet, de bien grandes victoires chez les Huns.

Les voyageurs s'acheminèrent vers la *Treïsam;* les hommes de Rüdiger leur servirent d'escorte, jusqu'à l'arrivée des Huns; alors on multiplia les honneurs autour de la reine superbe.

Le roi des Huns avait, sur la Treïsam, une forteresse très vaste et bien connue au loin; elle avait nom : « *Traïsemmaüer* » (3). En d'autres temps, la reine Helka y avait une

demeure; et là cette dame de grand renom pratiquait des vertus peu communes.

Néanmoins il se pourrait que dame Chriemhild eût été pourvue des mêmes mérites. — Après ses heures de tribulations, elle eut des jours meilleurs, et on la vit hautement honorée par tous les vassaux d'Attila.

L'empire de ce roi s'étendait si loin, que l'on trouvait à sa cour les hommes les plus experts dans les choses de la guerre dont on ait jamais parlé. — Les chrétiens, les païens, tous les héros de ce temps accouraient vers lui.

Ce qui était digne de louange, ce qu'on ne verra plus, — je le crois du moins, — c'était l'union qui régnait entre ces diverses nations, les unes chrétiennes, les autres païennes, chacun vivant à sa guise et suivant sa loi. — La haute sagesse du roi et ses largesses unissaient entre eux tous ses vassaux.

NOTES

SUR LA VINGT-UNIÈME AVENTURE.

(1) « Médeliche. » — C'était la principale forteresse de l'Autriche, maintenant l'abbaye de *Molk* ou *Melke*, située près du Danube, sur un rocher escarpé, au pied duquel passe la grande route; son territoire est connu par des vins de bonne qualité. Dans le poème de *Biterolf* et *Diet lieb*, Médeliche paraît appartenir au margraviat de Rüdiger.

(2) « *Mataren*, » *Mautern*, ville d'Autriche, sur le Danube, au dessous de Molk; l'ancienne route passait le long du fleuve, par cet endroit; et Chriemhild traverse ces contrées en allant chez les Huns. Astolf et Wolfrat, deux héros du poème de Biterolf et Diet lieb, étaient *les chefs* de ces villes. Attila ne put réussir à s'en faire des alliés; cependant ils suivirent son armée à l'époque de son expédition guerrière contre Worms.

(Glossaire du poème des Niebelungen, édition de 1820, par M. Fr. de Hagen.)

(3) « *Traisemmaüer* (ou *Zrizrmure*), forteresse du roi des Huns (où la reine Helka résidait), jadis située sur la Treisam, en Autriche. — C'est dans cette forteresse que Chriemhild s'arrête pendant trois jours en venant de Mataren « *Maütern*, » où elle avait reçu les adieux de son oncle, l'évêque Pilgrim ; elle se rend ensuite à *Tüln*, etc.

Zrizrmure (ou Traisemmaüer) tire son nom de la montagne *Cecias* qui, sous l'empire des Romains, séparait la Pannonie de la Norique ; on fait mention de cette contrée sous les rois carlovingiens ; et, du temps de l'évêque Pilgrim, elle dépendait de l'évêché de Passau. — Les comtes de *Treisam* avaient, dans le xe siècle, la garde du défilé, près de la Treisam. — Enfin, au confluent de la Treisam avec le Danube, au lieu où l'on voit la longue chaîne de montagnes qui s'élève près du Danube et qui domine le défilé, il y a une petite ville du nom de *Trasmaür;* elle appartenait à l'évêché de Passau dans le XIIIe siècle.

M. Fr. de Hagen donne de longs détails sur cette partie du voyage de Chriemhild dans le Glossaire du poème des Niebelüngen, page 427, édition de 1820.)

Tüln, où Chriemhild est reçue par le roi des Huns, est connue par l'ancienne coutume des archiducs d'Autriche d'aller jusque-là au devant de leurs royales fiancées et d'en recevoir, pour don, un magnifique chapeau. — Tüln est située à l'embouchure de la petite rivière Tulu, c'était (avant Vienne) la capitale de l'Autriche.

(Glossaire du poème des Niebelungen, par M. Fr. de Hagen, page 390, édition de 1820.)

VINGT-DEUXIÈME AVENTURE.

COMMENT ATTILA REÇUT CHRIEMHILD.

Durant quatre jours, Chriemhild resta à Traisemmaüer. — Les vassaux d'Attila venaient à travers l'Autriche, — et des tourbillons de poussière s'élevaient continuellement sur cette route poudreuse, comme si un incendie eût réduit en cendres toute la contrée.

On fit au roi de si merveilleux récits sur la marche triomphale de Chriemhild à travers le pays, qu'à cette seule pensée son chagrin disparut. — Il se hâta d'aller vers cette femme superbe.

Attila était précédé par une multitude de guerriers qui chevauchaient diligemment. — Ils parlaient différents langages, ces guerriers chrétiens et païens, et leurs nombreux et beaux escadrons accouraient au devant de la reine.

Maints guerriers de la Russie et d'autres de la Grèce couraient à cheval. — Les Polaniens et les Valaques agiles pressaient fortement leurs bons et légers coursiers ; — chacun d'eux agissait suivant ses coutumes nationales.

Des plaines de la *Kiowie* arrivaient maints braves guerriers (1). Les sauvages *Petschénègues* (2) ne furent point non plus en retard. — Ah! comme ils s'exerçaient à percer de leurs flèches les oiseaux dans les airs!... Ils tiraient très juste, ainsi que les Vandales.

Une ville est située sur le Danube, en Autriche; *Tuln* est son nom. — Les voyageurs y remarquèrent des usages qui leur étaient inconnus. — Beaucoup de ces gens reçurent cordialement ceux qui, depuis, leur causèrent de grands maux.

Le roi Attila était devancé par sa cour : — ce cortége brillant était joyeux, riche, superbe à voir et plein de bon-vouloir. — On y remarquait vingt-quatre chefs puissants et riches, qui n'aspiraient qu'à voir leur souveraine.

Ramüng, duc de la Valachie, galopait vers Chriemhild à bride abattue, suivi de sept cents hommes d'armes, dont la course impétueuse égalait le vol des oiseaux. — Après eux, paraissait le prince *Gibeke*, qui conduisait de majestueux escadrons.

Humboge, aux pieds agiles, avait bien mille guerriers; il allait du roi à la reine, et l'on sonnait fortement du cor, suivant l'usage de ces peuplades; et les seigneurs du pays des Huns se mêlaient a tous ces guerriers.

L'audacieux *Havart* du Danemarck attirait aussi l'attention; — et *Iring* le rapide, libre de toute cautèle, et le noble *Irnfried* de la Thuringe, d'une beauté surprenante! — Tous reçurent respectueusement dame Chriemhild.

Et les douze cents hommes qui formaient leurs troupes défilèrent devant la belle reine. Soudain parut aussi devant elle le seigneur *Bléda*, du pays des Huns; ce noble frère du roi Attila commandait environ trois mille hommes.

Enfin le grand monarque *Attila* parut!.. — et près de lui le sire *Théodoric* de Vérone, le roi des Ostrogoths, avec un bon nombre de guerriers d'élite; ah! c'était merveilleux à voir. A la vue de ces chevaliers louables, intrépides, francs, valeureux et courtois, le cœur de la reine conçut un haut courage.

Le seigneur Rüdiger dit à Chriemhild : — « Reine! c'est *ici* qu'il nous faut recevoir notre » invincible souverain. — Saluez par un baiser » ceux que je vous indiquerai, sans plus; —

» car vous ne devez pas traiter avec égalité les
» nombreux vassaux d'Attila. »

On aida la belle reine à descendre de cheval; — Attila le très riche se hâta pareillement de s'élancer de son bon coursier, ainsi que ses guerriers d'élite; et tout joyeux, il marcha vers la reine.

Deux chefs de haut lignage, — ceci nous a été assuré, — se tenaient, richement vêtus, aux côtés de l'étrangère, pendant que le noble Attila allait au devant d'elle. Chriemhild salua le monarque par un baiser donné gracieusement.

Elle continua les salutations d'usage, en portant les mains à son brillant bandeau; mais ses couleurs éblouissantes éclipsaient les pierreries qui le couvraient. — Plusieurs hommes avouèrent que la reine Helka n'avait jamais été aussi belle. — On voyait près d'elle *Bléda*, le frère du roi.

Rüdiger la pria d'accorder un baiser à ce chef, ainsi qu'au roi Théodoric et au prince

Gibeke. — La noble dame salua de même les *douze héros d'Attila,* et elle adressa de douces et louables paroles à d'autres parfaits guerriers.

Pendant que le roi siégeait près de Chriemhild, les jeunes hommes s'exerçaient entre eux à la course, à rompre des lances et à d'autres jeux chevaleresques, — comme le fait encore la jeunesse de nos jours, — les chrétiens, les païens, chacun suivant ses coutumes.

Ah! comme les hommes de Théodoric faisaient voler les lances en éclats, dans leur vaillante chevalerie! — Ces tronçons de lances voltigeaient au dessus des boucliers, et ils étaient lancés à une grande hauteur par la main vigoureuse des guerriers : — plus d'un bouclier fut percé et rompu par les *Alemanni.*

On entendait de toute part le choc des lances qui se rompaient à grand bruit. — On voyait accourir en foule tous les héros de ces terres; ils venaient se joindre aux convives du roi, aux seigneurs des Huns et à plusieurs autres étran-

gers de bonne renommée. — Cependant le roi très riche se retira avec Chriemhild.

Ils se placèrent sous un pavillon superbe. — La campagne était couverte d'une multitude de tentes, afin que les guerriers pussent se reposer après leurs exploits; les jeunes filles suivaient les hommes d'armes qui les menaient par la main.

Elles furent ainsi conduites devant le siége très orné de la reine. Le margrave avait eu soin de montrer de la richesse dans ce magnifique siége de Chriemhild, de quoi Attila fut très satisfait.

Ce que disait Attila à Chriemhild, — cela m'est resté inconnu; — mais dans sa main droite, il serrait amoureusement la blanche main de la reine, et il était assis fort près d'elle, — dans le beau lieu préparé pour leur délassement par le sage héros Rüdiger.

L'ordre fut donné d'interrompre de toute part les joûtes, et ce joyeux tumulte prit fin

trés honorablement. — Les vassaux d'Attila se retirèrent sous leurs tentes, et toutes les hôtelleries furent remplies à une énorme distance.

Le jour ayant cessé, chacun prit ses aises et se reposa, jusqu'au retour du clair matin. — Alors les hommes parurent à cheval, et l'on commença des jeux brillants et pompeux, à cette fin de faire honneur au roi.

Il chargea les Huns de régler les cérémonies alors en usage, et les honneurs dus à la reine. Ils allèrent de *Tüln* à *Vienne*, où l'on trouva les femmes en habits de parade; car elles devaient bien se disposer à recevoir honorablement la noble fiancée du grand roi!

Toutes les choses qu'elles voulurent avoir pour se parer leur furent données en profusion. — Maints braves guerriers se réjouissaient dans l'attente des festins et des tournois; on distribua les logements; et *les noces* du riche monarque commencèrent très joyeusement.

La ville ne pouvant contenir tant de monde,

Rüdiger pria honnêtement ceux qui n'étaient pas du nombre des convives de se répandre dans les campagnes des environs, à cette fin d'y chercher des gîtes. — Je crois bien que l'on voyait sans cesse Attila près de Chriemhild.

Le seigneur Théodoric et d'autres chefs d'un haut renom se reposaient des fatigues de la chevalerie et se rendaient agréables aux convives par leur courtoisie. — Rüdiger et ses amis prenaient aussi de doux passe-temps.

Les noces furent célébrées le jour de la Pentecôte, — Attila étant à Vienne avec Chriemhild la belle, et se reposant des fatigues de la guerre. — Ah! je pense que, du temps de Siegfried, la reine n'avait pas régné sur cette foule de nations.

A celui qui ne l'avait jamais vue, elle se faisait connaître par de riches présents; tellement que quelques uns d'entre eux dirent aux arrivants : « Nous pensions que dame Chriemhild était devenue pauvre, et la voilà qui nous fait des dons précieux. »

Les réjouissances des noces durèrent à peu près dix-sept jours. — Certes, on n'a jamais parlé d'un chef qui eût donné de semblables fêtes, — ou, du moins, cela m'est inconnu. — Tous ceux qui étaient présents portaient des vêtements neufs.

Il me semble que, dans les Pays-Bas, Chriemhild n'avait jamais été entourée de la sorte par des héros de diverses nations. — Tel riche et tel célèbre que fût Siegfried le fort, je crois qu'il n'était pourtant pas le chef d'une foule de rois comme Attila.

Aucun chef n'avait encore donné, dans aucune solennité, aux guerriers de sa suite, des manteaux aussi riches, aussi longs et chargés de plis aussi nombreux; — des habits aussi beaux et en aussi grande profusion que ceux qui furent distribués en l'honneur de Chriemhild.

Les alliés et les vassaux d'Attila avaient une si grande aversion pour l'épargne, qu'ils donnaient, sans compter, tout ce qu'on leur demandait ! — Si bien, qu'il y eut là maints

héros qui devinrent pauvres et se passèrent d'habits, par excès de générosité.

Chriemhild se mit à penser aux temps qu'elle avait si doucement passés, sur le Rhin, avec Siegfried; et ses yeux se remplirent de larmes! — Mais elle s'efforça de cacher cela; personne, vraiment, ne devait s'en apercevoir; car elle recevait d'immenses gloires après tant de misères!

Cependant toute action généreuse n'était que *du vent* contre la magnificence de Théodoric le grand, — puisqu'il avait entièrement dissipé tout ce qu'il tenait du magnanime fils de Boteling. — La main bienfaisante de Rüdiger fit aussi de grands prodiges de bonté.

Wôdelin, le prince de Hongrie, fit promptement vider plusieurs coffres remplis d'or et d'argent, et tout cela fut distribué, *sans compter*, aux héros d'Attila; et ils menèrent bonne et joyeuse vie.

Werbel et Swemmel étaient les *bardes* du

grand roi. — Je crois que chacun d'eux gagna au moins mille marcs, — ou plus. — Cependant les fêtes continuaient, et Chriemhild la belle portait la couronne et siégeait près du roi.

Au dix-huitième matin, les nobles voyageurs quittèrent Vienne. — Alors on vit, dans les jeux chevaleresques, maints boucliers transpercés par les lances, que les jeunes hommes brandissaient dans leurs mains! — Ainsi le roi Attila cheminait glorieusement vers le pays des Huns.

Ils passèrent la nuit dans l'antique *Hunembourg* (3). Personne ne peut se représenter la vigueur de ces peuples, leur puissance, et l'éclatante force avec laquelle ils traversaient toutes les terres. — Ah! ils ne manquaient pas non plus de belles femmes dans leur patrie.

Ils s'embarquèrent à Misembürg la riche (4). — Les eaux, chargées de leurs vaisseaux, étaient tellement couvertes, au loin, d'hommes de guerre, de coursiers et de tentes, qu'on

aurait dit que c'était une terre habitée ! — Et les voyageuses fatiguées jouissaient d'un doux repos.

Maints vaisseaux solides et forts furent joints ensemble, à cette fin que les vagues et les flots fussent sans dangers pour les voyageuses; on y avait dressé des tentes commodes pour leur rendre tout à fait les belles demeures de la terre ferme.

Tout ceci fut rapporté à Etzelenbürg (5). — Ah ! de quelle allégresse furent soudain pénétrés les hommes et les femmes qui appartenaient jadis à la cour de la reine Helka, et qui, depuis, passèrent tant d'heureux jours sous la domination de Chriemhild !

Délaissés qu'ils avaient été après la mort de leur dame, la noble Helka ! — Chriemhild fut reçue par sept filles de rois et par les jeunes vierges de la ville; ces femmes de haut lignage ornèrent beaucoup la cour de la reine.

Dame Herrat gouvernait alors cette cour : — elle était bien digne de respect, cette femme illustre ; c'était la nièce de la reine Helka, la fille de Neutwinn le brave, la femme bien-aimée du sire Théodoric, et rien ne pouvait surpasser les vertus de cette princesse.

Elle conçut de la joie à la venue des arrivants, et elle ordonna de beaux apprêts pour les recevoir. — Mais qui pourrait assez vous dire combien le roi se trouvait heureux près de Chriemhild ? — Jamais on n'avait vu, chez les Huns, une reine aussi charmante.

Le bruit se répandit que le grand roi débarquait avec Chriemhild la belle. — Ah ! comme on se hâta de saluer la nouvelle venue, et quelle puissance elle exerça, depuis, sur le trône de la reine Helka!

De bons et loyaux services lui furent fidèlement rendus. — Et la reine se mit à répandre autour d'elle de l'or, des vêtements, de l'argent, des pierreries. — Tout ce qu'elle

avait apporté d'outre-Rhin, elle le donna aux Huns.

Depuis, elle se fit un si grand nombre de partisans parmi les parents, les alliés, les vassaux du roi, que jamais la reine Helka n'avait régné sur eux aussi despotiquement que la belle Chriemhild ; et ce pouvoir lui resta jusqu'à sa dernière heure.

Voilà comment la cour et les gens du pays se maintinrent en gloire, et en prospérités ; — tellement qu'à toute heure on y trouvait de nouveaux passe-temps ; ce qui faisait que chacun de ces braves avait le cœur plein d'amour pour la reine et pour le noble Attila.

NOTES

SUR LA VINGT-DEUXIÈME AVENTURE.

(1) M. *Lévesque*, dans son *Histoire de Russie*, donne quelques détails sur *Kiew*, l'ancienne capitale des *Varègues russes*, et sur les rapports qui existaient entre les Huns et les Russes ; il dit qu'une *tradition*, consignée dans de vieilles chroniques russes, place la fondation de cet empire au ve siècle, et affirme que *Kiu* fonda la ville de *Kiew* en 430. — On se tait ensuite pendant quatre siècles sur le peuple de *Kiu ;* mais quelques auteurs présument que ces Russes du ve siècle descendaient des Huns d'Attila. — Les sagas de l'Islande rapportent que les Russes (Rhosses, Rhoxani, Rhoxolani) étaient dispersés depuis Kiew jusqu'au lac Ladoga, et depuis le Wolga jusqu'aux monts Carpathes. M. Zeüne et M. Karamsin parlent d'Attila comme d'un chef du Wolga (« *Wolga-Koenig* »). — Leur opinion est basée sur le nom de ce conquérant, nom qui dérive de celui du fleuve ; le Wolga était nommé « *Azil* » par les Tatars, et « *Atil* » par les Byzantins ; ces deux noms appartiennent au chef

des Huns, et ils lui furent, sans doute, donnés parce que sa domination s'étendait du Wolga au Rhin.

(2) Tous les tributaires ou vassaux d'Attila, les Huns, les Autrichiens, les Russes, les Petschenègues, les Grecs, les Polaniens, les Valaques, les Vandales, les Danois, les Thuringiens, les Ostrogoths, les Allemands, etc., etc., ornent l'immense et pompeux cortége empreint de la puissance gigantesque du conquérant Attila.

« Les Petschenègues étaient des hordes sauvages, » d'origine tartare, qui firent leur apparition depuis le » *Don* jusqu'au Danube, dans le IXe siècle, et qui se » montrèrent en Russie et en Hongrie ; mais, dans » le XIIIe siècle, ils furent détruits par les Grecs et disparurent presqu'en totalité. Ils servaient dans les » armées des Grecs, des Hongrois, etc., et une de leurs » hordes gardait les frontières de la Hongrie contre les » incursions des Allemands. »

(Glossaire du poème des Niebelüngen, page 358, édition de 1820, par M. Fr. de Hagen.)

Les Petschenègues avaient un aspect féroce ; ces nomades vivaient sur leurs chariots, sous la tente, ou à cheval. Ils étaient souvent en guerre avec les Slaves : « *Kouria*, » chef des Petschenègues, vainquit *Swiatoslav* dans le Xe siècle ; il trancha la tête au héros russe, et il se servait de son crâne en guise de coupe ; ainsi périt ce monarque, qui était l'*Alexandre* du Nord.

(Karamsin, *Histoire de Russie.*)

Iwan Ismaëlowitsch, corroyeur russe, était l'hercule du Nord ; il arrêtait, dans sa course, un taureau furieux, et il le déchirait. Iwan Ismaëlowitsch est un des héros des traditions populaires de la Russie ; il vainquit

les *Petschenègues*, dans des combats singuliers, sous le règne de Wladimir Ier, dans le xe siècle.

(Lévesque, *Histoire de la Russie.*)

(3) *Heimburg* (Hünenbürg l'antique), ville frontière du pays des Huns, maintenant *Haimburg*, en Autriche, non loin du Danube, sur les frontières de la Hongrie.

(4) *Misembourg*, actuellement *Wiselbürg*, était un lieu d'embarcation sur un bras du Danube; ce fut aussi un lieu d'embarcation pour les *croisés* et pour les voyageurs qui se rendaient à Constantinople. A cette époque du moyen âge, la navigation offrait peu de ressources, particulièrement au nord de l'Europe. M. Karamsin rapporte qu'au xe siècle les vaisseaux de guerre des *Slaves* n'étaient que de grandes et fortes barques à rames et à voiles, qui contenaient, au plus, cinquante hommes. Cependant la mer Noire avait reçu le nom de *mer russe*, parce qu'on y voyait souvent des barques russes qui allaient trafiquer en Grèce, en Tauride et en Syrie. — Les Russes, comme les Normands, faisaient marcher la piraterie de pair avec le commerce; ils écumaient la mer Baltique (jadis la *mer des Varègues*) dans les environs du lac Moeler. Les chaînes de fer, jadis établies devant « *Stocksünd*, » où est actuellement *Stockholm*, ne suffisaient pas pour les retenir.

(Karamsin, *Histoire de Russie.*)

(5) « *Etzelenburg.* » — Cette résidence d'Attila était probablement Open, en Hongrie, le théâtre de la détresse des Niebelüngen. M. Menzel parle (*Histoire des Allemands*) d'un palais en bois, très spacieux, que le

roi Attila avait fait construire, en Hongrie, dans la capitale de ses vastes domaines.

Attila aimait la simplicité pour lui-même; et il annonçait, par la splendeur de sés vassaux, la puissance qu'il pouvait distribuer autour de lui.

(Le comte Dubuat parle ainsi d'Attila dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, tome VII, page 552.)

«Quoi qu'on puisse dire, on ne prouvera jamais qu'un souverain qui comptait entre ses vassaux une infinité de rois et de princes, qui ne tenaient point de lui seul leur puissance et leur dignité, qui étaient également habiles et belliqueux, et qui régnaient sur des peuples non moins fiers et non moins courageux; un roi qui, dans sa propre nation, n'avait point trouvé l'habitude immémoriale d'obéir à un chef unique et perpétuel, et qui y trouvait, au contraire, l'amour de la liberté; on ne prouvera point que ce roi ait été un despote oriental. Mais si Attila ne dut qu'à son génie et à ses qualités personnelles l'obéissauce et la docilité de tant de rois, quel homme était-ce qu'Attila! »

Dans la préface de l'ouvrage cité (page 383 et suiv.), le noble portrait d'Attila est tracé de la manière suivante:
« Cet homme, » dit Jornandès, « était né pour ébranler
» l'univers et pour être la terreur des mortels! — Sa dé-
» marche était fière; ses regards, jetés de côté et d'au-
» tre, semblaient chercher un aveu de la frayeur qu'ils
» inspiraient; il ne faisait aucun mouvement qui ne
» portât l'empreinte de sa grandeur. »

C'est ce héros qui est, cependant, placé ici dans une immense et incroyable infériorité, relativement aux Niebelüngen; c'est même lui qui paraît implorer le secours

du margrave Rüdiger, et voilà une des graves *invraisemblances* du poème. Les éloges *hyperboliques* que l'auteur du poème donne à la personne des Bourguignons ont dû paraître encore plus outrés en les mettant au dessus de la gloire d'Attila. Mais on s'étonnera moins si on se rappelle que, dans les romans du cycle de Charlemagne, ce grand empereur figure d'une manière presque ridicule; tant les romanciers, en voulant le grandir, ont effacé en lui chacun des traits qui rappellent l'homme énergique, l'homme à la volonté puissante et redoutée.

VINGT-TROISIÈME AVENTURE.

COMMENT CHRIEMHILD INVITA SES AMIS A UNE FÊTE.

Cette vie d'honneurs et de triomphes dura, — tout ceci est exactement vrai, — pendant sept ans. En ces jours-là, Chriemhild devint mère d'un *fils*; jamais Attila n'avait senti une joie aussi grande.

Chriemhild ne laissa le roi en paix qu'après avoir obtenu de lui que le royal enfant serait baptisé suivant les coutumes chrétiennes; il eut nom *Ortlieb.* — Ha! quel contentement s'éleva dans toutes les terres d'Attila.

Chriemhild ne cessait de s'exercer aux vertus que la reine Helka avait toujours pratiquées.— Les usages des Huns étaient enseignés, à la reine, par Herrat la belle, laquelle regrettait néanmoins, — *en secret*, — sa tante Helka.

Parmi les Huns, parmi les étrangers, Chriemhild était célèbre et bien connue au loin; tous avouaient que jamais aucun royaume n'avait été gouverné par une femme avec tant de sagesse et de douceur; — Ceci était vrai, et elle reçut les louanges des Huns, pendant treize ans.

Elle connut, en ce temps-là, qu'il n'y aurait plus pour elle de résistance dans le pays des Huns; — ce qui arrive souvent aux femmes royales, de la part des guerriers; — et que les douze héros d'Attila lui étaient soumis.

— Voyant ceci, elle se mit à penser à ses chagrins anciens ;

Se disant avec amertume que la main meurtrière du farouche Hagene lui avait ravi, par la mort du noble Siegfried, les honneurs qui l'environnaient au pays des Niebelüngen; — et se demandant si, à cette heure, le meurtrier ne pourrait pas porter la peine du crime.

Elle se dit : « Que je puisse seulement » attirer le farouche Hagene sur mes terres; » je me vengerai ! » — Pendant le doux sommeil, elle voyait souvent en songe son frère Giselher la menant par la main et lui donnant des baisers à toute heure. — Depuis ceci, elle devint rêveuse et pensive.

Je crois que ce fut un mauvais *démon* qui conseilla à Chriemhild de donner le baiser de paix au roi Gunther en Bourgogne, et de prendre congé de lui avec des salutations amicales. — Tout lui devint amer; son corsage était inondé de ses larmes.

Elle portait cette peine en son cœur, dès le clair matin et pendant la nuit sombre; — et souvent aussi elle s'affligeait de ce que, — sans nul besoin, — on avait pu la réduire à partager la couche d'un monarque païen. — Ce malheur lui venait de Hagene le traître et du roi Gunther.

Rarement elle oubliait son vouloir secret : — elle pensait : « Je suis si riche, j'ai tant » de pouvoirs, — certes il me sera facile » de punir mes ennemis par l'épée! et à cela, » sur mon ame, je suis enfin résolue.

» Hagene de Trouēg, je me prépâre à la ven- » geance; — j'ai trop longtemps gémi en si- » lence sur la mort de mon bien-aimé ! il » paraîtra en ma présence, celui qui a causé » ma peine; et Siegfried sera vengé ! et je puis » à peine en attendre l'instant. » — Ainsi parla la femme du roi.

Elle était chère, et à bon droit, à tous les vassaux d'Attila. — Eckwart lui avait fait beaucoup de partisans; il était le gardien de la

chambre aux trésors, ce qui lui attirait beaucoup d'amis. — Personne n'était contraire à la reine, et nul n'osait lui résister.

A toute heure elle allait se disant : « Je prierai le roi, je lui parlerai avec tendresse et » modestie, il ne me refusera pas la présence » de mes amis chez les Huns. » — Cette cauteleuse pensée de la reine ne fut soupçonnée par personne.

Une nuit arriva, Chriemhild partageait la couche du roi; il tenait dans ses bras, selon sa coutume, cette femme superbe, qu'il chérissait comme son ame; soudain elle commença à penser douloureusement à ses ennemis;

Et voici qu'elle dit amoureusement au roi : « Mon cher seigneur, je voudrais vous sup- » plier, — si je le puis sans manquer à la sou- » mission que je vous dois, — d'être favorable à » mes amis, si, toutefois, j'ai mérité de vous » une grâce si grande. »

Le roi puissant s'écria : « Je montrerai vo-

» lontiers mon bon-vouloir à ces vaillants ! »
— L'humeur d'Attila était franche. — « Tes
» amis le méritent, sur ma foi ! et j'en recevrai
» des éloges; car jamais l'amour d'une femme
» ne pouvait me valoir de meilleure parenté. »

La reine continua : « Cher seigneur, il vous
» est donc connu que j'ai d'illustres parents ?
» — Je me lamente quelquefois de ce qu'il
» m'est si rarement donné de les voir ! — Hélas !
» j'entends les gens m'offenser en me sur-
» nommant l'Orpheline étrangère. »

A ces propos, Attila répondit : « O femme
» bien-aimée, si la route ne leur semble pas trop
» longue, j'inviterai volontiers tes parents du
» Rhin à venir visiter mes États. » — Ah !
combien, en voyant sa volonté faite, la noble
Chriemhild se réjouit.

Elle dit : « Cher seigneur, puisque vous dai-
» gnez me satisfaire, envoyez, sans tarder, —
» des messagers sur le Rhin, dans la ville de
» Worms. Nous ferons savoir à nos amis ce

» que nous souhaitons; et ils viendront à nous,
» ces chevaliers vaillants et bons. »

Attila dit : « Qu'il en soit fait comme tu le
» veux. En retrouvant tes parents, ô ma
» femme, tu ne sentiras pas plus de joie que
» je n'en aurai moi-même en voyant les nobles
» fils de la reine Uta. Je suis, certes, soucieux
» de leur être resté étranger si longtemps.

» Et pour te plaire, ma bien-aimée, je vais
» envoyer mes bardes dans les terres de Bour-
» gogne, afin de quérir tes amis et ta noble
» parenté. » — Il manda sur l'heure, devant
lui, les deux bardes célèbres qui vivaient à sa
cour (1).

Ils se rendirent, en toute hâte, où était le roi.
— Chriemhild s'assit près d'Attila, et comme
lui, elle parla aux deux bardes : — il leur fut
enjoint d'accomplir une mission dans les terres
de Bourgogne, et de se faire préparer, sans
délais, de beaux vêtements pour ce voyage.

Vingt-quatre guerriers furent aussitôt équi-

pés suivant l'usage, et le message leur fut soigneusement enseigné, comme quoi ils devaient inviter Gunther et ses vassaux à chevaucher vers les Huns. — Après qu'Attila eut parlé, Chriemhild s'empressa de prendre la parole; ensuite le roi dit encore :

« Je vous expliquerai de nouveau ce que » vous devez faire; n'oubliez point de rendre » témoignage à ces chefs de mon amitié cor- » diale et de mon bon-vouloir, et priez-les de » cheminer vers mes États. — J'ai reçu très » peu de convives, en vérité, qui me fussent » aussi chers !

» Dites aux parents de Chriemhild que, s'ils » ont la volonté d'exaucer mes souhaits, ils » doivent venir à une fête d'armes que je veux » solenniser *pendant l'été*. — Je place, dans la » parenté de ma femme, une forte partie de » mon bonheur. »

Le fier et sage barde Swemmel répondit : « Je voudrais mieux savoir *quel jour* » on célébrera la fête d'armes, en ce pays;

» il serait bon d'en instruire vos amis du
» Rhin. » — Le roi puissant dit : « Cette fête
» aura lieu le jour du *solstice d'été.* »

— « Il en sera comme vous l'ordonnez, » dit respectueusement le savant barde Werbel. — La reine les fit mander mystérieusement dans sa chambre, voulant elle-même conférer avec eux. Il en advint ruine et destruction, depuis, à plus d'un guerrier.

Parlant donc aux deux messagers, elle leur enseigna ceci : « Or ça, bons serviteurs, ne né-
» gligez point de répéter mes paroles dans mon
» pays, ce sera me servir loyalement, et je vous
» ferai riches ; je vous donnerai de bons habits,
» et d'autres choses précieuses.

» Mais gardez-vous bien d'avouer, à ceux
» de mes féaux et parents que vous verrez à
» Worms sur le Rhin, que vous ayez jamais
» remarqué en moi quelque peine secrète ! —
» Vous porterez mes salutations à tous ces
» héros hardis et généreux.

» Priez-les d'accomplir ce qu'Attila leur de-
» mande; ce sera m'affranchir de tous mes
» noirs soucis. — Ah ! si j'étais un chevalier,
» j'irais à eux de temps en temps. — Certes,
» les Huns doivent croire que je suis dé-
» pourvue de parents et d'amis.

» A Gernot, mon très noble frère, vous
» direz que personne en ce monde ne peut lui
» être plus favorable que moi. — Suppliez-le
» de conduire diligemment dans mes terres
» nos meilleurs féaux; nous le tiendrons à
» grand honneur !

» A Giselher le jeune, mon frère bien-aimé,
» vous direz qu'il doit avoir souvenance que
» jamais par sa faute aucun mal ne m'ar-
» riva ! — Ah ! mes yeux le verront si volon-
» tiers au beau pays des Huns ! combien sa
» fidèle amitié me fait souhaiter sa venue !

» A ma mère la reine Uta vous direz tous
» les respects qu'on a pour moi. — Écoutez
» mes paroles : Si *Hagene* le hardi veut rester
» sur le Rhin, vous lui direz que *lui seul* peut

» conduire les Bourguignons dans ces terres
» lointaines ; les chemins du pays des Huns
» lui furent connus dès son jeune âge. »

Elle se tut. — Les messagers restèrent surpris : pourquoi donc ne pas laisser sur le Rhin *Hagene* le hardi ? Hélas ! ils purent, depuis, gémir sur leur message ; car, avec le sombre guerrier, maints héros périrent d'une mort affreuse.

Les messages étant délivrés, les envoyés se hâtèrent de partir, et ils emportèrent assez de richesses, vraiment, pour mener joyeuse vie. — Attila et sa noble femme les congédièrent avec bonté, et leur bonne mine fut rehaussée par de riches habits.

NOTE

SUR LA VINGT-TROISIÈME AVENTURE.

(1) *Fiedeler*, *Spielmann*, *Videlare* (« *Barde, Scalde* »). M. Fr. de Hagen rapporte que Swemmel et Werbel étaient les *bardes* d'Attila ; qu'ils lui servaient de messagers ; qu'ils siégeaient à sa table avec honneur, et que ce titre était le surnom du héros *Folker* ; qu'enfin la Germanie a eu, comme les autres nations, ses poètes, ses musiciens et ses guerriers ménestrels. — Il n'existe pas, en français, de terme équivalent à celui de *videlare*, ou *spielmann*, en allemand gothique. Cependant les bardes, qui étaient les chanteurs-poètes des chefs et des rois, doivent avoir eu des rapports avec les êtres inspirés que l'on nommait « *videlare*. » Le verbe allemand « *fiedeln*, » jouer du *violon*, n'est pas exprimé dans l'idée qui nous est restée des bardes ; cependant il faut comprendre dans leurs attributs « *le violon antique* et l'*archet* » qu'on leur donne dans les traditions les plus reculées de l'Allema-

gue. Le célèbre *archet-glaive* du barde *Folker* joue un grand rôle dans le poème des Niebelüngen ; et ce poète vaillant est le type de la classe privilégiée qui exerçait tant de pouvoir sur les anciens : comme poètes, musiciens, prêtres et prophètes, etc., sous les noms de bardes et de scaldes.

VINGT-QUATRIÈME AVENTURE.

COMME WERBEL ET SWEMMEL REMPLIRENT LEUR MESSAGE.

Attila ayant donc envoyé ses bardes sur le Rhin, le bruit s'en répandit de contrée en contrée, et de prompts serviteurs portèrent au loin des invitations dans toutes les terres pour la fête d'armes du grand roi. — Beaucoup y trouvèrent la mort.

Pendant ceci, les messagers sortaient rapidement du pays des Huns, et ils s'avançaient vers la Bourgogne, songeant à remplir, avec bienséance, leur message envers les trois nobles chefs et leurs vassaux, lesquels devaient venir vers Attila.

Voici qu'ils vinrent à Pechlarn, où l'on s'empressa beaucoup autour d'eux; ce qui était convenable et bon. — Rüdiger, Gotelinde et Dietelinde leur fille ne manquèrent pas d'envoyer leurs respects par delà le Rhin.

On ne laissa point derechef cheminer les deux bardes sans leur faire de grandes largesses, afin qu'ils pussent voyager encore plus commodément. Rüdiger fit dire à la reine Uta, comme à ses fils, que jamais aucun autre margrave ne leur serait aussi dévoué.

Il fit souhaiter à la reine Brünhild toute sorte de prospérités, l'assurant, avec soumission, de son respect et de son bon-vouloir. — Ayant tout entendu, les hommes d'Attila parti-

rent; et la sage margrave pria le Dieu du ciel de les avoir en garde.

Avant de s'éloigner tout à fait de la Bavière, Werbel l'agile alla trouver l'évêque Pilgerim; — ce que celui-ci put mander à ses amis du Rhin n'est pas venu entièrement à ma connaissance; — je sais seulement qu'il ne se montra pas avare de son or vermeil;

Et qu'il en donna abondamment aux deux bardes. — Comme ils montaient à cheval, l'évêque Pilgerim leur dit : « S'il m'était donné » de voir *ici* les fils de ma sœur Uta, grande » serait mon allégresse, car je ne puis aller que » rarement vers le Rhin. »

Les chemins que choisirent les voyageurs pour gagner le Rhin, — je ne puis vous les apprendre; — mais personne n'osa piller leurs habits ni leur or; on craignait trop la colère d'Attila, tant était grande la puissance de ce noble conquérant.

En douze jours, Werbel et Swemmel se

rendirent à Worms sur le Rhin. — On alla dire au roi, suivant l'usage, la venue des étrangers; et Gunther adressa à ses commensaux les questions ordinaires :

« Qui de vous, » dit le chef du Rhin, « pourra me faire savoir de quels pays ces in- » connus sont venus dans mon royaume ? » — Personne n'en était informé, hors le seul Hagene, qui vint et qui prit ainsi la parole :

« Il se passe des choses nouvelles ! je vous le » dis en vérité : les bardes d'Attila sont ici ; c'est » votre sœur qui les envoie vers le Rhin. — » Qu'ils nous soient les bienvenus, en l'honneur » du grand monarque Attila. »

Ha ! comme les Huns conduisaient habilement leurs coursiers devant le palais ! — Jamais aucuns messagers de princes n'avaient été si bien équipés. — Et comme les commensaux de Gunther les reçurent avec empressement ! on prit soin de leurs bagages, et on leur donna des logis.

Les vêtements de voyage étaient si beaux et si bien faits, que d'autres personnes auraient pu les porter honorablement à la cour; cependant les Huns dédaignèrent de s'en servir; ils les offrirent à qui les voudrait :

Et l'on trouva, certes, sans peine, des gens disposés à les accepter; à ceux-ci les habits furent remis. — Les voyageurs se couvrirent alors de parures bien meilleures; car il convient aux envoyés d'un grand roi d'être vêtus somptueusement.

On permit aux hommes d'Attila de se rendre où siégeait le roi. — On remarqua alors, avec plaisir, que le fier Hagene s'élançait cordialement à leur rencontre, et leur faisait un bon accueil. — Ces jeunes seigneurs le remercièrent avec courtoisie.

Hagene demanda à ses connaissances quelles étaient les nouvelles? — Comment vivait Attila, — ainsi que ses nombreux vassaux? — Sur quoi il lui fut répondu : « Jamais notre patrie

» ne fut aussi heureuse, et jamais nos peuples
» ne furent plus contents; sachez cela. »

Ils abordèrent le chef du pays. — Le palais était plein! — On accueillit les étrangers, comme cela se doit, avec des saluts remplis de bienveillance; et maints hommes de Gunther entourèrent Werbel et Swemmel, venus de si loin dans des terres étrangères.

Le roi les salua avec une noble bienséance :
« Bardes des Huns, soyez les bienvenus, ainsi
» que tous vos compagnons d'armes. — Pour
» quel motif le riche Attila vous a-t-il fait venir
» en Bourgogne? »

Ils s'inclinèrent devant le roi, et Werbel parla : « Mon chef très honoré t'offre ses services,
» s'il en est besoin! Il en est de même de ta
» sœur Chriemhild. C'est dans leur amitié
» réelle qu'ils ont envoyé vers toi leurs plus
» fidèles serviteurs. »

A cela répondit le roi Gunther : « Je suis
» content d'un tel message! — Comment

» vivent au pays des Huns Attila le riche et
» ma sœur Chriemhild ? » — Le barde dit :
« Je n'apporte que bonnes et joyeuses nou-
» velles.

» Tous deux sont en de telles prospérités que
» l'on n'en vit jamais de semblables ; il en est de
» même de leurs parents et vassaux et de toute
» la chevalerie d'Attila. — Ils se réjouissaient
» beaucoup de notre voyage, lorsque nous
» prîmes congé d'eux.

— » Grâces leur soient rendues ! » s'écria le roi,
« pour ces hommages qu'ils nous adressent, et
» que le Dieu du ciel les en récompense. Ceci
» étant comme vous le dites, et le roi Attila
» régnant glorieusement sur ses peuples, je suis
» très content de m'en être enquis. »

Ayant appris tout ceci, les deux rois vinrent céans. — Giselher le jeune, au souvenir de Chriemhild, regarda favorablement les deux bardes, et il leur dit gaîment ces gracieuses paroles :

« Illustres messagers ! nous vous verrions
» volontiers plus souvent sur le Rhin; vous
» y trouveriez des amis qui se plairaient à
» vous festoyer, et ici, dans nos terres, aucuns
» déplaisirs ne vous causeraient des soucis. »

Swemmel s'écria : « Nous n'attendons de
» vous que loyauté accorte et franche, noble
» seigneur ! — Ha ! que ne puis-je assez vous
» exprimer, par mes discours, combien Attila et
» dame Chriemhild vous chérissent, et combien
» ils sont élevés en gloire.

» La femme de mon roi vous prie de lui être
» propice, en mémoire de votre ancienne fidé-
» lité; en tout temps, vos jours et votre ame
» lui furent dévoués ! — Et vous savez que nous
» sommes pareillement envoyés au roi Gunther,
» à cette fin de le prier de venir au pays des
» Huns, chez Attila.

» Ce roi puissant nous a enjoint expressé-
» ment de vous adresser cette prière; il vous
» demande à tous si vous ne consentez point

» à revoir votre sœur ; et, certes, il est dési-
» reux de savoir pourquoi vous éviteriez sa
» présence et son royaume.

» Et en quoi il aurait pu vous offenser, puis-
» que vous restez tellement étrangers à lui, à
» Chriemhild et au pays des Huns. — Si la
» reine des Huns vous était même inconnue,
» Attila croit avoir mérité qu'on désire le voir ;
» — et si vous y consentez, il en sera très satis-
» fait. »

Le roi Gunther répondit : « Après *sept*
» *nuits* (1), je vous donnerai à savoir ce qui
» aura été résolu entre moi et mes féaux. —
» Pendant cela, retournez à vos logis pour
» y prendre du repos. »

Werbel prit la parole : « Avant de songer
» ainsi au repos, ne pourrait-il se faire que
» nous vissions la riche reine Uta ? » — Gisel-
her, ce prince courtois, s'écria gaîment, et
avec beaucoup de bienveillance :

« Vous lui serez les bienvenus, et personne

» ne s'opposera à ceci. — Vous remplirez ses
» souhaits en allant lui porter vos salutations ;
» car elle se réjouira de votre présence en
» mémoire de Chriemhild. »

Aussitôt Giselher les mena où était dame Uta : — elle vit très volontiers les deux bardes des Huns et les salua gracieusement, — suivant les bons usages, — et ces beaux messagers s'empressèrent de s'acquitter envers elle de la mission dont Chriemhild les avait chargés.

Swemmel prit la parole : « Ma souveraine
» vous envoie les témoignages de son amour
» fidèle, — et vous devez nous en croire.
» — Ah ! s'il se pouvait que vous la vissiez
» plus souvent, elle n'aurait point d'amis, sur
» la terre, avec lesquels elle se trouverait
» aussi bien. »

La reine parla : « Un tel voyage est impos-
» sible, bien qu'il me fût très doux de revoir
» ma fille bien-aimée aussi souvent qu'il se
» pourrait. — Hélas ! cette noble femme de

» roi vit trop au loin; — mais qu'elle reste,
» du moins, en santé et prospérité, ainsi que
» le roi Attila.

» Avant de vous retirer, faites-moi connaître
» en quel temps vous voulez partir. — Ah!
» depuis bien du temps je n'ai pas vu un
» seul messager avec cette joie que me donne
» votre venue. » — Les jeunes hommes promirent de lui obéir.

Enfin les hommes d'Attila s'en revinrent à leurs logis. — Voici que le roi très riche manda ses meilleurs féaux, à cette fin de leur demander comment leur plaisaient les discours des Huns. — Plusieurs d'entre eux commencèrent à y penser.

Quelques uns furent d'avis d'aller au pays des Huns; les plus chers amis de Gunther lui conseillaient ce voyage, le seul Hagene s'y opposa. — Tout ceci lui causait un horrible souci; il dit secrètement au roi: « Vous êtes
» vous-même votre ennemi.

» Oubliez-vous *ce que nous avons fait?* —
» Nous devons à jamais redouter la colère de
» Chriemhild; n'est-ce pas mon bras qui a
» renversé *mort* son époux? comment ose-
» rions-nous donc paraître dans le royaume
» des Huns? »

Gunther répondit: « Ma sœur a quitté sa
» colère; elle m'a donné le *baiser de paix;* et
» ce pardon nous a prouvé l'oubli du mal
» que nous lui avons causé en Bourgogne; —
» à moins que de vous seul, Hagene, elle
» ne soit encore l'ennemie.

— » Ne vous laissez point abuser, » répliqua
Hagene, « telles choses que puissent dire les
» messagers des Huns, je vous l'assure en
» vérité, si vous revoyez Chriemhild, vous
» perdrez l'honneur et la vie; la royale épouse
» d'Attila pensera toujours à la vengeance. »

Devant donner aussi son avis au conseil,
Gernot murmura ces mots: « Parce que vous
» craignez à bon droit, Hagene, de trouver

» la mort chez les Huns, faut-il que nous
» ayons peur d'y paraître et de revoir notre
» sœur ? — ce serait très mal agir. »

S'adressant au sombre guerrier, Giselher lui dit : « Puisque vous sentez maintenant
» que vous êtes criminel, sire Hagene, restez
» ici à vous bien préserver, et laissez aller
» chez ma sœur ceux qui se fient à leur
» innocence.

— » Je partirai avec vous! » s'écria Hagene en fureur ; « je ne veux pas qu'il soit dit que
» vous menez à votre suite quelqu'un qui se
» prétende, plus que moi, en état de paraître
» à la cour d'Attila ! et je vous le ferai bien
» voir, puisque vous refusez de renoncer à
» cela. »

Parlant à son tour, telle fut l'opinion de Rumold, l'intendant des cuisines : « Songez
» plutôt à bien traiter les étrangers et les
» gens du pays, selon vos généreuses coutu-
» mes. — Vous avez de tout en abondance ;

» et je ne crois pas que Hagene s'offre pour
» *racheter* le meurtre de Siegfried.

» Suivez donc le conseil que vous donne
» Rumold, qui vous est si fidèlement dévoué!
» — Et si vous refusez d'ajouter foi aux
» paroles de Hagene, restez du moins ici pour
» l'amour de moi. — Laissez, laissez le roi
» Attila siéger, sans vous, près de Chriemhild.

» Où pourrez-vous vivre mieux, dans le
» reste du monde entier, que vous ne vivez
» céans? — Vous êtes à l'abri du glaive en-
» nemi; vous pouvez rehausser votre bonne
» mine par de riches habits, boire les meil-
» leurs vins! et parler d'amour à nos belles
» femmes.

» De plus, on vous sert, chaque jour, les
» mets les plus exquis qui aient jamais paru
» sur des tables royales! — Ha! si tant de
» choses ne suffisent pas pour vous retenir,
» demeurez au moins ici pour l'amour de vos
» belles épouses, au lieu de hasarder inu-
» tilement et légèrement vos jours.

» C'est pourquoi je m'oppose au voyage :
» — vos terres sont riches. — Eh bien! il
» vaut mieux *racheter le meurtre* de Siegfried
» (2) dans votre patrie que d'aller chez les
» Huns. Qui sait ce qu'on y fait? — Restez ici,
» seigneurs ; ainsi je pense, et j'ai tout dit. »

Gernot dit : « Non, nous ne pouvons de-
» meurer céans. A quoi bon rejeter une
» prière qui nous est adressée si courtoise-
» ment par Attila le riche et par Chriemhild?
» — Celui qui se soucie peu du voyage peut
» se tenir tranquille au logis. »

Hagene reprit la parole : « Seigneurs, ne
» prenez pas en mauvaise part ce que je vous
» dis ; — fiez-vous plutôt à mon ancienne fi-
» délité ; et telle chose qui arrive, si vous
» voulez échapper au péril, prenez vos armes
» en allant chez les Huns.

» Et si votre vouloir ne se détourne point
» du départ, rassemblez, pour ceci, vos alliés
» et vassaux. Je choisirai, parmi vos meil-
» leurs féaux, mille braves et hardis cheva-

» liers ; alors les pernicieux desseins de
» Chriemhild ne seront que du vent contre
» nous.

— » Ceci est bon ! » s'écria Gunther, « et je
» suivrai volontiers ce conseil. » — On fit courir au loin, dans toutes les provinces de Gunther, des messagers zélés qui amenèrent trois mille hommes, — ou plus. — Hélas ! ils ne pouvaient pas savoir qu'ils marchaient à un sort affreux.

Ils traversèrent joyeusement les terres du roi, et à tous ceux qui devaient quitter la Bourgogne, il fut donné, sur l'heure, des chevaux et des armures. — Si bien que le chef, par son bon-vouloir, s'attacha maints braves champions.

Hagene pria son frère Dankwart de prendre parmi leurs hommes quatre-vingts guerriers armés de toutes pièces et de les conduire sur le Rhin. Ces légers et jeunes batailleurs transportèrent à Worms, en vrais chevaliers, leurs armures et leurs vêtements.

Voici venir *Folker* l'intrépide, un noble *barde* menant à la cour trente de ses jeunes vassaux; ils étaient semblables à des rois! — Quels vêtements sans pareils les couvraient! — Folker alla dire au roi qu'il le suivrait chez les Huns.

Ce que *Folker* était, — je vais vous le dire : — Son origine était illustre. Maints hommes experts aux choses de la guerre lui obéissaient en Bourgogne, et pour son grand savoir en musique, on l'avait surnommé le *Barde* (3).

Hagene se hâta de choisir mille guerriers. — Le sombre chevalier les connaissait bien! — Ce que leurs bras terribles exécutaient au combat et dans des tournois à outrance, Hagene l'avait vu; nul ne leur contestait le prix de la valeur.

Les messagers de Chriemhild se courroucèrent en voyant ces préparatifs, ils pensèrent qu'on voulait attaquer leurs chefs. — Chaque jour, ils sollicitaient leur congé, et Hagene s'y

opposait secrètement; ceci était un artifice, il le dit à ses rois :

« Gardons-nous bien, » s'écria Hagene, « de
» les laisser partir *avant nous!* — Dans sept
» nuits nous marcherons vers les terres d'At-
» tila, et alors nous les suivrons de près. — Si
» quelqu'un nous veut du mal, il nous sera plus
» facile ainsi de le découvrir.

» Et de la sorte, dame Chriemhild n'aura
» pas le loisir de nous préparer des embûches
» dangereuses; si elle en a, néanmoins, le perni-
» cieux dessein, cela pourra lui tourner à mal!
» Nous menons chez les Huns quelques guer-
» riers d'élite. »

Les boucliers, les armures, les harnais nécessaires à leur expédition chez les Huns furent bientôt en bon état et remis à ces preux vaillants. — On manda ensuite les messagers devant le roi.

Ces hommes d'Attila étant venus, ce fut Gernot qui leur parla : « Gunther ira visiter le royaume

» d'Attila; nous verrons avec plaisir la fête
» d'armes de votre honoré chef; nous voulons
» aussi revoir notre sœur; ne formez aucuns
» doutes sur cette promesse. »

Le roi Gunther dit aussi quelques mots : —
« Pouvez-vous nous apprendre quand la fête
» aura lieu, et pour quel jour nous devons
» arriver ? » — Swemmel répondit : « Cette
» fête est fixée au prochain *solstice d'été.* » —

Le roi leur offrit, — ce qu'on n'avait pas encore fait, — de requérir de dame Brünhild la permission de la saluer, si telle était leur intention. — Folker s'y opposa, ce qui fut agréable à Brünhild.

« Ma souveraine Brünhild n'est pas disposée,
» en ce moment, à se laisser voir à des étran-
» gers; » ainsi parla Folker le bon chevalier.
« Attendez jusqu'à demain, et l'on vous conduira
» vers elle. » — Mais, le lendemain, quand ils se présentèrent, il y eut de nouveaux empêchements.

Le riche roi ordonna, — il voulait se montrer favorable aux Huns, — d'apporter, sur un large bouclier, de l'or vermeil, dont il avait abondamment, et de le distribuer aux messagers. Sa généreuse magnificence fut imitée par quelques uns de ses amis.

Giselher, Gernot, Ortewein et Gère firent assez voir, par leurs largesses aux étrangers, qu'ils étaient riches et magnanimes; ils voulurent leur faire des dons si précieux, que ces hommes d'Attila les refusèrent, craignant de déplaire à leur chef.

Werbel dit même au puissant Gunther : « Seigneur-roi, laissez vos trésors dans votre » pays, nous ne pouvons pas les recevoir, parce » que notre chef nous a fait la défense d'accepter » aucuns dons, pour cela que nous en avons » peu besoin. »

Le chef du Rhin fut mal content de ce qu'ils dédaignaient ainsi les royales richesses d'un hôte si bienfaisant. — Il s'obstina tellement à

leur prodiguer de l'or et des parures, qu'ils se virent obligés de les emporter dans leur patrie.

Avant de cheminer, ils souhaitèrent revoir la reine Uta; aussitôt Giselher le jeune se hâta de mener les deux bardes vers sa mère. — Dame Uta les chargea de porter des paroles honorables à ceux qu'elle aimait; et elle les traita avec courtoisie.

Elle fit apporter de l'or et de riches tissus, à cette fin d'en donner beaucoup aux deux bardes; car elle leur voulait du bien, en l'honneur de Chriemhild et d'Attila. — Ceci fut très doux à recevoir, puisqu'on l'offrait avec joie et franchise!

Les messagers prirent honorablement congé des hommes et des femmes; — je puis vous certifier toutes ces choses. — Et ils se dirigèrent à travers la Souabe, d'après les renseignements de Gernot, qui leur choisit, dans ses hommes, une vaillante escorte, pour les bien préserver des traitements félons.

Mais, quand l'escorte s'en alla, les Huns furent garantis de tout péril par le *seul* renom d'Attila le grand ! — Personne n'aurait osé leur dérober des chevaux ou des habits; et ils retournèrent paisiblement dans leur patrie.

Dans leur course rapide, ils rencontrèrent quelques amis; à ceux-ci ils racontèrent comme quoi les Bourguignons les suivaient de près et passeraient le Rhin prochainement, se hâtant de venir au pays des Huns. — Cette nouvelle parvint à l'évêque Pilgerim.

En traversant Pechlarn, ils en informèrent tout d'abord Rüdiger et Gotelinde; ce qui n'était pas à négliger. — Ceux-ci furent ravis d'allégresse, à l'annonce de la venue des gens qu'ils allaient voir.

Cependant les messagers chevauchaient avec diligence, désireux qu'ils étaient de porter leurs messages. — Ils trouvèrent le chef dans sa ville de *Gran*, et lui dirent les saluts sur saluts dont ils étaient chargés! Une vive joie rougit le visage d'Attila.

Ha! qui pourrait dire assez le contentement de la reine à cette heure où elle apprit que ses frères viendraient à elle! — Elle récompensa les deux bardes par des dons excessifs; — ce qui fut justement loué.

Elle leur parla ainsi : « Or çà, dites-moi tous » deux, Werbel et Swemmel, — lesquels » de mes parents seront présents à notre fête » d'armes? ce sont bien les meilleurs convives » que nous ayons jamais invités. — *Hagene*, » que disait-il, en écoutant vos récits?

— » Reine, il vint au conseil pendant la mati- » née, et, à vrai dire, il y tint peu de bons dis- » cours. — Les autres chefs approuvaient le » voyage chez les Huns, mais Hagene le farouche » s'en défendait comme de la mort.

» Les trois princes, vos nobles frères, vien- » dront avec confiance et loyauté. — Ceux qui » marcheront à leur suite, je ne m'en souviens » qu'à demi; mais il m'est connu que Folker, » le courageux barde, a promis de venir » céans. »

La reine s'écria : « Sur mon salut! je me pas-
» serais facilement de voir ici Folker, le barde
» guerrier; — c'est *Hagene* que je souhaite!
» c'est à ce vaillant que je pense; puissions-
» nous obtenir sa présence! Ah! quel triomphe
» pour mon ame! »

Elle alla où était le roi et se mit à lui parler d'un air charmant : « Eh bien! mon bien-aimé
» seigneur, comment vous plaisent les nou-
» velles? Ce que mon cœur désirait ne tardera
» plus à s'accomplir.

— » Ton vouloir est ma joie! » s'écria le roi;
« la venue de mes parents, s'ils devaient visiter
» mon royaume, me serait moins chère que
» celle de tes amis; mes soucis disparaissent,
» quand je remarque l'amour pour toi de ta
» louable parenté. »

Les serviteurs du roi firent préparer partout des siéges très ornés, dans la salle et dans le palais, pour les très aimés voyageurs qui devaient venir. — Hélas! ils ravirent, depuis, au roi Attila les plus grandes joies de sa vie.

NOTES

SUR LA VINGT-QUATRIÈME AVENTURE.

(1) « *Sept nuits.* » Les Germains comptaient par *nuits.* Tacite fait mention de cette manière de supputer le temps, qui était familière aux Germains. On en trouve des traces dans les documents des peuplades allemandes qui habitèrent primitivement la Germanie. César parle de cette coutume comme ayant été usitée dans les Gaules; et il en donne pour motif la doctrine des *druides,* qui considéraient le jour (*dis* ou *dies*, la femme du ciel) comme *provenant de la nuit.* — Il est vraisemblable que ce calcul dérive d'une ancienne mythologie physique et allégorique, qui est développée dans l'histoire de la création en Grèce, et qui dut paraître naturelle aux peuples du Nord, chez lesquels il y a tant de disparité entre la durée des jours et celle des nuits.

Une autre circonstance, qui peut également avoir été prise en considération, c'est que la plupart des fêtes principales étaient placées à l'époque des longues nuits chez plusieurs peuples du Nord. C'était au *solstice d'hi-*

ver que ces guerriers revenaient de leurs expéditions et se réunissaient autour de leurs chefs, afin de célébrer la fête qui était d'usage à cette époque. Le retour de l'accroissement du jour était fêté, dès son principe, par ceux qui en étaient privés pendant longtemps, et principalement par les habitants de l'*Islande* (l'île appelée « *Thulé* » par le navigateur Pythéas, et dont le nom signifie *Terre de glace, Eis-land*). Quand le soleil reparaissait sur la cime des monts, les Islandais solennisaient, avec des transports de joie, l'apparition de l'astre bienfaisant. — C'est ainsi que, de nos jours, le *nouvel an* est censé commencer à la limite qui sépare la dernière nuit de l'année du premier jour de l'année nouvelle. — Dans le Nord, on donne le nom de « *mère des nuits* » (*Mutternacht* ou *Mutter der nacht*) à la nuit qui précède le nouvel an. D'après le même motif, qui faisait compter les jours par les nuits qui les précédaient, on supputait les *années* par les *hivers*. On voit, dans les fables de l'Edda, que le vieux *Half-Dan* est âgé de trois cents hivers.

(Glossaire du poëme des Niebelüngen, page 567, par M. Fr. de Hagen, édition de 1807.)

(2) Racheter le meurtre de Siegfried, « *rachat du meurtre.* » « *Weregild, tarif de Weregild, composition pour meurtre* ou *rachat du meurtre.* » — Cet ancien terme semble avoir de l'analogie avec le terme allemand « *Pfand-Wezen.* » — M. Zeune croit y reconnaître une allusion relative à la mort de Siegfried ; et, par conséquent, une nécessité d'expiation, de réconciliation et d'affranchissement de tous reproches, en se soumettant

à un *tribut* pour *racheter le meurtre*, suivant l'usage des peuples du moyen-âge.

(3) Ces bardes disparurent sous la domination croissante du christianisme, ainsi que les druides des Gaules, dont ils tiraient probablement leur origine. Mais les Germains avaient des poésies naturelles aux époques les plus reculées ; car il reste des fragments de ces chants anciens, et le mot *barde* dérive d'une expression allemande qui signifiait « *chant, bar, grosang.* »

VINGT-CINQUIÈME AVENTURE.

LES PROPHÉTESSES DU DANUBE.

Mais laissons là les Huns à leurs soins diligents. — Jamais aucuns guerriers plus brillants que les Bourguignons ne s'étaient mis en marche. — Armures, vêtements, ils avaient tout ce qu'ils voulaient.

Le chef du Rhin équipa mille soixante chevaliers d'élite, — suivant ce que j'ai appris, — et neuf mille vassaux pour se rendre à la fête. — Ha! ils furent, depuis, amèrement pleurés par ceux qu'ils laissèrent dans leur patrie.

On transporta, à Worms, sur le Rhin, les harnais et le bagage. — Voici qu'un vieux évêque de *Spire* (1) dit tristement à la reine Uta : « Nos amis veulent s'aventurer dans le pays » des Huns; qu'il plaise à Dieu d'y préserver » leurs jours et leur gloire! »

Uta, cette reine illustre, dit à ses fils : « O mes héros vaillants et bons, restez ici. J'ai » eu, la nuit dernière, des songes affreux; » comme si les oiseaux de nos terres étaient » tous tombés morts.

— » Celui qui se fie aux songes, » dit brusquement Hagene, « ne connaît pas les chemins » de la gloire. — Je souhaite que mes chefs » prennent congé, et qu'ils aillent à la cour » d'Attila.

» Nous partirons gaîment; car le roi des
» Huns tient à sa solde maints preux dont nous
» verrons les faits d'armes à la *fête* ordonnée
» par Chriemhild (2). » — Tel fut, à cette
heure, l'avis de Hagene; depuis il s'en repentit.

Il s'y serait toujours fortement opposé si
Gernot ne l'avait pas accablé de paroles injurieuses,
lui reprochant le meurtre de Siegfried,
le noble époux de Chriemhild, et disant ironiquement :
« Voilà pourquoi Hagene nous dé-
» tourne d'aller à cette fête superbe. »

Hagene, furieux, s'écria : « Je n'ai jamais
» connu la crainte! — Décidez-vous, seigneur;
» et, si tel est votre bon plaisir, je vous suivrai
» volontiers à la cour d'Attila. » — Ha! depuis,
il brisa un bon nombre de casques et de
boucliers.

Les vaisseaux étant prêts, maints hommes de
guerre portèrent à bord les habits qu'ils possédaient;
et, pendant toute une soirée, ils furent
très affairés. — Finalement et très joyeusement,
ils sortirent de leurs demeures.

L'herbe fut couverte de tentes et de pavillons, sur les bords du Rhin, au lieu de l'embarquement. Le roi, retenant près de lui sa belle femme, prolongea encore ses adieux à cette beauté pendant toute la durée de la nuit.

Quand le jour commença à primer, les sons de la trompe, des flûtes et des éclatantes trompettes (3) donnèrent le signal du départ. — Ceux qui étaient dans les bras de l'amour pensèrent aux adieux; mais, depuis, Chriemhild les sépara davantage et bien douloureusement.

Les fils de la reine Uta avaient un serviteur fidèle et intrépide; il dit — secrètement — son avis au roi Gunther au moment du départ : « Je vous le répète, seigneur; je déplore outre » mesure votre voyage à la cour d'Attila. »

Ce vassal, expert en toutes choses, était l'agile *Rumold;* il dit encore au chef du Rhin : « Et à » qui laisserez-vous vos terres et vos vassaux ? » O mes héros ! pourquoi faut-il que personne » ne puisse vous détourner de cette sinistre

» entreprise! les apprêts de Chriemhild ne pré-
» sagent rien de bon.

— » A *toi* je confierai mes terres et aussi mon
» cher enfançon ; sers bien les femmes : telle est
» ma royale volonté, dit le roi. — Si tu vois que
» l'on pleure, console les souffrances, — et crois,
» pour certain, que la femme du roi Attila ne
» nous veut, certes, aucun mal. »

Les chevaux étant prêts pour les rois et pour leurs vassaux, maints guerriers qui vivaient splendidement en Bourgogne prirent congé de leurs amis en leur donnant les baisers d'adieux; — depuis, ils furent pleurés par des femmes bien belles.

Elles se tenaient tristes et immobiles sur la rive, en contemplant les rapides guerriers qui montaient à cheval; leurs cœurs prévoyaient que c'était une périlleuse séparation. Ha! nul ne porte tranquillement dans son ame le pressentiment du danger.

Les impétueux Bourguignons s'éloignèrent

enfin, et tout le pays retentit d'une plainte lamentable. — En deçà, en delà des montagnes, hommes, femmes, tous gémissaient; mais tout ceci n'empêchait pas les troupes de marcher résolument.

Les mille héros du pays des Niebelüngen, armés de pied en cap, marchèrent avec l'armée; ils avaient laissé, dans leurs logis, des femmes superbes, qu'ils ne revirent, hélas! jamais. — Les blessures de Siegfried avaient fait trop de mal à Chriemhild.

Les hommes de Gunther se dirigèrent vers le *Mein* et la *Franconie*. — Hagene conduisait les troupes; les chemins lui étaient si familiers! — On choisit pour maréchal de l'armée *Dankwart,* un héros bourguignon.

Quand ils passèrent de la *Franconie* à la *Souabe,* on put aisément reconnaître ces princes et leurs amis à leur contenance héroïque. — Dans la douzième matinée, le roi Gunther atteignit les rives du Danube.

Hagene s'élança, le premier, vers le fleuve. — Cet homme hardi était un solide appui pour les Niebelüngen; il se hâta de descendre de cheval sur le sable, et il attacha à un arbre son rapide coursier.

Mais le fleuve étant *débordé,* on n'y voyait aucun esquif; — terrible souci pour les Bourguignons et les Niebelüngen! ils se disaient les uns aux autres : « Comment passer le fleuve? » — Les flots avaient une immense étendue! quelques guerriers coururent au rivage.

Hagene dit au roi : « Chef du Rhin, tu pour-
» ras subir ici de notables dommages; viens
» t'en convaincre toi-même. Le fleuve est dé-
» bordé et son onde est fougueuse; nous per-
» drons ce matin, je le crains, plus d'un guer-
» rier vaillant et bon!

— » Que signifie ce langage, sire Hagene? » s'écria le roi mécontent; « que votre haute pru-
» dence ne nous rende pas inconsolables! cher-
» chez plutôt le moyen de nous faire traverser

» cette eau et de transporter, sur l'autre rive,
» les gens, les chevaux et le bagage.

— » Certes, » répliqua brusquement le sombre guerrier, « ma vie ne m'est pas tellement à » charge, que je veuille la perdre dans ces lar- » ges eaux! — Avant cela, il faut que quelques » hommes du royaume d'Attila périssent de ma » main! j'y suis tout à fait disposé.

» Restez ici, chevaliers hardis et bons; — » je suivrai le cours de l'eau à travers le pays, » à cette fin de chercher quelques bateliers qui » nous fassent aborder aux terres de Gelfe- » rate. » — Et le téméraire guerrier saisit son bouclier.

Ha! comme Hagene s'était armé de toutes pièces! — Il avait au bras son fort bouclier; son casque brillant était solidement attaché, et par dessus son armure, il avait ceint une large épée à deux tranchants, dont la lame affilée coupait horriblement.

Cherchant çà et là des bateliers, Hagene en-

tendit les flots bouillonner, et il épia ce murmure. — Dans une source claire et limpide, des créatures blanches, et d'un aspect singulier rafraîchissaient leurs beaux corps en se baignant au fond de l'eau.

Hagene les entrevit à travers l'eau et les guetta mystérieusement. Soudain elles aperçurent le héros et disparurent à sa vue, en se réjouissant de lui avoir échappé ; il prit leurs légères draperies, mais sans leur nuire davantage.

Une de ces *ondines* (4) lui parla : « Noble chevalier Hagene, si vous nous rendez » nos voiles, nous vous prédirons l'avenir, et » vous saurez, audacieux guerrier, ce qu'il adviendra de votre voyage chez les Huns. » Cette ondine avait nom Hadbourg.

Semblables à des oiseaux vaporeux, ces femmes blanches planaient sur les flots, devant Hagene. — Il pensa que leurs organes devaient être subtils et très bons. — Ceci étant, il pouvait les croire ; il se hâta donc de les interroger, et en reçut cette réponse :

« Allez, sans balancer, au pays d'Attila; » ainsi parla l'ondine; « que ma tête soit garant » de ma sincérité! jamais guerriers n'auront » marché, dans aucun royaume, vers des » triomphes plus glorieux; ceci, tenez-le pour » certain. »

Ce discours fut si doux à l'ame du guerrier et lui refit tellement le courage, qu'il rendit précipitamment les habits; — mais, dès que les ondines furent revêtues de leurs merveilleuses draperies, elles firent, à Hagene, le *vrai* tableau de l'expédition chez les Huns.

Une autre prophétesse prit la parole; celle-ci avait nom *Sieglind* : « Sire Hagene, noble » fils du seigneur Aldrian, je veux t'annoncer » le péril : — ma tante a *menti* par amour pour » *nos voiles* (5); si tu arrives chez les Huns, » ton attente sera déçue.

» Reviens sur tes pas, il en est temps encore. » — On vous convie à une fête *meurtrière*, ô » guerriers présomptueux! vous devez tous pé- » rir au pays d'Attila. — Celui qui veut s'y

» rendre mène, par la main, la mort invisible
» et cruelle. »

Hagene, courroucé, répondit impétueusement : « Vous mentez sans nul besoin! —
» comment est-il possible que nous tombions
» tous morts, chez Attila, par la vengeance
» d'une seule personne? » — Les prophétesses
commencèrent à s'expliquer mieux.

L'une d'elles parla de la sorte : « Il faut que
» cela soit ainsi : pas un de vous ne peut en
» revenir, hors le chapelain du roi Gunther,
» qui reverra, sain et sauf, les terres de votre
» chef; — ceci nous est connu. »

Le farouche Hagene dit brusquement : De
« par Dieu! la nouvelle de notre mort prochaine est un triste message pour les chefs de
» l'armée; — enseigne-moi plutôt à passer
» l'eau, ô toi, la plus sage des sages! »

Elle dit : « Dès que tu persistes dans ton noir
» projet, malheureux! remonte le fleuve jus-
» qu'à la première hôtellerie; là est un bate-

» lier, et nulle autre part. » Hagene crut ce qu'il entendait; et, pensif, il s'en alla.

Une autre prophétesse rappela le guerrier irrité : « Holà! sire Hagene, vous êtes bien » prompt! attendez donc qu'on vous dise un » peu mieux comme quoi vous aborderez à » l'autre rive : le margrave de ces lieux a nom » *Else*.

» Le nom de son frère est Gelferate; c'est un » des maîtres de la Bavière; que Dieu vous » garde de ses embûches! — Malheur à ceux » qui traversent son margraviat! — Soyez sur » vos gardes et défiez-vous, surtout, du bate- » lier :

» Il est d'un naturel si sauvage, qu'il vous » mettra à mal s'il le peut. Soyez prudent et » courtois avec cet homme, et payez-le large- » ment, s'il vous plaît de le choisir pour guide; » il est le gardien de la frontière, et ce gardien » est fidèle à Gelferate.

» S'il se fait attendre, lancez votre voix à

» travers les flots pour l'appeler ; — dites-lui
» que vous êtes le guerrier *Amelric* ; ce héros
» a quitté la contrée pour de fortes querelles.
» — A ce nom bien connu et cher au batelier,
» il viendra à vous. »

Le fier et arrogant guerrier s'inclina devant les prophétesses ; il ne leur parla plus et resta rêveur. — Néanmoins il côtoya le fleuve ; et, sur la rive opposée, il découvrit l'hôtellerie.

En ce moment, il cria avec une telle puissance, que sa voix traversa les ondes turbulentes : « A moi ! batelier ! — viens à moi ! » — ainsi parla l'homme intrépide ; « je te don-
» nerai, pour salaire, un bracelet d'or vermeil ;
» ce trajet, — tu peux m'en croire, — m'est,
» certes, nécessaire. »

Mais le batelier était si riche, qu'il se souciait peu de son emploi ; c'est pourquoi il recevait rarement un tribut ; et ses fiers serviteurs montraient la même hardiesse. — Longtemps Hagene resta seul devant les vagues.

Impatient et courroucé, il cria enfin si fortement, que tout le fleuve en retentit, tant sa voix était sonore et terrible : « Holà! batelier! viens » sur ces bords; je suis *Amelric*, un vassal du » sire Else; j'ai quitté le pays pour de violentes » disputes. »

Il éleva, sur la pointe de son épée, le bracelet d'or vermeil et brillant qu'il proposait, pour être passé sur les terres de Gelferate; et, finalement, le dédaigneux batelier mit lui-même la main à la rame.

Ce rude marin avait des coutumes sauvages et cruelles, et sa cupidité eut une fin horrible : en voulant gagner l'or vermeil du guerrier Hagene, il reçut, de la main du héros, la mort tragique que donne le glaive.

Cependant le batelier faisait force de rames et toucha le rivage; — mais, ne reconnaissant pas l'homme dont le nom avait été prononcé, il fut outré de colère et parla insolemment au guerrier :

« Vous pouvez peut-être vous nommer *Amel-
» ric;* mais vous ressemblez peu à celui que je
» souhaitais trouver céans ; et je le connais,
» sur ma foi ! — car cet Amelric est *mon frère*
» de père et de mère ; vous resterez donc sur le
» rivage, puisque vous m'avez trompé. »

— « Non ! » s'écria Hagene, outré de douleur ;
« au nom du Dieu puissant ! — Je suis, il est
» vrai, un guerrier étranger ; mais je veille à la
» traversée de mes frères d'armes ; recevez donc
» amicalement mon offrande ; passez-moi sur
» l'autre bord, et je vous le revaudrai. »

Voici que l'autre s'écria brutalement : « Il
» n'en sera rien : — mes chefs honorés ont de
» forts ennemis ; et, pour cela, je n'introduirai
» aucun étranger sur nos terres. Si tu fais cas
» de la vie, sors de ma barque et retourne sur
» le sable. »

— « Ne sois pas si discourtois ! » dit Hagene ;
« tu contristes mon ame ; prends de ma main
» cet or vermeil et pur, et fais passer mes frères

» d'armes et nos mille chevaux. » — Le batelier, en fureur, répondit brusquement : « *Ja-*
» *mais !* »

Et soudain, prenant une rame forte, large et pesante, il en frappa si rudement Hagene, que cet homme vigoureux tomba sur ses genoux dans l'énorme barque. — Un marin aussi téméraire n'avait pas encore paru devant Hagene.

Et, voulant outrager plus cruellement encore l'opiniâtre inconnu, le vassal d'Else s'arma d'un aviron et le déchargea si violemment sur la tête de Hagene, que l'aviron en fut brisé ; — cet homme était fort ; — mais il lui en advint grand dommage.

Enflammé de rage, Hagene tira promptement son glaive ; il trancha la tête du marin et lança son ennemi dans l'abîme. — Bientôt les Bourguignons connurent cette aventure.

A l'instant où Hagene frappa à mort le batelier, la barque glissa sur le fleuve. Hagene en fut outré de colère ; car il dut se fatiguer à l'ex-

cès avant de parvenir à la ramener vers la terre. — Ha ! le vassal de Gunther rama vigoureusement avec ardeur et vitesse.

Il s'efforçait tellement de regagner la terre, que l'aviròn gigantesque se rompit dans ses mains ! — Alors, voulant rejoindre ses amis sur la rive, et n'ayant point d'autre aviron, il se hâta de lier ensemble les débris de celui-ci avec une des larges courroies de son bouclier.

Voici qu'il débarque, finalement, et retrouve ses chefs près d'une forêt, non loin des bords du Danube. — Ha ! comme il fut avidement interrogé par une multitude de guerriers d'élite; et combien de salutations accueillirent le brave héros.

Après lui avoir ainsi prodigué les félicitations de la bienvenue, quelques uns d'entre eux remarquèrent le sang qui fumait dans la barque, le sang qui avait jailli des blessures du marin. — Soudain Hagene fut pressé de questions.

Le roi Gunther aussi parla; car il voyait avec

surprise le sang bouillonnant qui couvrait le fond de la barque. — « Sire Hagene! qu'est devenu le batelier? votre force, — je le crains, » — a bien pu lui ôter la vie. »

Hagene voulut mentir en ce moment; et, tranquillement, il répondit : « J'ai trouvé cette » grande barque près d'un vieux saule; mon » bras l'a détachée de cet arbre sauvage; per» sonne, en ce jour, n'a rien souffert de moi; » et je n'ai rencontré aucun batelier. »

Le sire Gernot de Bourgogne prit la parole en ces termes : « Je crois que nous pleure» rons aujourd'hui bien des amis morts! » — Nous n'avons point de bateliers à nos or» dres; ainsi, je dois m'inquiéter, — et à bon » droit, — de la manière dont nous ferons ce » périlleux trajet. »

Hagene dit alors, d'une voix tonnante : « Amis et vassaux! déposez sur l'herbe votre » bagage et vos harnais; je me vante d'avoir été » le meilleur *marin* que le Rhin ait jamais

» porté ! — J'ai donc confiance que je vous fe-
» rai aborder sur les terres de Gelferate (6). »

Espérant abréger leur traversée, ils chassèrent, à coups redoublés, leurs bons coursiers à travers le fleuve ; et ces chevaux, pleins d'ardeur, nagèrent si bien, que les vagues mugissantes n'en prirent pas un seul. — Quelques uns, entraînés par la fatigue, dépassèrent seulement le but.

Voici qu'ils embarquèrent, à la hâte, l'or et les vêtements ; il le fallait bien, puisque enfin cette navigation était inévitable ; Hagene fut le pilote. — Ha ! ce marin infatigable transporta, sur la rive de ces terres inconnues, un bon nombre de chevaliers d'élite.

Il passa, premièrement, mille preux très renommés, — ou quelques uns de plus, — ensuite ses hommes de guerre ; — finalement, toute l'armée, au nombre de neuf mille guerriers. Certes, le bras du hardi Hagene ne fut pas oisif pendant toute cette journée.

A peine les avait-il heureusement amenés sur l'autre bord, que le héros se souvint de la *sinistre prédiction* des prophétesses du Danube. — De ceci, il advint que le *chapelain* du roi faillit perdre la vie dans les flots orageux.

Ce prêtre vénérable se tenait près des vases sacrés (7), — et ses mains saintes portaient le *crucifix* (8). — Néanmoins ceci ne put le garantir des noirs projets de Hagene; et le prêtre, sous la main de Dieu, eut de grands maux à souffrir.

Soudain le farouche Hagene le lança hors de la barque; à cela le guerrier fut très prompt. — En vain beaucoup d'hommes lui criaient : « Malheur! guerrier! malheur à vous! » — en vain Giselher, indigné, voulut aussi retenir Hagene; il se délivra de leurs mains.

Gernot de Bourgogne s'écria : « Sire Hagene, » en quoi la mort du chapelain peut-elle favo- » riser notre expédition? pour quelle cause » vous faites-vous l'ennemi de ce bon prêtre?

» si quelqu'un l'attaquait, vous le trouveriez
» mauvais. »

Pendant ceci, le pauvre chapelain nageait péniblement; si, cependant, quelqu'un l'eût secouru, il aurait pu regagner la barque; mais cela ne devait pas être. — Le fort Hagene le repoussa avec rage sous les eaux; ce qui parut affreux à tous les guerriers.

Ce prêtre malheureux, ne voyant venir personne à son aide, se tourna vers la terre; et il crut, hélas! qu'il allait passer de vie à trépas, car il n'avait plus la force de nager; mais la main de Dieu le soutint, et il aborda triomphant sur le rivage.

Pendant que le pauvre prêtre, sauvé miraculeusement, se tenait debout sur le sable en secouant ses vêtements, Hagene le regardait. — Il comprit bien, à cette heure, que la prophétie des sauvages ondines se réaliserait; et il pensa : « Voilà des troupes qui périront. »

Dès que la barque fut déchargée et que les

vassaux des trois chefs eurent transporté à terre tout le bagage, Hagene *brisa* cette barque et en jeta les débris dans les flots. — De quoi furent hautement émerveillés tous ces francs et vaillants guerriers.

« Pourquoi cette action mauvaise, mon » frère? » s'écria Dankwart; « comment re- » passer ici, à cette fin de revoir le Rhin, en » quittant les Huns? » Hagene, le sombre guerrier, répondit durement : « Nous ne reverrons » jamais le Rhin. »

Hagene, élevant la voix, dit encore : « J'ai » agi comme je le devais; pour cela que s'il y » a, parmi nous, un lâche qui veuille nous dé- » laisser à l'heure du danger, il trouve, au fond » des eaux, une mort honteuse. »

(9) Quand le chapelain vit briser la barque, sa voix traversa les flots; et il adressa à Hagene ces paroles mémorables : « Meurtrier » déloyal! que vous avais-je fait pour mériter » d'être lancé dans l'abîme par vos mains cri- » minelles? »

Hagene répondit : « Laissons cela ; je m'af-
» flige mortellement, sur ma foi, de vous voir
» à l'abri de mon bras ; et je vous le dis en vé-
» rité. » — Le pauvre prêtre s'écria : « J'en
» dois louer Dieu à jamais !

» Mais je vous crains fort peu ; croyez-le pour
» certain. — Rendez-vous chez les Huns ; je
» vais revoir le Rhin ; et jamais, sur le Rhin,
» Dieu ne vous renverra. — Je le prédis à celui
» qui voulut m'ôter la vie. »

Les voyageurs conduisaient avec eux un homme de la Bourgogne, dont le bras terrible était invincible ; ce héros avait nom *Folker*. — Il encourageait toute l'armée par ses paroles merveilleuses. — Ce barde audacieux trouva que l'action de Hagene était bonne.

Les chevaux étaient prêts et les bêtes de somme lourdement chargées ; on partit en remarquant que, dans le voyage, personne n'avait encore souffert de notable dommage, hors le chapelain du roi, qui s'en retourna à pied vers le Rhin.

NOTES

SUR LA VINGT-CINQUIÈME AVENTURE.

(1) « *Spire, Speier.* » — Spire avait déjà de la célébrité du temps des Romains; cette ville fut la résidence de plusieurs empereurs, et on y voyait leurs sépultures. C'est le plus ancien siége épiscopal de la Germanie. L'évêque de Spire donne, inutilement, des avis aux fils de la reine Uta avant leur départ pour se rendre à *la fête* de Chriemhild. Ces héros refusent de l'écouter. Les pressentiments de l'évêque ne retiennent point ces jeunes audacieux, qui ne s'effraient pas non plus *des songes mystérieux* de leur mère. La reine Uta meurt de douleur en recevant la nouvelle de la mort de ses fils; et l'on voit sa tombe dans le monastère de *Lorse,* fondé par elle. »

(Variantes du *Manuscrit de Saint-Gall*, etc., édition de 1820.)

« Il est dit, dans l'ancien poëme intitulé « *la Plainte,* » que Pilgrim, évêque de Passau, et frère de la reine Uta, avait ordonné à son secrétaire, *Conrad*, d'écrire en *latin*

l'histoire lamentable de ses neveux, d'après les documents de *Swemmel* (un des bardes du roi Attila), et des autres témoins oculaires de la détresse des Bourguignons. L'histoire fait mention d'un évêque de Passau, qui se nommait aussi *Pilgrim*, qui avait de la célébrité comme ayant été l'apôtre de la Hongrie, et qui mourut en 991. »

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par Hagen, édition de 1820, page 359.)

En général, plusieurs de ces particularités historiques sont entachées d'anachronismes; l'auteur a quelquefois prolongé, abrégé ou déplacé l'existence de quelques personnages connus, tels que l'évêque *Pilgrim, Chriemhild, Attila*, etc. Mais à travers ces erreurs, qui appartiennent à l'enfance de l'art et à une époque éloignée de nos jours, on voit luire des vérités; on aperçoit la possibilité d'en saisir d'autres, et l'on s'intéresse à cette image des temps anciens.

(2) *Fête*, *hoh-zit*, *hohzeith*, *fest halten*. Ce nom générique *de fête* servait pour toutes les solennités, savoir : la réception des chevaliers, les couronnements, les noces, les tournois et autres cérémonies publiques. On choisissait, pour célébrer les évènements remarquables, les solstices (principalement le solstice d'été) ainsi que les fêtes suivantes : Noël, Pâques, la Pentecôte et la Toussaint; dans le poème des Niebelüngen, c'est le jour de la *Pentecôte* que l'on choisit pour la fête triomphale relative à la victoire de Siegfried et des Bourguignons sur les Saxons et les Danois. C'est aussi à une époque semblable que le roi Attila célèbre son mariage avec la reine Chriemhild.

(Glossaire de l'édition de 1820, page 338.)

(3) *Trompettes.* Dans l'antiquité la plus reculée, les sons belliqueux de la trompette animaient les guerriers. Les anciens Germains disaient : « Les trompettes sonnent *la note du départ* (« *die abreise note* »). Les Slaves marchaient au son des trompettes ; les solennités hébraïques étaient célébrées avec des flûtes et des trompettes ; et l'on parle de cet instrument dans l'histoire des Perses, des Mèdes et des Grecs ; mais en lui attribuant, à ces époques, quelques différences avec la forme des trompettes modernes. Du temps de la constitution germanique, l'électeur de Saxe, en sa qualité d'*archi-maréchal*, exerçait un protectorat particulier sur les trompettes et trombones du saint empire romain.

(*Voyez* die Allgemeine-Hand-Encyclopædie, tom. 10, pag. 108.)

(4) Ondine, « *Meerweib-Nixe.* » M. *Zeune* nomme ces êtres fantastiques « *les prophétesses du Danube* » (Weissagende Donau Weiber), etc. ; en effet, elles prédisent l'avenir au guerrier Hagene ; mais ces esprits des eaux portaient encore d'autres noms. Il y a un ancien Opéra connu, en Allemagne, sous le titre de *Donau-Weibchen*, » en France sous celui de la *Nymphe du Danube*, en Russie, sous le nom de « *Roussalka* » (nymphe). Cet Opéra retrace les merveilles d'une habitante du fleuve.— Suivant l'opinion populaire de cette époque, les magiciennes qui habitaient sous les eaux avaient le don de *prophétie* et ne pouvaient point mourir. Diverses peuplades du Nord les désignaient sous le nom ancien de *sirène* ou sous celui d'*ondine ;* les Slaves connaissaient aussi les génies des eaux et leur attribuaient des formes étranges. Karamsin fait mention du fameux

génie du lac de Rhétra, dont les apparitions annonçaient une calamité pour les Slaves; le génie paraissait sous la forme hideuse d'un sanglier; il rugissait et se précipitait dans le lac.

Lévesque, dans son *Histoire de Russie*, parle de la déesse aquatique nommée « *Zolotoïa-Baba*, » la *femme d'or*. Sa statue était dorée; on la voyait sur les bords du fleuve Oby. Beaucoup d'autres divinités également aquatiques portaient le nom de *monstres marins*, « *Tchoudo-Morskou;* » leur roi avait le titre de souverain des eaux, « *Tzar-Morskoi*, » et les ondines subalternes se nommaient « *Wodeniki*. »

(5) Si un mortel s'emparait des *voiles* d'une ondine, celle-ci perdait ses droits à l'immortalité, et tous ses priviléges dans l'empire des filles de l'onde. De là l'empressement inquiet de l'ondine Hadbourg à retirer ses voiles des mains de Hagene.

(6) Hagene connaissait les fleuves, les forêts, les contrées lointaines et les rois étrangers, parce que, dans sa jeunesse, il avait combattu à la suite d'Attila; mais, plus tard, il revint dans sa patrie. Il était chargé, à la cour de Gunther, de l'inspection des tournois, et il avait le commandement d'une partie de l'armée. Ce farouche guerrier était un des *douze héros* de la Bourgogne. Ce nombre *douze* était fréquemment employé dans le moyen-âge. On y voit la force de *douze* hommes communiquée par un chaperon magique; les *douze* géants des Niebelüngen; les *onze* compagnons d'armes de Siegfried, dont il était le chef et le *douzième*; les *douze* rois tributaires d'Attila; les *douze* frères d'armes du margrave Rüdiger;

les *douze* frères d'armes de Dankwart, etc. — Ce nombre était également formé par les *trois* rois bourguignons et leurs *neuf* héros.

Hagene, Dankwart, Ortewein, Gere, Eckwart, Folker, Rumold, Sindold et Hunold; — enfin, leurs adversaires, les *Ostrogoths*, sont au nombre de *douze : Dietrich* (Théodoric), Hildebrand, Wolfhart, Siegestab, Wolfbrand, Wolfwin, Helfrich, Helmnot, Gerbart, Wichart, Ritschart. Le poème de *la Plainte* ajoute, à ces guerriers, plusieurs autres hommes de guerre, qui furent tués par le roi Gunther, et qui complétaient les *douze* héros, sans compter leur chef Théodoric. Le choix de ce nombre n'était certainement pas dû au *hasard*, puisqu'il reparaissait si fréquemment dans les anciennes légendes. On remarque, de même, la réunion de *douze* héros dans le *Rosen Garten* (le Jardin des Roses), dans le poème de Walther, dans celui de *Diet lieb ;* et on le retrouve encore dans la légende héroïque.

(Glossaire de l'édition de 1820, page 430.)

Cette légende contient l'histoire des *preux* du moyen-âge, connus sous les noms de « *héros*, *held*, *degen*, *recke*, etc. — M. Zeune explique ainsi ce terme : « *chevalier fort et vaillant.* M. Fr. de Hagen pense que, vers les temps fabuleux ; *recke* signifiait un *géant*, et que, dans les temps héroïques, ce mot exprimait la dignité d'un chef, d'un prince, d'un seigneur, etc. Chez les Allemands, il s'appliquait particulièrement aux héros de la *légende héroïque*, *heldenbuch ;* le mot *recke* s'y rencontre presqu'à chaque page. Dans la chonique d'Ottocare, Rodolphe de Hapsbourg est appelé « *Recke.* » Ce terme se trouve déjà mêlé aux noms des rois *cimbres*

et *teutons*, lors de leur fameuse *migration*; parmi leurs noms, on voit un *Bojorix* et un *Cesorix*, etc. — Sühm (tome 1er, page 38 des *Poésies danoises*) prétend que la terminaison *celtique* en *ix* (*Vercingetorix*, etc., dans les *Commentaires de César*) a été empruntée aux étrangers. Ce mot *rix* est, sans le moindre doute, bon allemand; et le mot *rich*, *reich* est assurément le même. *Reich* (regio, regnum, rex), *erderzics*, *himmelerzics*, etc., paraissent se lier à *recke*, et reconnaissent, pour leurs diverses significations, la même racine. Cette étymologie paraît, du moins, la plus probable; Jean de Müller l'indique, et il pense que c'est dans la langue espagnole que ce mot s'est le plus longtemps conservé. — Les idées de force, de *domination*, de noblesse et de richesse ont été, principalement dans les temps anciens, intimement liées entre elles, et dérivent les unes des autres.

(7) « *Kapellgerahfr*, « *Chappel-Somme*, *Chappel-Som*, » etc. — Ce terme est du nombre de ceux dont le sens est resté incertain : quelques commentateurs des Niebelungen pensent qu'il s'agit ici des *vases sacrés* employés au ministère des autels, ou bien des vêtements et ornements sacerdotaux. Quoi qu'il en soit, l'étymologie de ce mot « *Kapellgerahfr* » est bien connue. On sait que les premiers monarques de la France considéraient la chape de saint Martin comme une des plus précieuses reliques, et que les noms génériques de *chapelle* et *chapelain* dérivèrent ensuite du lieu consacré à renfermer la relique sainte et des religieux préposés à sa garde.—Les rois des Francs portaient, avec eux, cette relique au sein des combats; et Charlemagne (dans ses *Capitulaires*) excepte les *chapelains* de la défense qu'il fait aux autres

religieux de paraître dans les batailles. C'est ainsi que l'on peut expliquer le voyage du *chapelain* à la suite du roi Gunther et du héros des Niebelüngen.

(Glossaire du poëme des Niebelüngen, page 556, par Hagen, édition de 1807.)

(8) « *Heiligthum.* » Ce terme, assez vague en allemand, offre un grand nombre de significations dans cette langue, parmi lesquelles celles de *reliques* et de sanctuaire sont le plus généralement admises ; mais c'est quelquefois une manière de désigner le *crucifix ;* M. Fr. de Hagen croit que c'est le sens qu'il faut préférer ici.

(9) Cette strophe et les deux suivantes sont tirées des variantes du manuscrit de Saint-Gall, édition de 1820.

VINGT-SIXIÈME AVENTURE.

COMME DANKWART TUA GELFERATE.

Les voici tous débarqués sur la rive du Danube; alors le roi parla : « Qui de nous mon-
» trera aux autres les meilleurs chemins du
» pays, pour que nous ne prenions point de
» fausses routes? » — Folker le fort s'écria :
« Je m'en charge moi seul! »

Hagene prit la parole : — « Chevaliers et
» vassaux! suivez les avis de vos proches et
» soyez sur vos gardes ; cela vous sera bon ; car
» je dois vous faire connaître une étrange nou-
» velle : pas un de nous ne reverra la Bour-
» gogne.

» Deux prophétesses du Danube me l'ont prédit
» ce matin; elles savent, hélas! qu'il n'est plus
» de retour pour nous. — Je vous dirai donc
» ce qui est à faire, braves héros! prenez vos
» armes et soyez sur vos gardes. Nous avons de
» forts ennemis; et nous allons au devant du
» péril.

» J'espérais faire mentir les sages ondines;
» je voulais les prendre sur le fait; c'est pour-
» quoi j'ai tâché de *noyer* le chapelain; pour
» cela que les ondines m'avaient prédit que
» pas un de nous ne reverrait le Rhin, *hors le*
» *chapelain.* »

La prophétie vola rapidement, de bouche en
bouche, jusqu'au dernier escadron de l'armée;
et l'on vit pâlir plus d'un héros jusqu'alors sans

peur, par la crainte de l'affreuse mort qui devait les atteindre dans leur course lointaine.

Cependant les troupes avancèrent vers *Moringen* (1); et, soudain, Hagene, pensant au meurtre du vassal d'Else, le batelier, s'écria brusquement : « Voici qu'on va nous attaquer;
» car je me suis déjà fait des ennemis sur la
» route.

» Ce batelier, c'est moi qui l'ai tué! vous
» voilà instruits de mon aventure de ce matin;
» — c'est pourquoi, mes amis, *aux armes!* et
» soyons sur nos gardes; — et que si Else et
» Gelferate nous attaquent, il leur en advienne
» malencontre!

» Je les sais trop audacieux pour laisser pas-
» ser ceci impunément. — Poursuivons donc
» notre chemin avec lenteur, pour que ces gens
» ne disent point que nous les fuyons. » —
« Suivons ce conseil; il est bon, » dit aussitôt le jeune Giselher.

Il ajouta : « Il nous faut un guide pour mener

» nos bataillons à travers ces contrées. » — « *Folker*, le courageux et savant barde, sera » notre guide ! » dirent les guerriers ; « à » lui sont bien connus les sentiers et les che- » mins. » — On n'avait pas fini de l'en prier, qu'il était déjà armé du casque à l'éperon.

Le barde agile attacha fortement son casque ; son armure reluisait des plus vives couleurs ; et, suivant l'usage, — il noua à sa lance une *banderole cramoisie* (2). — Ha ! depuis, ce noble porte-enseigne se trouva, avec ses chefs, dans une épouvantable détresse.

Cependant la mort du hardi batelier parvint jusqu'à *Gelferate*, d'une manière certaine, et on l'apprit pareillement au sire Else le très fort. — Ils en furent courroucés outre mesure ; leurs guerriers furent requis, et ils s'armèrent précipitamment.

Dans un temps très court, on vit, — comme je vais vous l'apprendre, — des bandes désordonnées s'avançant tumultueusement en brandissant leurs armes et en marchant avec furie

contre ceux qui avaient fait tant de dommage. — Gelferate prit, à son aide, plus de sept cents guerriers.

Conduits par leurs chefs, ils chevauchèrent vers les redoutables étrangers ; mais ils se mirent un peu trop vite à la poursuite de ces hôtes terribles ; car les deux chefs virent la destruction d'un bon nombre d'amis, pour avoir excité la colère des inconnus.

Hagene avait tout disposé avec soin : — Ha ! quel héros s'efforça jamais, plus que lui, de veiller au salut de sa parenté ! — Il se mit à l'*arrière-garde* avec ses hommes et son frère Dankwart. — Agir ainsi était fort sage.

Le jour déclinait depuis longtemps ; Hagene prévoyait quelques surprises nocturnes. — Ils marchèrent donc, le bouclier au bras, à travers la *Bavière ;* mais, en peu d'instants, les héros furent atteints par leurs ennemis.

Des deux côtés de la route et vers l'arrière-garde de l'armée, on entendit le galop des che-

vaux; les poursuivants se pressaient d'arriver. — Dankwart le brave s'écria : « On vient à nous;
» on veut nous cerner; il me paraît prudent de
» raffermir nos casques. »

Ils suspendirent leur marche. — Il fallait bien que cela fût. — On voyait reluire, dans l'ombre, les brillants boucliers. — Hagene ne put supporter cela tranquillement; il s'écria : « Qui nous poursuit ainsi sur la route? » — A cette heure, Gelferate dut lui répondre.

Ainsi parla ce margrave de la *Bavière* : « Nous
» cherchons des ennemis que nous avons pour-
» suivis jusqu'ici. — Je ne sais qui a tué mon
» batelier ce matin; mais je regrette cet homme;
» il était propre à tout. »

Hagene répondit : « Ce batelier était donc
» ton vassal? c'est moi qui suis le meurtrier.
» — Il nous refusait le passage; c'est pour-
» quoi je l'ai frappé à mort. — Force m'était
» bien de me défendre; sinon j'aurais reçu, de
» ses mains, l'affreuse mort!

» Je lui offris, pour salaire, de l'or et de
» bons vêtements pour payer notre entrée dans
» tes États, seigneur; mais il me dit des paroles
» si âpres, et il leva si rudement sur moi son
» énorme aviron, que cela me rendit furieux!

» Je tirai mon glaive pour me défendre de sa
» rage; et soudain, avec une profonde bles-
» sure, cet homme courageux disparut. — Fai-
» sons la paix, seigneur, si cela vous convient. »
— Mais leur humeur était si rude, qu'une nouvelle dispute s'éleva entre eux.

« Certes, je savais bien, » s'écria Gelferate,
« que si Gunther et ses hommes traversaient
» nos États, le seigneur Hagene nous causerait
» du dommage; mais il pourra s'en trouver mal;
» et ce chevalier me répondra de la mort de
» mon batelier. »

A l'instant, Hagene et Gelferate poussèrent leurs lances contre leurs boucliers et s'attaquèrent avec fureur, tant ils étaient altérés du sang l'un de l'autre. — Else et Dankwart coururent

aussi l'un contre l'autre pour éprouver leur valeur, et ils se battirent avec acharnement.

Jamais aucuns héros ne se chargèrent plus hardiment. — D'un bras de fer, Gelferate porta un si rude coup à l'intrépide Hagene, qu'il le jeta à bas de son cheval, et que les sangles en furent brisées. — La mêlée devint alors générale.

Le choc des lances et le cliquetis des armes faisaient retentir toute la contrée. — Hagene se releva, outré de rage, — comme je le crois, — d'avoir été renversé sur l'herbe par la lance de Gelferate. — Qui fut le gardien de leurs chevaux? ceci m'est resté inconnu.

Hagene et Gelferate, debout sur le sable, coururent de nouveau l'un contre l'autre. Bientôt, — suivant l'usage, — ils furent secondés par leurs compagnons d'armes; et, enfin, un combat général se renouvela entre eux.

Mais Hagene le vaillant déploya vainement toute sa force contre Gelferate; ce noble mar-

grave lui assena de si violents coups, qu'ils firent voler en éclats le bouclier de Hagene, et qu'on en vit jaillir de vives étincelles. — Ha! le vassal de Gunther vit la mort de bien près!

Sa forte voix appela à son aide Dankwart, l'invincible guerrier: « Frère! viens à moi! » — Me voilà dans les mains d'un guerrier qui » ne me laissera pas en vie. » — Dankwart accourut en disant: « Je serai donc *celui qui » sépare* (3)! »

Soudain Dankwart le hardi fondit sur son adversaire, et de son épée meurtrière et tranchante il le frappa à mort. — *Else* voulait venger ce champion valeureux; mais lui et ses hommes furent vaillamment repoussés.

Else fut blessé, son frère tué, et quatre-vingts guerriers de sa suite restèrent sur le champ de bataille, renversés par l'affreuse mort. Le chef vit bien alors qu'il fallait fuir l'armée de Gunther.

Cependant les échos répétaient le cliquetis

confus et bruyant des armes, pendant que les gens de la Bavière abandonnaient la route; — car ils étaient combattus et poursuivis par les hommes de Hagene. — Mais les fuyards couraient très légèrement; ils échappèrent à leurs ennemis.

Les voyant ainsi faire retraite, Dankwart l'agile s'écria : — « Laissons fuir ces gens ;
» leur sang coule à grands flots. — Retour-
» nons sur nos pas et marchons promptement
» vers nos amis ; je vous le conseille en vé-
» rité. »

Lorsqu'ils repassèrent sur le champ de bataille, Hagene leur dit : « Amis! il nous faut
» rechercher si nous avons perdu des frères
» d'armes dans le combat causé par la colère
» outrageante et injuste du seigneur Gelferate. »

Il leur manquait *quatre hommes*. Ils eurent bien peu le temps de les regretter, mais ces vaillants étaient du moins vengés. — L'épée des Bourguignons avait tué *cent hommes*, — ou plus, — aux gens de la Bavière; les boucliers

de la troupe de Hagene en furent ternis et inondés de sang.

Cependant la blanche clarté de la lune perçait faiblement les nuages. Hagene dit : « Nos » chefs bien-aimés reposent ; laissons-leur une » nuit paisible, et que personne ne leur révèle, » avant demain, ce que nous avons fait ici. »

Les combattants ayant rejoint l'armée se prirent à murmurer sur de telles fatigues : « Combien de temps marcherons-nous encore ? » se disaient entre eux ces guerriers harassés. — Dankwart leur répondit : « Nous ne pouvons » pas faire halte en ces lieux ;

» Vous devez chevaucher jusqu'à la venue » du jour. » — Folker l'agile, qui avait l'armée en garde, fut prié d'interroger le maréchal des troupes : — « Où passerons-nous la nuit pour » délasser nos chefs, nos gens et nos chevaux? »

Dankwart le vaillant répondit : — « Cela ne » m'est pas connu. — Marchons, en attendant, » marchons! nous ne devons nous arrêter qu'à

» la naissance du jour. — Là où le matin nous » trouvera, nous pourrons, n'importe *où*, nous » étendre sur l'herbe. » — Entendant ces paroles, quelques preux furent mal contents.

Le sang qui couvrait les combattants ne fut remarqué qu'au moment où l'éclatant soleil dorait de sa lueur matinale le sommet des monts. — Le roi, voyant alors qu'il y avait eu des querelles, s'écria durement :

« Holà, sire Hagene! il paraît que vous n'avez » pas jugé à propos de vous souvenir de ma » présence, quand vos cottes de mailles (4) ont » été inondées de sang; — qui a fait ces œuvres? » — Hagene dit : « Le seigneur *Else* nous a at- » taqués pendant les ténèbres.

» C'est la perte de son batelier qui a causé » ce désordre; mais l'épée de mon frère abattit » Gelferate dans cette surprise nocturne; Else » prit la fuite, et force lui était bien de battre » en retraite devant nous, car *la mort* lui enleva » cent guerriers et ne nous prit que quatre » hommes. »

Les troupes se délassèrent sur l'herbe; — mais je ne puis vous dire *en quel lieu* ils firent halte. — Seulement il n'était bruit partout que du voyage des nobles fils de la reine Uta à la cour du roi des Huns. — On les reçut convenablement à Passau.

L'évêque Pilgrim, le riche oncle du roi Gunther, sentit une vraie joie en voyant dans ses États ses illustres neveux entourés de guerriers d'élite. L'évêque sut bien leur faire connaître à quel point il leur était favorable.

Les amis qu'ils trouvaient en route devaient les bien accueillir; — mais comme la ville de *Passau* ne pouvait les contenir tous, ils passèrent l'eau pour se rendre dans les champs voisins, où l'on dressa pour eux de riches pavillons et des tentes commodes.

On les pria de rester un jour entier et une nuit entière; ah! comme ils furent festoyés! rien de pareil ne s'était jamais vu. Ils se hâtèrent ensuite d'atteindre les terres de Rüdiger,

et celui-ci reçut avec promptitude la nouvelle de leur venue.

Quand les fatigués du voyage (5) eurent pris à l'aise un bon repos, et qu'ils pénétrèrent plus avant dans la contrée, ils trouvèrent sur la frontière un homme profondément endormi, et le sire Hagene lui enleva sa forte épée.

Cet homme dormant était le bon et loyal chevalier *Eckwart*. — Il fut consterné de ce que le passage des voyageurs lui faisait perdre son glaive! — Ces héros avaient, en effet, trouvé les frontières du Rüdiger assez mal gardées!

« O honte! ô malheur! » s'écria *Eckwart*, « la course lointaine des Bourguignons m'est » funeste. Mais, hélas! n'ai-je pas été délaissé » par la joie, depuis que j'ai perdu *Siegfried*! » — Ah! je me sens coupable envers le sei- » gneur Rüdiger. »

Hagene, entendant les lamentations du vénérable guerrier, lui rendit son arme et lui

fit don de six bracelets d'or vermeil, en disant : — « Voilà, seigneur chevalier, mon » tribut, à cette fin que tu veuilles nous trai- » ter en ami. Tu es un guerrier courageux, » puisque tu restes ainsi *seul* sur une frontière.

— » Puisse le Dieu du ciel vous octroyer ses » meilleures bénédictions, sire Hagene! en » récompense des bracelets d'or que vous » me donnez. — Toutefois, je vois avec dé- » plaisir votre expédition chez les Huns. — » Vous avez tué Siegfried, vous êtes en hor- » reur aux Huns; soyez sur vos gardes, je » vous le dis en vérité.

— » Que Dieu veille donc sur nous! » — dit brusquement Hagene; « nous n'avons qu'un » souci : c'est de savoir où chercher des hô- » telleries pour le roi et ses vassaux, afin de » passer la nuit paisiblement sur vos terres.

» Nos coursiers sont harassés de cette » marche longue et pénible; nos vivres ne » valent plus rien; nous ne savons pas où

» l'on pourrait en acheter d'autres ; bien nous
» faudrait, pour cette nuit, un hôte secoura-
» ble qui voulût partager son pain avec nous. »

Eckwart parla : « Je sais un hôte dont la
» réception sera telle, que vous en trouverez
» rarement une semblable en aucun lieu du
» monde ; — si toutefois, guerriers impatients,
» il vous paraît bon, d'aller jusque chez
» Rüdiger,

» Sa résidence est sur votre route, et c'est
» l'hôte le plus excellent qui fût jamais ! —
» Les vertus germent dans son cœur, comme
» les fleurs printanières dans le sein de la
» terre, à la venue du doux mois de mai. —
» Et sa joie est réelle lorsqu'il peut servir des
» héros tels que vous.

— » Eh bien ! » dit gaîment le roi Gunther,
« voulez-vous être mon messager et me faire
» savoir si mon allié et ami Rüdiger consent,
» pour l'amour de moi, à héberger ma pa-
» renté et mes hommes d'armes ? Je lui revau-

» drai cela en tout temps, et du mieux qu'il
» se pourra.

— » Je serai volontiers le messager, » dit cordialement le sire Eckwart. — Aussitôt il commença de bonne grace la course qu'il fallait faire, et il promit de dire avec zèle à Rüdiger le message dont il s'agissait ; — sachant assez que, depuis longtemps, rien n'avait pu être plus agréable au cœur loyal du margrave.

Les gens de Pechlarn virent donc arriver un guerrier en grande hâte ; et Rüdiger, le reconnaissant, dit aussitôt : — « Eckwart, le
» vassal de Chriemhild se presse sur le che-
» min ; des ennemis l'ont peut-être outragé. »

Rüdiger alla aux portes de son palais ; là était le messager qui détachait déjà son glaive. — « Qu'avez-vous à nous apprendre ? » dit Rüdiger à Eckwart ; « vous êtes venu diligem-
» ment ; des brigands ont-ils paru sur la
» frontière ? »

— « Personne ne vous a porté préjudice, » dit promptement Eckwart; « mais je suis dépê-
» ché vers vous par trois chefs : Gunther de
» Bourgogne, Gernot et Giselher; chacun
» d'eux vous adresse des paroles de franche
» amitié.

» Vous êtes pareillement salué avec cour-
» toisie par le sire Hagene et par son frère
» d'armes, le barde Folker. — De plus, Dank-
» wart, le maréchal de l'armée, m'a prié de
» vous demander quelques logis pour les
» bons guerriers du Rhin. »

Rüdiger répondit d'un air souriant : — « Bonne
» nouvelle, et gloire à moi de ce que ces rois
» superbes comptent sur mon zèle. — Mes hô-
» telleries ne leur seront, certes, pas refusées ;
» — que ceux du Rhin viennent dans mes
» États, je suis tout prêt à les servir. »

Eckwart continua : — « Et Dankwart, le digne
» maréchal des troupes, m'a enjoint de vous
» donner à savoir qui sont ceux qui rempli-

» ront, dès aujourd'hui, vos hôtelleries, et
» vos maisons : — soixante chefs d'importance,
» mille preux vaillants et agiles, et neuf mille
» guerriers. » — Rüdiger en fut content, et il
redit ces mots :

« Bonne nouvelle, et gloire à moi de ce que
» ces nobles chefs visiteront mon palais; je
» les ai vraiment trop peu servis jusqu'à cette
» heure! — j'irai gaîment à leur rencontre
» avec mes vassaux et ma parenté. »

Un grand tumulte s'éleva parmi les chevaliers et les écuyers qui se hâtaient de courir à leurs chevaux. — Le chef prescrivit à ses serviteurs de faire de leur mieux les préparatifs. — Et dame Gotelinde, paisiblement assise en sa chambre, ne se doutait pas de tout ceci.

Le margrave alla où étaient sa dame, sa fille et leurs femmes, et il leur dit la gracieuse nouvelle : — comme quoi sa résidence serait visitée par les frères de leur souveraine Chriemhild.

« Ma chère bien-aimée ! » ainsi parla Rüdiger, « recevez de votre mieux ces chefs » bien formés, quand ils paraîtront dans les » cours du palais avec leur suite, et ne » manquez pas de saluer convenablement le » sire Hagene, le vassal du roi Gunther.

» A leur suite marcheront Dankwart et » Folker, tous deux experts aux choses de la » guerre. A ces héros sont dus vos baisers » et ceux de votre fille ; — mais les saluts » ordinaires de la bienvenue suffiront pour » les autres guerriers. »

Les femmes promirent d'obéir, elles s'y montrèrent fort disposées. — Bientôt elles sortirent des coffres une foule de beaux ajustements dont elles voulaient se parer en allant au devant des guerriers. On put alors remarquer l'étonnante activité de ces belles femmes !

Très peu ornèrent leurs visages de fausses couleurs ; mais elles portaient sur leurs belles

têtes de brillants bandeaux reluisant d'or ; ces riches couronnes devaient retenir leurs cheveux fins et soyeux pour qu'ils ne fussent point soulevés par le vent. — Tout ceci est vrai.

NOTES

SUR LA VINGT-SIXIÈME AVENTURE.

(1) *Moringen,* petite ville au dessous d'Ingolstadt, sur le Danube; où passent les Bourguignons et les Niebelüngen en venant de Salfeld pour se rendre en Bavière, et, de là, chez les Huns. — Anciennement, Pferring (ou Phéringha), dans le Nordgau, probablement la même ville qui porte aujourd'hui le nom de *Ferge;* elle était déjà connue sous ce nom du temps de Charlemagne et des Carlovingiens, comme étant *un des passages du Danube.*

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, édition de 1820, page 350.)

(2) « *Fahne*, *vann*, l'*enseigne*, la *bannière*, l'*étendard*, » espèce de pavillon, nommé *flamme de lance,* que l'on attachait à la lance en partant pour la guerre; on les abaissait en signe de paix. — Le *porte-enseigne* des Niebelungen était le *barde Folker.* On réservait cet emploi

honorable et périlleux pour les héros les plus vaillants. (Glossaire de l'édition de 1820, page 398.)

(3) « Celui qui sépare » (« *der scheider* »). Cette expression indiquait celui qui interrompait un *duel*, afin de le continuer lui-même, en séparant les deux combattants. De là le terme de « *scheider,* » littéralement traduit par « le *sépareur,* » si ce mot était *français*, comme « le *vengeur,* » etc.; mais, ici, il faut une périphrase pour essayer de rendre cette expression qui retrace un antique usage.

(4) « *Cotte de mailles*, « *Panzerhemd, Ringe Spaenge.* » Le Glossaire de 1820 traduit ainsi cette expression : « Ce terme indique l'ancienne cuirasse des Étrusques » et celle des Égyptiens; on en voit fréquemment sur » leurs monuments (voyez Tite-Live et le mot *Spongia*, etc.). — De semblables cuirasses, qui sont nommées « *ring panzer,* » paraissent principalement, de » nos jours, sur les statues du moyen-âge. »

Le sens de ce passage n'est point déterminé; il varie suivant les *différentes éditions* du poème des Niebelüngen : dans l'une, il est question de la cotte de mailles; dans les autres, on parle de la cuirasse.

En général, les Allemands eux-mêmes ont besoin d'*étudier* soigneusement l'*ancien dialecte*, qui est employé dans le poème des Niebelüngen, afin d'en pénétrer le sens. Plus d'une expression est restée *inexplicable*, soit pour avoir *vieilli*, soit par l'*inexactitude des copistes*. Il en résulte que la *traduction française* d'une œuvre semblable ne peut pas être toujours littérale, malgré les efforts du traducteur.

L'Encyclopédie générale (Allgemeine hand Encyclopædie) donne les détails suivants sur la cuirasse antique :

« Les Anciens garnissaient intérieurement les cuirasses » en toile, en cuir ou en feutre de laine. On les recou- » vrait, extérieurement, d'un métal taillé en petites » écailles placées les unes au dessus des autres, et quel- » quefois l'extérieur de cette partie de l'armure consis- » tait en petits chaînons joints ensemble solidement et » étroitement.

» Les cuirasses des anciens Perses étaient forgées d'un » seul morceau de fer, comme la pièce de derrière des » cuirasses ordinaires. Cependant on ne fabriquait pas » toujours les cuirasses en métal ; on en faisait aussi en » fil de chanvre ou de lin, à plusieurs brins, dont on » formait un tissu épais, ou bien une sorte de tricot » fort serré, dont les mailles ou nœuds se repliaient en » plusieurs doubles. Quelquefois encore, on employait » de la toile que l'on détrempait dans un liquide com- » posé de sel et de vinaigre ; ce qui produisait un feutre » dix fois plus épais que de la toile ordinaire. Une com- » position semblable servait également pour les *cuis-* » *sards*, soit en écailles, soit unis et polis, que les Ca- » riens sont censés avoir inventés. »

(5) « *Fatigués du voyage.* » — « *Wege-müden.* » — Cette charmante épithète, composée d'un seul mot, en allemand, qui renferme le substantif et l'adjectif, est bien affaiblie par la traduction, à peu près littérale, cependant, mais qui ne rend que le sens du terme sans en retracer la grace ingénue. — Il en est de même de la plupart des épithètes antiques et parfois homériques de cet ouvrage extraordinaire.

VINGT-SEPTIÈME AVENTURE.

COMME RUDIGER REÇUT LES NIEBELUNGEN.

Mais laissons à leurs soins ces femmes affairées. — Pendant cela, les amis de Rüdiger se répandirent dans les campagnes, à cette fin d'y trouver les arrivants. — Ah! comme ceux-ci furent courtoisement accueillis dans les États du margrave!

Voici Rüdiger qui les voit venir enfin, — et qui s'écrie joyeusement : « Soyez les bien-» venus dans mon pays, vous et les vôtres, mes » chers seigneurs ! votre venue me transporte » le cœur. »

Ces chefs s'inclinèrent devant Rüdiger sans orgueil et avec beaucoup de bonté. Il sut bien leur montrer combien il leur était soumis. — Jadis il avait connu Hagene, il le salua avec plaisir ; il distingua pareillement le jeune Folker, le barde des Bourguignons.

Il n'oublia pas non plus le brave Dankwart, qui lui dit gaîment ces paroles : « Dès qu'il vous » plaît de nous héberger, sire Rüdiger, vous » me direz sans doute qui doit veiller sur nos » troupes ? » — Le margrave répondit : « Re-» posez à l'aise cette nuit.

» Vos gens seront surveillés et convenable-» ment traités. De plus, l'argent, les hommes, » les chevaux et les armures seront sous bonne » garde ; il ne vous sera causé nul dommage, » pas même pour la moitié d'un éperon !

» Or ça, mes écuyers, vite à l'œuvre! — que » l'on se hâte de dresser les tentes dans les » champs; que l'on détache promptement les » brides de ces bons coursiers pour les laisser » paître. — Si l'un de vous perd ici quelque » chose de ce que vous y avez apporté, c'est moi » qui en réponds. » — Avant ce jour, ils avaient rarement trouvé un hôte aussi généreux.

Et ils se félicitèrent de ce qu'il était si bien disposé en leur faveur. — Tout étant prêt, les chefs ouvrirent la marche; les guerriers s'étendirent sur l'herbe, et ils prirent un bon repos. — Je crois bien que nulle part, dans leur voyage, ils ne se trouvèrent aussi commodément.

Cependant le margrave et sa fille, la jeune Dietelinde et Gotelinde la belle se tenaient debout aux portes de la forteresse. — On voyait avec satisfaction, dans leur cortége, de jolies jeunes filles, ainsi que des femmes richement parées, qui portaient des robes de prix et beaucoup de bracelets.

Ah! comme les pierreries étincelaient sur

des habits aussi éclatants! on pouvait les remarquer de très loin, et ces femmes étaient merveilleusement vêtues. — Les voyageurs descendirent de cheval avec promptitude, et alors la discipline des Bourguignons fut généralement admirée.

Trente-six jeunes filles, — ou plus, — et maintes femmes gracieuses et belles à souhait, s'avancèrent à la rencontre des étrangers pour les bien accueillir; ces nobles femmes leur firent vraiment une honorable réception.

La jeune margrave salua d'un baiser les trois chefs; sa mère en fit autant. Hagene s'étant avancé, Rüdiger demanda aussi un baiser pour lui à Dietelinde : elle leva donc les yeux sur le Bourguignon; mais il lui parut si horriblement farouche qu'elle aurait voulu l'éviter.

Néanmoins, Rüdiger ayant parlé, il fallait bien lui obéir; mais la jeune princesse en devint rouge et pâle de terreur. — Elle accorda encore le baiser de la bienvenue à *Dankwart*, et il reçut de même un baiser, le noble barde *Folker!* il

le méritait, pour certain, pour la force prodigieuse de son corps.

Après ceci, la jeune margrave mena par la main Giselher, ce beau héros de la Bourgogne! — Dame Gotelinde conduisit le roi Gunther le très hardi, et Gernot le sage fut accompagné par Rüdiger, qui lui témoigna la courtoisie la plus réelle.

Dans cette forteresse magnifique était une salle très spacieuse; les dames et les chevaliers y prirent place : on ordonna de verser aux convives des vins d'une grande force, et jamais aucuns voyageurs ne furent aussi bien traités.

Des regards pleins d'amour se fixèrent sur la charmante fille de Rüdiger, et plus d'un chevalier pensait secrètement qu'il aurait voulu être son ami de cœur : ce qu'elle méritait, sur ma foi, puisqu'elle était belle et ornée des meilleures vertus.

Mais à quoi servaient de semblables souhaits? ils ne pouvaient, certes, pas être accomplis. —

On contemplait aussi, et bien attentivement, les femmes et les filles qui étaient là en bon nombre. — Le margrave et le noble barde se montraient de fort bon accord.

Suivant l'usage, on se dispersa : — les femmes et les chevaliers allèrent en d'autres lieux. — Alors il eût fallu voir comme, dans la salle immense, on dressait diligemment les tables et les siéges des festins... — Ah! comme ces hôtes chéris furent soigneusement choyés et fêtés!

Pour faire honneur aux gens du Rhin, la margrave Gotelinde (1) siégea avec eux à la table du banquet. Elle laissa sa fille avec les jeunes enfants, où elle devait à bon droit se tenir; mais ne la voyant pas, les jeunes hommes en demeurèrent soucieux.

Ceux-ci ayant bravement bu et longtemps siégé ensemble, on rappela, dans la grande salle, les jeunes beautés de la cour. Les paroles joviales ne furent point épargnées, et Folker surtout en prononça beaucoup! Ce guerrier était vif et joyeux.

Soudain le barde fameux s'écria : « Riche
» margrave, le Dieu du ciel vous a octroyé les
» meilleurs dons de sa grâce, en vous donnant
» une femme très belle et une vie remplie de
» délices !

» Je vous le dis publiquement : si j'étais né
» prince, et que j'eusse porté la couronne, je
» n'aurais voulu m'unir par mariage qu'à votre
» charmante fille ; mon cœur en aurait été
» réjoui, pour cela qu'elle est belle à voir, et,
» de plus, elle est noble et bonne.

— » Comment pourrait-il jamais advenir, »
répondit Rüdiger, « qu'un roi voulût en ma-
» riage ma fille bien-aimée ? — Je suis peu de
» chose, ainsi que Gotelinde, et nous avons peu
» de trésors à donner à Dietelinde ; sa beauté
» ne peut donc lui servir à rien. »

Ce à quoi répondit ouvertement Gernot : Je
« vous le dis en vérité : si, d'après mon vou-
» loir, je devais prendre femme, je la recevrais,
» et j'en serais content, et je ne voudrais aucune

» *dot* d'épouse. » — Hagene, parlant à son tour, dit gaîment :

« C'est mon chef Giselher qui doit se choisir » une épouse ! La jeune Dietelinde est d'une si » haute origine, que nous la servirons volon- » tiers, moi et les Bourguignons, si elle porte » la couronne sur le Rhin. »

Rüdiger trouva ces discours très bons. — Ha ! comme Gotelinde en eut le cœur réjoui ! — Les héros commencèrent à se concerter entre eux ; comme quoi il convenait, aux uns et aux autres, que le noble Giselher prît, pour femme, la jeune Dietelinde.

A ce qui doit advenir nul ne peut s'opposer. — On pria la jeune vierge de paraître à la cour. On promit par serment, à Giselher, de lui donner cette ravissante enfant, et il jura de s'unir par mariage à la fille noble et belle.

Les mains des chefs s'unirent pour les serments ; il fut donc certain que la vierge recevrait, en Bourgogne, des villes et des provinces ;

la parole des rois en était garant! — Rüdiger dit alors : « Je n'ai point de pays à ma disposi-
» tion :

» Mais ne dédaignez pas mon tribut, tel qu'il
» est, je vous l'offre de cœur : — tout l'or et
» l'argent que pourront porter deux cents bêtes
» de somme pesamment chargées, je le donne
» à ma fille. » — Ce qui fut, à bon droit, très approuvé par les parents du royal fiancé.

Suivant la coutume, on plaça debout dans un cercle les deux fiancés. — Alors maints adolescents, jaloux et impétueux, se tinrent vis à vis d'eux dans des dispositions querelleuses; néanmoins ils gardèrent cela au fond de leur pensée; comme cela arrive encore parfois à quelques jeunes gens de nos jours.

Quand on commença à s'enquérir de la belle fille si elle voulait le guerrier pour époux, elle demeura tout interdite..., quoiqu'elle désirât beaucoup cet homme superbe; mais les questions la rendaient confuse; ce qui arrive encore maintenant à quelques jeunes filles modestes et sages.

Rüdiger, voyant ceci, enseigna à Dietelinde, — à voix basse, — à répondre : *oui!* et à dire qu'elle choisissait volontairement Giselher. — Aussitôt elle tendit sa blanche main à Giselher, qui s'en saisit avec amour ! — Hélas ! ils cessèrent trop tôt d'être heureux l'un par l'autre.

Le margrave parla : « Mes nobles et riches » souverains, alors que vous reviendrez dans les » terres de Bourgogne, je vous donnerai mon » unique enfant, conduisez-la heureusement » avec vous. » — Ils y consentirent et promirent de veiller sur cette jeune reine.

Les réjouissances devaient toutefois prendre fin ; on dit aux jeunes filles qu'il était temps de retourner dans leurs chambres ; et les convives allèrent se reposer jusqu'au jour. — Des mets exquis furent ensuite préparés, et le chef du pays traita superbement ses hôtes.

Leur repas étant fini, ils songèrent à cheminer vers le pays des Huns. « Voici à quoi » je m'oppose ! » s'écria vivement Rüdiger le magnanime ; « vous devez encore demeurer

» en ces lieux, car des hôtes si chers, en aurai-
» je jamais? »

Dankwart lui dit : « Cela ne se peut faire :
» *où* donc prendriez-vous les mets, les vins et
» le pain qu'il faudra, à notre armée entière,
» si vous nous gardez encore aujourd'hui ? » —
Entendant à regret ces paroles, Rüdiger s'en
attrista, et il fit cette franche réponse :

« Ne parlez pas ainsi, chers seigneurs, point
» de refus, je n'en veux pas. — Je vous four-
» nirai largement le pain, le vin, les viandes
» et toutes les choses commodes, à vous et aux
» vôtres, pendant quatorze nuits. — Le roi
» Attila n'a pas encore diminué mes biens. »

Toute résistance fut vaine, ils durent rester
jusqu'au quatorzième matin. — La gracieuse
hospitalité de Rüdiger fit tant de bruit, que l'on
se disait au loin qu'il n'avait pas épargné les
somptueux festins, et qu'il avait même prodigué
à ses amis des armes, des chevaux et des
vêtements neufs.

Certes, ces bruits n'étaient pas faux : — quand les voyageurs ne purent retarder davantage leur départ, et qu'il leur fallut enfin chevaucher, Rüdiger fit bien voir sa libéralité : — il ne refusa rien à aucun de ceux qui lui demandaient quelques dons, et il les gratifia tous très noblement.

Ses écuyers, courtois et bien appris, eurent soin de conduire eux-mêmes, devant les portes, une foule de chevaux tout sellés. Maints braves guerriers les attendaient, le bouclier au bras ; car il était temps qu'ils cheminassent vers le pays des Huns.

— Le chef du pays distribua à tous ses nombreuses largesses avant que ses nobles convives n'eussent quitté la grande salle. — Ah ! maintenant il pouvait vivre dans les honneurs : n'avait-il pas donné sa fille au jeune roi Giselher ? que pouvait-il donner de mieux ?

Et le chef Gunther n'avait-il pas reçu, du magnifique Rüdiger, ce que le plus grand des monarques aurait pu porter avec orgueil, —

bien que rarement il eût reçu des dons, — une *armure* éprouvée et de la plus haute valeur? En la recevant, Gunther s'inclina devant la main généreuse de Rüdiger.

A Gernot enfin le margrave donna une épée de bonne trempe, qu'il employa glorieusement, depuis, dans les combats. — Ce don avait été agréable à Gotelinde. — Ah! depuis, — Rüdiger le brave en fut frappé à mort.

Gotelinde, s'adressant à Hagene avec de gracieuses prières, lui dit: « Que ses rois ayant » accepté des offrandes, il ne devait pas se » rendre à la fête d'armes sans recevoir un » tribut de sa main. » — Hagene y consentit sans nulle contestation;

Et soudain, regardant autour de lui, il s'écria: — « A vrai dire, de tout ce qu'ici j'a- » perçois, ce qui me fait le plus d'envie, c'est ce » bouclier merveilleux qui est suspendu à la » muraille; j'en ornerais volontiers mon bras » à la cour du roi des Huns! »

Entendant cette demande, Gotelinde se souvint d'un malheur et se prit à pleurer : elle pensa, hélas ! à la mort tragique de son bien-aimé *Nüdung*, tué par *Wittich*, dont elle avait souffert une si forte angoisse (1):

— La dame dit au guerrier : « Votre de-
» mande vous sera octroyée. — Ah ! que ne
» plaît-il au Dieu du ciel qu'il soit encore en
» vie, le héros qui portait ce bouclier ! — Il est
» tombé dans les combats, et je le pleurerai
» toujours ! force m'est bien de rester affligée. »

La noble dame se leva en tremblant; ses blanches mains atteignirent le bouclier, et elle le remit tristement à Hagene. — Il s'empressa d'en orner son bras ; ce fut un digne prix accordé à un vaillant et fort guerrier.

Jamais le soleil n'avait brillé sur un meilleur bouclier : un voile d'une soierie bien lustrée était jeté sur ses vives couleurs, et il était garni richement d'excellentes et rares pierreries. — Pour celui qui aurait voulu l'acheter, ou le mettre en vente, il valait *mille marcs*, ou plus.

Hagene emporta son riche bouclier. — Dankwart étant venu pareillement à la cour, à cette fin de prendre congé, la fille du margrave le pourvut de vêtements choisis, dont il se para chez les Huns, et qui le firent beaucoup admirer.

Toutes ces richesses qui leur furent prodiguées avec gracieuseté ne leur seraient point tombées dans les mains, si leur hôte, par pure bonté, ne les eût comblés bellement de tous ces dons. — Et, depuis, ils furent contraints de lui faire outrage et de le frapper à mort !

Folker, le barde agile, prit son *violon* célèbre (2) et se tint debout, avec courtoisie, devant dame Gotelinde, lui chantant ses beaux vers, et les accompagnant des accords les plus doux. — Ce fut de cette manière gracieuse qu'il se sépara des maîtres de Pechlarn.

Gotelinde fit quérir aussitôt une cassette; — vous allez entendre parler de présents affectueux : — elle tira de cette riche cassette douze *bracelets* et les attacha, de ses blanches

mains, au bras de Folker : — « Recevez ceci de » moi, seigneur Folker, et soyez-en paré chez » les Huns ; qu'ils voient vos bracelets ;

» Portez-les à la cour d'Attila, en souvenir » de moi, afin qu'il me soit dit, quand vous » reviendrez céans, comme quoi vous avez été » mon brillant chevalier à la fête d'armes. » — Folker s'empressa de lui promettre ce qu'elle requérait de lui.

Le chef du pays dit à ses nobles convives : « Vous allez cheminer d'autant plus tranquille- » ment, que votre escorte sera *moi-même* et » mes vassaux ; nul dommage ne vous sera » causé sur la route ; je vous suivrai sur les » terres d'Attila. »

On chargea les bêtes de somme ; — on se prépara au départ. — Rüdiger fit choix de cinq cents guerriers d'élite, qu'il pourvut soigneusement de chevaux et d'habits et qu'il mena gaîment à la fête ! — Hélas ! pas un d'eux ne revint à Pechlarn.

Le margrave prit congé des femmes par de

gracieux baisers; Giselher l'imita, comme l'amour l'y invitait; ils serrèrent plusieurs fois leurs belles femmes dans leurs bras! — Mais, depuis, ces belles femmes versèrent bien des larmes.

On s'empressa d'ouvrir les fenêtres de toute part, quand Rüdiger monta à cheval, ainsi que les Bourguignons. Les femmes et les jeunes filles pleuraient outre mesure. — Je crois que le cœur leur révélait déjà de bien amères douleurs.

— Plusieurs d'entre elles regrettaient secrètement, et à bon droit, ces chers amis de cœur, — qu'on ne revit jamais à Pechlarn. — Et ceux-ci traversaient gaîment les sables, le long du Danube, pour se rendre au pays des Huns.

Cependant Rüdiger le sage dit aux hommes du Rhin : « Il convient d'envoyer le message de » notre venue au roi Attila et à Chriemhild » la noble reine; ce n'est pas chose à leur taire,

» — jamais ils n'auront entendu un meilleur
» récit. »

Voilà donc des serviteurs en route à travers l'Autriche, et disant aux gens que les célèbres *Niebelüngen* se rendaient enfin chez les Huns. — Et les hommes d'Attila s'émerveillaient en écoutant de si bonnes nouvelles.

D'autres messagers plus rapides coururent en avant, à cette fin de donner promptement à connaître, à dame Chriemhild, l'arrivée prochaine des fameux chefs du Rhin. — « Tu dois
» leur faire bonne réception, noble reine ; ils
» viennent pour ta gloire, tes superbes pa-
» rents. »

A ces mots, Chriemhild se trouva délivrée, soudain, en grande partie de son noir chagrin. — Maints hommes de sa patrie accouraient autour d'elle! — Mais, — depuis, — le grand roi Attila en reçut d'amers déplaisirs.

Elle se dit en secret et avec joie : « Bien est-
» il temps de commencer ma vengeance et de

» songer à tout ceci ! L'*homme* qui m'a dérobé
» mes joies s'en trouvera mal à cette fête, si
» mon vouloir s'accomplit!... et j'y ferai de
» mon mieux.

» Advienne que pourra ! la fête doit servir à
» me venger. Le *meurtrier* abhorré, qui m'a
» tout ôté sur la terre, doit me répondre, *ici*,
» de ce que j'ai perdu. »

(4) Assise à sa fenêtre, Chriemhild l'illustre, voyant venir les siens, contemplait ses parents ; — comme le font des amis qui attendent leurs amis. — Attila, partageant sa joie, se prit à sourire comme elle.

Et la reine lui dit : « Or ça, mon cher
» seigneur! voici de quoi me plaire : — mes
» frères apportent ici maints boucliers très
» neufs et des cuirasses luisantes ! qne le Dieu
» du ciel, qui vit mes peines, me soit à jamais
» favorable. »

NOTES

SUR LA VINGT-SEPTIÈME AVENTURE.

(1) *La margrave Gotelinde*, femme de Rüdiger.

Le Glossaire de 1820 fait mention de la généalogie de cette princesse, qui se rattache à la race illustre de Théodoric le Grand, contemporain de Gunther, d'Attila et de Siegfried, etc. Gotelinde était parente de Théodoric et de la reine *Helka,* une des femmes d'Attila; ces deux princesses aidèrent Théodoric, roi des Ostrogoths, à recevoir un asile et des secours à la cour d'Attila.

(2) Le bouclier de *Nudung*. — Ce héros était le fils de Rüdiger et de Gotelinde; il avait trouvé la mort à la bataille de *Ravennes;* c'est un personnage historique.

(3) Il s'agit ici d'un *instrument* qui est *perdu* de nos jours, mais qui paraît avoir plus d'analogie avec le *vio-*

lon (*«fiedel»*) qu'avec la harpe ou tout autre instrument à cordes.

La harpe, cependant, paraîtrait plus en harmonie avec l'action de jouer et chanter *à la fois;* et le titre de *barde,* que l'on donne à *Folker,* signifie la profession de ceux qui chantaient des vers en s'accompagnant d'un instrument à cordes. Mais, comme il est souvent question du redoutable *archet de Folker,* cela ramène à l'idée d'un violon, ou du moins d'un instrument du même genre qui était connu dans l'antiquité. L'origine du violon est restée inconnue; cependant on croit que c'est une modification peu à peu perfectionnée d'un ancien instrument à peu près semblable au violon moderne; on en trouve la description dans les éléments de l'histoire de la musique en général, et particulièrement de la musique des anciens.

(Encyclopédie universelle, Allgemeine hand Encyclopædie, tome 10, page 347.)

Le docteur Siewers fait mention de la haute ancienneté des *instruments à cordes,* en accordant cependant la priorité d'existence à la musique *vocale,* comme étant une imitation du chant des oiseaux et une sorte d'expression des plus vifs sentiments de l'ame.

Cet auteur dit, d'après la Bible, qu'avant le déluge *Jubal* avait un *instrument* sur lequel il avait tendu des crins dont il tirait une sorte d'harmonie. *Laban* connaissait les instruments à cordes; *Job* fait mention de la harpe et du sistre; mais ce fut sous *David* et *Salomon* que la musique hébraïque atteignit au plus haut degré de perfection. *Amphion,* qui vivait du temps de Cadmus, se servait d'une lyre à sept cordes.

Les premiers instruments à cordes parurent à Rome 186 ans avant J.-C.; et l'on dit que le roi Bardus I[er], cinquième roi des Gaulois, mit ce genre de musique en honneur chez les peuples de l'ancienne Germanie.

(4) Les deux dernières strophes de cette aventure sont fournies par les variantes prises dans l'ancien manuscrit de Saint-Gall.

VINGT-HUITIÈME AVENTURE.

COMME LES NIEBELUNGEN SONT REÇUS CHEZ LES HUNS.

La venue des Niebelüngen en ce royaume fut racontée au vieux *Hildebrand* de *Vérone*, lequel en devint fort inquiet (1). Il alla vers son chef lui dire la nouvelle, et lui conseilla de bien accueillir ces hommes fiers et experts aux armes.

Wolfhart le très agile fit amener les chevaux, et *Théodoric* le grand partit avec maints preux, rapides et hardis; ils gagnèrent fort vite les champs, où déjà de superbes tentes étaient dressées pour les arrivants.

Hagene les apercevait dans le lointain; ce guerrier véhément dit à ses chefs : « Habiles » héros! descendez de cheval : — il s'agit d'aller » à la rencontre de ceux qui viennent vous rece- » voir.

» La troupe qui s'avance m'est connue, sur » ma foi! ce sont les hommes expérimentés » venus du pays des Ostrogoths (2); le prince » de Vérone les conduit; ils sont orgueilleux! » Ne dédaignez point les honneurs qu'ils vous » destinent. » Ainsi parla ce guerrier bien avisé.

Pendant cela, maints chevaliers et écuyers mirent pied à terre, à la suite de Théodoric; — ce qui était fort courtois. — Ils allèrent où étaient les voyageurs, et saluèrent amicalement les gens de la Bourgogne.

Les voyant se joindre à sa troupe, le sire Théodoric en ressentit du malaise et de la joie; comment ne pas être troublé ! il connaissait tout le passé, et ce voyage lui faisait grande pitié. — Il espéra que Rüdiger, si bien au fait, conseillerait la prudence aux conviés.

« Soyez les bienvenus ! ô Gunther, Gernot,
» Giselher; et vous pareillement Hagene, Dank-
» wart, Folker, et vos vaillants compagnons
» d'armes. — Est-ce qu'il n'est pas venu à votre
» connaissance que la reine Chriemhild pleure
» toujours le héros des Niebelüngen ?

— » Qu'elle pleure tant qu'elle voudra ! » s'écria durement le farouche Hagene, « depuis
» maintes années, il a été renversé mort ! Elle
» a donné sa foi au roi des Huns, voilà celui
» qu'elle doit aimer par amour. Siegfried ne
» renaîtra pas de si tôt.

— » Ne parlons plus de la mort du héros ! » dit sagement le sire Théodoric, « mais, si dame
» Chriemhild demeure en vie, on verra de

» grands désastres céans. — Et toi, le soutien
» des Niebelüngen, sois sur tes gardes!

— » De quoi dois-je me préserver? » répondit Gunther, « Attila nous a adressé des mes-
» sagers, avec la demande de venir vers lui, en
» ses États; et ma sœur la reine nous a aussi
» envoyé des paroles loyales; que puis-je pré-
» tendre de plus? »

Hagene reprit la parole : « Il serait bon,
» ce me semble, de prier le sire Théodoric, et
» ses héros, de nous apprendre un peu mieux
» ce qu'ils savent si bien de Chriemhild! à
» cette fin de nous faire connaître sa pensée. »

Voulant donc conférer à l'écart, les trois chefs illustres emmenèrent Théodoric. « Noble et
» bon seigneur de Vérone! nous diras-tu à
» cette heure, comme quoi tu as découvert le
» secret vouloir de Chriemhild? »

— « Que puis-je, hélas, vous dire encore, »
répondit le chef de Vérone, si ce n'est que
» j'entends, chaque jour, la femme d'Attila

» pleurer avec amertume, et adresser, au Dieu
» du ciel, ses lamentations sur la mort du noble
» Siegfried.

— » Ce que nous avons entrepris est désor-
» mais inévitable ! » s'écria Folker l'homme
intrépide; « il nous faut cheminer vers la cour
» d'Attila ! » dit encore le barde guerrier, « et
» *là*, nous verrons ce qu'il en sera des Huns et
» de nos frères d'armes. »

Les fiers Bourguignons chevauchèrent hardi-
ment, et se présentèrent majestueusement selon
leurs coutumes nationales. — Plusieurs hommes,
parmi les Huns, restèrent émerveillés à l'aspect
du terrible et sombre Hagene.

Tout le palais retentissait de questions sur
Hagene; — on se disait : « Voilà *l'assassin* de
» Siegfried, le héros des Pays-Bas, le premier
» entre tous les preux! le plus fort des forts!
» le noble époux de la reine Chriemhild ! »

Hagene avait la taille haute; — tout ceci est
réel ! — Ses membres souples étaient d'une

grande puissance, ainsi que sa large poitrine! — Ses cheveux, mal tenus, commençaient à blanchir; ses pieds étaient agiles, sa démarche très fière, et sa face effrayante.

On apprêta, pour les conviés, bon nombre d'hôtelleries; — mais on logea séparément les hommes du Rhin! La reine, qui leur voulait du mal, avait inventé cette ruse. — Hélas! depuis, ils furent cruellement massacrés dans ces demeures solitaires.

Dankwart, le frère de Hagene, était le maréchal de l'armée. Ha! combien le roi Gunther l'exhorta à la vigilance! il le pria aussi de procurer aux gens du Rhin de bons aliments et en grande abondance. Ce guerrier soigneux s'acquitta bien de son emploi.

Cependant la reine Chriemhild alla, avec sa suite, où elle devait recevoir les Niebelüngen; elle leur fit un accueil plein d'artifice: elle donna un baiser au seul Giselher, et ne prit par la main que lui seul. — Hagene, voyant ceci, commença à raffermir son casque.

Le héros s'écria hautement : « Après de
» semblables choses, des hommes bien avisés
» peuvent réfléchir : on donne au prince le
» baiser de la bienvenue, sans saluer les autres
» chefs ! — Notre voyage à cette fête sera mau-
» vais et périlleux. »

Chriemhild lui dit dédaigneusement : « De-
» mandez les saluts de la bienvenue à ceux
» qui vous voient volontiers. Je n'ai pas sujet
» de vous fêter en signe de bonne amitié; mais,
» dites-moi, que m'apportez-vous donc de
» Worms, pour mériter tant de salutations?

— » Si j'avais prévu, » dit fièrement Hagene,
« que vos convives devaient vous offrir des
» largesses, j'aurais pu y songer comme un
» autre ; je suis encore assez riche, ce me sem-
» ble, pour trouver quelques dons à distribuer
» chez les Huns. »

Elle s'écria, en souriant amèrement : « Tu
» pourrais, du moins, me rendre compte du
» *trésor* des Niebelüngen ?... qu'en as-tu fait?
» Il t'est connu que c'était mon bien ; tu aurais dû

» le transporter pour moi jusque dans le royaume
» d'Attila.

— » Sur ma foi! reine Chriemhild, quelques
» jours se sont déjà écoulés depuis que j'ai cessé
» de veiller sur ce trésor. — Mes chefs m'avaient
» enjoint de le lancer dans le Rhin; il y restera,
» sans doute, jusqu'au jugement dernier. »

La reine dit : « Je me souviens de cela, j'y
» ai quelquefois pensé. — J'étais la maîtresse
» de ce trésor; il m'a coûté quelques larmes,
» ainsi que *celui* qui en était le possesseur; —
» mais, aujourd'hui, il reste peut-être trop peu
» de ce trésor pour qu'on l'apporte ici.

— » Je vous apporte le démon! » s'écria Hagene, outré de rage. « Ne suis-je donc pas assez
» chargé de mes armes? ne dois-je pas porter
» mon bouclier, ma cuirasse, mon casque brillant
» et ce bon glaive que voilà dans ma main? —
» Toute cette armure n'est pas pour vous.

— » Sur mon ame! » dit la reine, « je ne parle
» pas de la sorte pour requérir de l'or; j'en ai

» tellement à prodiguer, que je dédaigne vos » offrandes. — Mais un *meurtre* et *deux vols*, » dont je dois me plaindre, triste reine que je » suis !... j'en recevrais volontiers satisfaction. »

Elle s'éloigna de lui avec mépris, et fit connaître aux convives qu'ils eussent à se désarmer dans la salle : « Seigneurs, leur dit-elle, re» mettez-moi vos armes; — j'en ferai prendre » soin. » — « De par Dieu! » répondit Hagene, « il n'en sera rien.

» Trop gracieuse femme de roi! je ne souhaite » aucunement l'honneur de vous voir porter » mon bouclier à l'hôtellerie, ainsi que le reste » de mon armure, car vous êtes reine; d'ail» leurs mon père m'a enseigné à être mon » chambellan moi-même.

— « Trahison! » s'écria Chriemhild, « pourquoi » mon frère et Hagene refusent-ils de livrer » leurs boucliers? ils sont avertis. Ah! si je ve» nais à connaître le traître, il verrait la mort » de très près. »

Théodoric courroucé parla dans sa colère : « Or ça, femme *infernale* et pernicieuse! me » laisserez-vous sans châtiment? Je suis celui » qui devait avertir loyalement ces princes fa- » meux, ainsi que leur vassal Hagene le hardi. »

La femme d'Attila demeura confuse; elle redoutait le sire Théodoric. — Elle quitta, en silence, ses ennemis; — mais, à la dérobée, ses yeux flamboyants leur lançaient les regards étincelants et rapides de la colère.

Deux guerriers se prirent par la main, lesquels étaient le roi Théodoric et le sire Hagene. — « C'est pitié que de songer à votre course loin- » taine! » dit Théodoric; « ce voyage chez les » Huns tournera à mal;

» Car vous avez entendu les paroles de la » reine. » — « Nous songerons à tout cela, » dit le sombre Hagene. — Ainsi devisaient entre eux ces deux hommes de grand renom. — Attila remarqua Hagene, et commença à s'enquérir de lui.

Attila parla de la sorte : « J'apprendrais vo-
» lontiers quel est ce chef que le seigneur Théo-
» doric traite si amicalement. Sa mine est altière !
» il doit être un héros d'importance, quelle que
» soit sa parenté. »

Un vassal de Chriemhild dit au roi : « Il
» est de la race de *Trouëg ;* son père avait nom
» *Aldrian.* C'est un homme farouche et san-
» guinaire, bien qu'il se comporte ici avec
» quelque bienséance ; — j'ai dit et je prouverai
» que c'est sans nulle menterie. »

Le roi dit : « Je ne m'aperçois pas de cette
» outrecuidance. » — A cette heure, le roi n'a-
vait point connaissance des piéges que la reine
voulait mettre en œuvre contre sa parenté. —
Il reprit la parole :

« Aldrian m'était bien connu : comme mon
» vassal, il acquit, en me servant, de la gloire
» et des richesses ; je le fis chevalier, et il reçut
» mon or en partage. — Helka la très fidèle
» l'avait en grande estime.

» Je reconnais, en effet, Hagene, fils d'Aldrian.
» — Deux enfants courageux furent jadis mes
» otages : Hagene de la Bourgogne et Walter
» de l'Espagne; ils devinrent hommes à mon
» service; plus tard, Walter enleva Hildegünde,
» et je renvoyai Hagene sur le Rhin. »

Ainsi le monarque célèbre parlait complaisamment des temps anciens. — Il regarda avec bienveillance son ami Hagene de Trouëg, dont les jeunes années lui avaient été si profitables! — Ah! — depuis, — et dans sa vieillesse glorieuse, Hagene lui tua des amis bien chers.

NOTES

SUR LA VINGT-HUITIÈME AVENTURE.

(1) Ici commence la série des *douze* héros ostrogoths, les adversaires des Niebelüngen; mais ni la haute renommée de leur chef, le roi Théodoric, ni même les exploits de l'invincible Attila, n'empêchent point l'auteur du poème de les faire éclipser par les Niebelüngen.

(2) Les *Ostrogoths* (Amelüngen), *Amelüngen-land*, le *pays des Ostrogoths*, qui porta, plus tard, le nom de *Lombardie. Dietrich von Bern*, Théodoric de Vérone, roi des Ostrogoths, est nommé, dans le poème des Niebelüngen, « *le chef des Amelüngen* » ou des Goths orientaux. « On sait que l'empire d'occident fut asservi » par les Ostrogoths du temps de Théodoric le Grand. » Il s'empara de Ravenne après un siége de trois ans; » et Odoacre, roi des Hérules, fut vaincu par ce héros » en 493. — Théodoric établit, à cette époque, la do- » mination des Ostrogoths en Italie, et y fit bénir son » règne. »

(Menzel, *Histoire des Allemands*, tom. Ier, pag. 159.)

Cependant l'éclat de ce règne fut obscurci par une tache que quelques historiens croient trouver dans la vie de Théodoric : à la reddition de Ravenne, *Odoacre* s'était réservé la liberté, et l'entretien de sa personne, conformément à son rang; mais Théodoric l'invita à sa table, et le tua de sa main en châtiment des conspirations réelles ou supposées que l'on attribuait à *Odoacre*.

(Encyclopédie nniverselle, Allgemeine hand encyclopædie, tom. 7, pag. 34.)

Théodoric joue un grand rôle dans les traditions de la Germanie et dans celles de l'antique Bourgogne, théâtre des exploits des Niebelüngen. Ce prince fut le premier souverain d'*origine allemande* qui ne se borna point à régner par le droit du plus fort, mais qui sut réellement prendre place parmi les législateurs.

Sa résidence était à *Vérone* pendant la guerre, et à Ravenne en temps de paix. — Théodoric était *arien*, mais il protégeait les catholiques; il épousa une sœur de Clovis Ier, et contracta d'autres puissantes alliances. Le célèbre *Cassiodore* était son secrétaire et secondait ses vues, ainsi que son ministre *Libérius*.

Les légendes gothiques mêlent des exploits merveilleux aux faits d'armes de Théodoric; et il est difficile de poser une ligne de démarcation exacte entre les récits avoués par l'histoire et les fictions consignées dans les chroniques du temps.

On cite un passage de *Goëthe*, qui justifie les *Goths* du reproche de barbarie qu'on leur fait généralement :
« Sous la rubrique *gothique*, on accumule, comme dans
» un article de dictionnaire, les synonymes indicateurs

» que la pensée peut rassembler pour retracer le désor-
» dre, les méprises, l'irrégulier, les proportions contre
» nature, la confusion, les pièces de rapport; en un
» mot, un assemblage monstrueux, etc. » — Goëthe continue, dans les développements de cette pensée, à signaler *comme une erreur* le penchant de l'Allemagne à adopter les formes brillantes, compassées et rétrécies, et à s'éloigner des antiques mœurs de la Germanie, qui contenaient (selon Goëthe) les germes précieux de la *nationalité allemande.*

Il paraît que sa doctrine a fructifié; car la moderne Allemagne recherche actuellement, avec vénération, les traces *de l'antiquité* et celles du moyen-âge.

M. Millot place Théodoric parmi les grands hommes qui furent les conquérants de l'Italie; il dit de lui : « Les
» Trajan, les Antonin devaient donc renaître dans un
» Ostrogoth; tandis que leurs successeurs étaient l'op-
» probre de l'empire et le jouet des Barbares! *La nation*
» *gothique* devait donc effacer la gloire du nom romain,
» après avoir cent fois ravagé les provinces de l'empire.
» Ainsi les peuples se forment, s'élèvent, fleurissent,
» dégénèrent, tombent, disparaissent successivement;
» et toutes ces vicissitudes ont *leurs causes*, que l'étude
» réfléchie de l'histoire peut seule découvrir. »

(*Éléments d'histoire générale*, 2ᵉ partie; *Histoire moderne*, etc., par M. Millot, tome 1ᵉʳ, page 93 des *Observations préliminaires.*)

(3) «*Le casque* » ou le heaume, était, d'après Pline, une invention des Lacédémoniens; Hérodote l'attribue aux Égyptiens; et selon Diodore, il fut inventé par les Curetes, dans l'île de Crète; en tout cas, il paraît certain

que cette partie de l'armure est de la plus haute antiquité.

Les casques des anciens furent primitivement en cuir, comme on en voit encore quelques uns de nos jours; plus tard, on en fit en fer et en autres métaux. — Ordinairement, ils étaient fermés par devant, de manière à couvrir entièrement le visage; on y pratiquait seulement deux ouvertures pour les yeux. — Ensuite on partagea, en deux moitiés, la partie du casque destinée à préserver le visage : la partie supérieure, nommée la visière, était *mobile*; elle pouvait se lever et s'abaisser; au lieu que les visières des casques de nos jours ne sont point mobiles et ne peuvent ni s'abaisser, ni se lever. Les casques des anciens avaient des formes diverses, qui leur servaient à se reconnaître entre eux. Les casques des Grecs et des Romains étaient d'un goût très supérieur à tous les autres. — On les orna d'abord avec des crins, et ensuite ils furent surmontés de panaches, dont les Cariens firent usage les premiers. Au moyen-âge, on se servait de deux sortes de casques, ceux de combat, et ceux de tournois; on fermait toujours les premiers; mais les derniers étaient tantôt fermés et tantôt ouverts.

(Allgemeine hand encyclopædie, tom. 4, page 573.)

(4) « Les *Huns*. » — L'histoire dépose que les *Huns* gardaient inviolablement leur parole; ajoutons que les Huns, les Francs, les Goths et plusieurs autres Barbares, tantôt en combattant les Romains, tantôt en leur vendant leurs services, avaient acquis des idées et des connaissances, et que leur mépris pour un peuple dont ils exigeaient des *tributs* démontre assez qu'ils avaient

sur lui les avantages qui assurent les conquêtes (*Histoire moderne*, par M. Millot, nouvelle édition, tome 1er, *Observations préliminaires*, page 89.)

« Sous la domination d'Attila, la Hongrie était le » pays des Huns, leurs possessions s'étendaient jusqu'à » *l'Ens*, où était situé le margraviat de Rüdiger, qui » gouvernait l'*Autriche* pour Attila, etc. Les nations tri- » butaires d'Attila, portaient le nom générique de *Huns*, » particulièrement ceux de ses vassaux qui vivaient à sa » cour. — Les conviés allemands, et en général les *chré-* » *tiens* (dans le poème des Niebelungen), étaient en op- » position avec les Huns relativement aux mœurs, » au costume, aux exercices chevaleresques et à la » croyance. » (Glossaire de l'édition de 1820, page 337.)

« Les Huns paraissent originaires du nord de l'Asie ; ils étaient nomades et vivaient sur les *frontières de la Chine*. L'histoire des Huns commença à s'éclaircir sous le règne de *Merta*, un fils de *Teuman*, contre les invasions duquel les Chinois se défendirent vers l'année 209 avant J.-C. en faisant construire la *grande muraille*. » (M. de Guignes, *Histoire des Huns.*) Ce fut l'empereur Chi-Hoang-Ti qui construisit la grande muraille. Ces peuples puissants qui n'étaient pas totalement sans culture, régnaient sur la plus grande partie de l'Asie septentrionale et sur la Mongolie; ils s'étendaient jusqu'à la mer Caspienne et jusqu'aux frontières du Tibet, ils furent, pendant longtemps, de dangereux voisins pour les Chinois ; mais des guerres intestines les ayant affaiblis, les Chinois acquirent sur eux une domination douteuse et souvent interrompue. Dans l'année 93 (après J.-C.), les Chinois mirent fin à l'empire

des Huns dans le nord; et dans le vᵉ siècle, ils expulsèrent les Huns du midi. Après la destruction de l'ancien empire septentrional des Huns, une partie de cette nation se retira vers les sources du *Jaïk*, non loin des demeures des *Baskirs*. — Ce pays fut ensuite nommé *le Tangut* par les Mongols ; c'est aujourd'hui une partie du *Tibet*. D'après le témoignage des géographes romains, les *Huns* habitaient déjà sur les bords de la mer Caspienne, du temps de l'empereur Auguste. Pendant que leurs hordes s'étendaient du nord au midi, ils demeuraient en guerre avec les Chinois à l'orient. — Après une bataille sanglante contre les Alains, les Huns se réunirent à eux pour traverser ensemble la mer Noire et attaquer les Goths ; ce fut le *commencement de la grande migration des peuples ;* ils furent suivis par une foule de nations qu'ils avaient vaincues, et ils subjuguèrent toutes les peuplades qui vivaient au nord du Danube. — Tantôt ils combattirent les Romains, et tantôt quelques unes de leurs hordes servirent sous les enseignes romaines.

Roas contraignit les Romains à lui payer un tribut ; ses neveux, *Attila* et *Bléda* (fils de Mandros), le suivirent en 438. Ceux-ci tournèrent leurs armes contre les Germains et les Sarmates. Bléda mourut ; Attila continua ses conquêtes, il fonda un des empires les plus étendus dont l'histoire ait fait mention ; sa mort entraîna cependant la décadence de son royaume ! On vit encore, pendant quelque temps, les hordes des Huns au nord du Danube, jusqu'à ce qu'enfin ce peuple et son nom disparurent.

(Encyclopédie générale, Allgemeine hand encyclo-

pædie, etc., tome 4, page 897.) — Mais le nom *d'Attila* a traversé les siècles, et les historiens en parlent comme d'une des plus grandes figures historiques dont le souvenir soit resté aux hommes. M. Millot parle ainsi d'Attila : « Attila, qui pénétra au cœur de l'empire d'Occi-
» dent, après avoir fait trembler Théodose II dans
» Constantinople ; Attila, dont ce prince avait voulu se
» défaire par un meurtre, et qui lui avait pardonné en
» lui reprochant d'être un esclave perfide ; Attila, qui,
» enrichi de dépouilles, avait reçu les ambassadeurs ro-
» mains avec une fière simplicité, prenant un repas
» frugal dans de la *vaisselle de bois*, et les faisant servir
» en *vaisselle d'or;* Attila, qui se laissa fléchir par un
» saint pontife, au moment de saccager Rome ; égale-
» ment habile, brave et puissant, devenu la terreur du
» fameux Aétius par lequel il avait été une fois vaincu ;
» Attila, dis-je, aurait détrôné sans peine Valenti-
» nien III, s'il n'eût mieux aimé l'avoir, comme Théo-
» dose II, pour son tributaire. »

(*Eléments d'Histoire générale, Histoire moderne, Observations préliminaires*, tome 1er, page 91, par M. Millot.)

VINGT-NEUVIÈME AVENTURE.

COMME HAGENE ET FOLKER RESTÈRENT ASSIS DEVANT CHRIEMHILD.

Ils se séparèrent alors, Théodoric et Hagene, ces deux louables guerriers ! — Et de toute part, le vassal de Günther regardait à la dérobée, s'il ne verrait pas *celui* qu'il souhaitait ardemment pour frère d'armes : c'était le barde ; bientôt Hagene le rejoignit.

Folker, le barde guerrier, se tenait debout près de Giselher le jeune. — Hagene alla vers lui et le pria de le suivre. — Bien connaissait-il ce noble barde pour un chevalier bon et vaillant, pourvu d'un courage indomptable et des plus excellentes vertus.

Ils laissèrent les rois debout dans la cour, — et seuls ils marchèrent au loin, vers un immense palais. — Ces deux hommes d'élite se souciaient fort peu du mauvais-vouloir des gens.

Les voilà *assis* sur un banc devant le palais, en face d'une salle où siégeait Chriemhild. — Leurs habits reluisants d'or rehaussaient leur aspect guerrier; ceux qui les voyaient auraient désiré les connaître par leurs noms et surnoms.

Les héros audacieux étaient examinés par les Huns comme les bêtes féroces de la forêt ! — Chriemhild, à sa fenêtre, les voyait pareillement, et cette femme superbe en avait le cœur navré d'amertume.

Elle se souvint de sa peine et se prit à pleu-

rer. Ah! comme les hommes d'Attila furent émerveillés en voyant son fier courage subitement troublé. Elle leur dit tristement : — « Mes » bons serviteurs, c'est Hagene qui trouble » mon ame. »

Les Huns lui dirent tumultueusement : — « Reine ! que signifie ceci ? — Naguère vous » étiez si joyeuse ! Quel est l'audacieux qui » vous a fait outrage ? où est-il ? — Quelle que » soit sa vaillance, il ira pour lui de la vie si » vous l'ordonnez à nos vassaux.

— » Mon vengeur sera toujours récompensé » par moi ! » s'écria la reine ; « tout ce » qu'il voudra requérir lui sera octroyé ; — » vengez-moi de Hagene, qu'il perde la vie ! » je vous le demande en me prosternant à vos » pieds. »

Soixante guerriers d'élite, — ou plus, — ceignirent promptement le glaive par amour pour leur souveraine. Les voilà décidés à marcher contre Hagene et à tuer cet homme hardi; ainsi

que le barde guerrier; ils en firent entre eux le complot.

— Mais trouvant cette bande trop peu nombreuse, la reine découragée s'écria avec dépit : « Certes, votre troupe n'est pas assez forte » pour qu'elle puisse jamais vaincre le seigneur » Hagene ; désistez-vous de cette entreprise.

» Et néanmoins, tel fort qu'il puisse être, » celui qui est assis près de lui est bien plus » formidable encore : c'est le fameux barde » guerrier Folker! Ah ! c'est un homme à re- » douter, guerriers ; ces deux héros ne sont » pas une proie que l'on abatte aisément. »

Entendant ce discours, quatre cents Huns pleins d'ardeur ceignirent le glaive et promirent la vengeance, seule pensée et seul vœu de la reine. Cela causa, depuis, d'amers soucis à maints héros ; car les Huns tiennent leurs serments.

Sa suite étant si bien armée, la reine un peu rassurée dit à ses Huns fidèles : « Attendez

» un moment, et restez en silence. — Je veux
» d'abord me montrer, avec la couronne, devant
» mes ennemis.

» Il est bon que vous soyez témoins des re-
» proches amers que je destine au sire Hagene,
» le vassal de Gunther. Je le sais si arrogant,
» que son outrecuidance ira jusqu'au libre
» aveu de son crime ! — Peu me soucie de ce
» qui doit lui en advenir. »

Ainsi la noble reine descendit l'escalier du palais. Folker, le vaillant barde, très frappé de ceci, dit ces paroles à son frère d'armes ; — car il était sage, courageux et bien avisé :

« Ami Hagene ! voyez venir à nous celle
» qui nous a traîtreusement invités dans son
» royaume ; jamais je ne vis, autour d'une
» femme, une pareille foule de gens de guerre,
» le glaive en main et la tête haute comme
» pour un combat !

» Savez-vous assez, cher seigneur, toute la
» haine que cette femme vous doit ? Méfiez-

» vous d'elle; croyez mon dire; tâchez de
» mieux garantir vos jours et votre honneur,
» cela me paraîtra bon; je vous le dis, en vérité,
» Chriemhild a de mauvais desseins, autant
» que je crois m'y connaître.

» Que signifie cette troupe de gens à large
» poitrine ? Prudent sera le guerrier qui s'en
» détournera à temps ; je crois que leurs bril-
» lantes cuirasses sont solides ; mais qu'en
» veulent-ils faire ? je ne saurais le dire à
» personne. »

Le sombre Hagene répondit brusquement :
« Je sais de reste que tout ceci m'est destiné;
» c'est à moi seul qu'ils en veulent, en bran-
» dissant leurs armes flamboyantes ! — Toute-
» fois, ami Folker, pourquoi ne m'ouvrirais-je
» pas un passage entre eux pour retourner sur
» le Rhin ?

» Or ça, ami Folker, voici l'instant: il me
» faut savoir sur l'heure s'il vous plaira d'être
» mon soutien, quand les serviteurs de Chriem-

» hild tomberont sur moi ? — Si je vous suis
» encore cher, donnez-moi une réponse ; —
» sinon le temps va finir où je vous étais fidèle
» et devoué.

— » Je vous aiderai, pour certain, » répondit
le barde d'une voix ferme ; « et même dus-
» sions-nous voir marcher contre nous Attila
» et ses tributaires. Tant que la vie me restera,
» la peur ne m'éloignera point de vous d'un
» seul pas.

— » Eh bien ! que le Dieu du ciel vous récom-
» pense, noble ami, mon vaillant frère d'armes !
» Si vous combattez avec moi, courageux Fol-
» ker, que me faut-il de plus ? Ah ! maintenant
» que vous voulez me secourir, comme je viens
» de l'apprendre, ces Huns doivent se tenir sur
» leurs gardes et venir à nous bien armés.

— » Or ça ! quittons nos siéges, la voilà, »
dit le barde ; « elle est femme, elle est reine ,
» rendons-lui cet hommage ; qu'elle passe avant
» nous avec son cortége, car elle est d'une

» haute origine, et l'on prisera à bon droit
» notre courtoisie.

— » Non, sur ma foi! » s'écria le farouche Hagene; « les Huns croiraient trop facilement
» que c'est par appréhension que je suis si
» courtois! Je ne me lèverai pour aucun d'eux
» ni pour personne.

» De par le ciel! ami Folker, il nous convient
» mieux à tous deux de les dédaigner que
» d'honorer celle que j'abhorre! — Non! sur
» mon ame, je n'en ferai rien, et tant que la vie
» me restera, peu me soucierai de la haine de
» cette femme d'Attila. »

L'outrageux Hagene resta *assis*, mit sur ses genoux une *arme* brillante, l'épée de Siegfried. — Le pommeau de cette épée était en jaspe éclatant et vert comme l'herbe. — Chriemhild reconnut l'épée de Siegfried.

En revoyant ce glaive fameux, force lui fut de s'affliger. La poignée du glaive était en or, et le ceinturon d'un rouge très vif. — Chriemhild

se souvint de son malheur, elle se prit à pleurer. — Je crois que Hagene avait dessein de l'offenser.

Folker le très hardi plaça sur le banc l'énorme *archet* de son violon. Cet archet brillant était large, fort, très long, et tranchant comme un glaive de bonne trempe ! — C'est ainsi que ces deux héros téméraires restaient bravement *assis*.

Et voilà comment ces deux hommes superbes se jugeaient trop puissants pour se lever devant personne, par crainte ou par respect. — La noble reine marcha droit à eux, et leur parla d'un ton courroucé :

« Or ça, sire Hagene, ne serait-il pas temps
» de me dire *par qui* vous avez été invité à venir
» audacieusement dans mon royaume ? — Il
» vous est connu, ce me semble, que vous êtes
» criminel envers moi ! — Si vous aviez un peu
» de bon sens, vous auriez dû éviter ce voyage.

— » Personne ne m'a mandé en cette cour ; »

répondit Hagene, « mais trois princes ayant été
» priés de faire ce voyage, et ces héros étant
» mes chefs, j'ai jugé à propos de les suivre.
» Il m'est rarement arrivé de rester en arrière
» dans leurs expéditions. »

Elle dit : « Sur mon ame! le moment est venu
» de me dire pourquoi votre félonie a commis
» un crime qui a mérité ma haine? N'avez-vous
» pas *tué Siegfried*, mon époux bien-aimé,
» lequel je pleurerai jusqu'à ma dernière
» heure. »

Il s'écria : « A quoi bon tout ceci! assez
» de paroles et de questions. — Moi Hagene,
» moi-même, *j'ai tué Siegfried*, le héros des
» Pays-Bas (1). Il fallait bien qu'il payât de sa
» vie les larmes que dame Chriemhild fit verser
» à Brünhild la belle.

» Plaignez-vous, reine puissante! je ne nie
» rien de ce que j'ai fait; se venge qui voudra,
» homme ou femme! Je dédaigne de mentir, et
» je le dis hautement : je vous ai causé de nota-
» bles dommages. »

La reine s'écria : « Mes bons guerriers, vous
» l'entendez ! il ne nie pas mes outrages : ce qui
» doit lui en advenir, peu m'en soucie présen-
» tement. — Ha ! braves vassaux d'Attila ! »
— Ces guerriers commencèrent à se regarder
fixement les uns les autres.

Certes, s'ils avaient commencé la querelle,
il aurait fallu en adjuger l'honneur aux deux
valeureux frères d'armes! Ceux-ci étaient experts
aux choses de la guerre ; on l'avait vu dans les
combats ; et tel qui se serait volontiers mesuré
avec d'autres recula devant les deux preux.

L'un d'eux parla aux autres : « Qu'avez-vous
» à me regarder de la sorte? Je me dédis de mes
» promesses à la reine; je ne veux pas exposer
» ma vie pour aucuns présents de personne ! —
» La femme du roi veut nous induire à
» mal. »

Un autre s'écria : « J'avais, certes, la même
» pensée. — Me voulût-on donner une tour d'or
» vermeil, je la refuserais plutôt que d'attaquer

» ce barde ; j'ai trop bien remarqué ses regards
» rapides et menaçants (3). »

Il dit encore : « Et de plus, il me souvient
» d'avoir connu Hagene dans ses jeunes années.
» — Que l'on raconte de cet homme ce qu'on
» voudra, je l'ai vu s'escrimer dans vingt-deux
» batailles, au temps passé. — Ha ! il a fait
» verser des pleurs à maintes femmes.

» Lui et le fils de l'Espagne ont rompu des
» lances en l'honneur du grand roi. Je sais leurs
» faits d'armes, ils étaient nombreux ; et beau-
» coup d'exploits leur ont été attribués en ces
» lieux ; c'est pourquoi nous devons, à bon
» droit, rendre hommage à Hagene.

» En ces jours-là, toutefois, Hagene n'avait
» que l'âge tendre d'un jeune adolescent, mais
» les jeunes hommes de ces temps reculés sont
» devenus vieux, et néanmoins il est encore
» en pleine force, cet homme farouche ! — Et
» il porte la bonne épée *Balmung*, à laquelle
» rien n'a jamais résisté. »

Finalement, les Huns résolurent d'éviter le combat. — La reine en conçut un chagrin démesuré. — Mais les Huns se retirèrent, craignant de recevoir une mort mauvaise des mains du barde, ou de Hagene. — Certes, force leur était bien de s'en aller.

Folker l'intrépide parla : « Nous pouvons » voir à cette heure que nous avons, céans, des » ennemis, comme nous l'avons entendu dire. » — Retournons à la cour près de nos rois; » hardis seront alors ceux qui oseront attaquer » nos chefs.

» Quand un ami se tient ainsi cordialement » près de son ami, il arrive fréquemment que » ceux qui songeaient à mal s'en détournent » par épouvante ! et ils agissent sensément : la » prudence sauve les hommes de plus d'un » péril. »

Hagene répondit : « Marchons, je vous suis. » — Les voilà cheminant ; et bientôt ils virent leurs nobles chefs encore *debout* dans la cour où l'on s'occupait de cette solennelle réception.

Folker le hardi, parlant à ses chefs, leur dit à haute voix :

« Combien de temps encore resterez-vous ici » *debout?* — Et pourquoi vous laisser ainsi » presser par la foule? — Vous devez vous » rendre au palais d'Attila et voir comme ce » prince est disposé pour vous. » — Alors on vit ces braves héros se former en groupes.

Le prince de Vérone mena par la main le riche Gunther de Bourgogne; Iunfried conduisit Gernot le téméraire; et Giselher suivit au palais le margrave Rüdiger;

Mais de telle sorte que l'on se réunit en allant au palais du roi, Hagene et Folker restèrent inséparables, excepté dans un affreux combat, sur la fin de leurs jours; — ce qui fut amèrement déploré par maintes belles femmes.

Mille vaillants hommes du noble cortége des rois les entouraient à la cour d'Attila. Près d'eux marchaient encore soixante guerriers

d'élite, choisis par Hagene, parmi ses meilleurs vassaux.

Hawart et Iring, deux chefs de distinction, allaient de compagnie avec les trois princes; Dankwart et Wolfart, deux hommes experts en chevalerie, montraient un vertueux orgueil dans leur contenance héroïque.

Quand le roi du Rhin entra au palais, Attila le très riche se leva de son siége royal et complimenta si bellement ses hôtes, que, de mémoire d'homme, des salutations meilleures n'avaient pas été remarquées aisément chez un roi :

« Soyez les bienvenus ! ô Gunther, et vous
» Gernot, et votre jeune frère Giselher. Que
» tous vos commensaux me soient de même
» les bienvenus. Je vous ai fait tous saluer,
» avec une vraie loyauté, à Worms sur le
» Rhin (4).

» Soyez-nous pareillement en ce pays les

» très bien venus à moi, à ma femme et à
» tous les Huns qui vivent sur mes terres.
» — Chriemhild s'est plus d'une fois sou-
» venue de vous, honorables seigneurs,
» Folker l'intrépide, — et Hagene le hardi. »

Ce à quoi répondit promptement Hagene :
« J'ai appris cela. — Mais, seigneur-roi, si je
» n'avais pas suivi mes chefs chez les Huns,
» j'aurais de même chevauché jusqu'ici, à
» cette fin de rendre hommage à votre
» gloire. » — Le noble Attila prit ses conviés
par la main;

Et voulant les honorer, il les conduisit au
lieu où il siégeait auparavant. — On versa
abondamment aux convives des vins très
forts, de l'hydromel et du *moras* (5), dans
de larges coupes d'or vermeil, et l'on but
largement à la bienvenue des preux.

Le roi des Huns prit la parole : « Je dois
» en rendre témoignage : rien, dans ce monde,
» ne pouvait m'être plus agréable que de vous

» voir venir à moi, mes héros! le deuil de ma
» femme en a beaucoup diminué.

» Je cherche, en m'émerveillant, ce que
» j'avais pu faire jadis aux hôtes si nobles que
» j'ai maintenant acquis, pour qu'ils n'aient
» pas daigné plus tôt visiter mes États; mais,
» vous voyant ici présentement, ma recher-
» che soucieuse se change en joie. »

A cela répondit Rüdiger le chevalier courtois : « Sur ma foi, vous devez, en effet, les
» voir avec allégresse de cœur; la cordialité
» des parents de ma souveraine est bonne et
» bien prouvée; car ils ont conduit en votre
» royaume la fleur de leur chevalerie. »

Ce fut dans la soirée d'un *solstice d'été*, — comme nous l'avons appris, — que les trois princes se présentèrent à la cour du riche Attila. — Rarement des guerriers reçurent d'aussi hautes salutations; quand l'heure du festin fut venue, le roi s'y rendit avec eux.

Jamais aucun chef d'empire n'avait siégé

aussi majestueusement avec ses conviés. — On leur servit en profusion les mets exquis, les boissons fortes; tout ce qu'on demandait était d'abord prêt! — La renommée avait publié des merveilles sur le compte de ces héros.

Attila le riche avait prodigué à pleines mains des sommes immenses pour la construction du palais, des tours, des chambres sans nombre, de la salle spacieuse et magnifique qui décorait sa vaste forteresse.

Il avait ordonné que l'on fit cette salle très grande, très longue, très élevée et très large, afin d'y recevoir convenablement les guerriers qui affluaient à sa cour en tout temps. — En outre de ses commensaux, il avait toujours près de lui *douze rois*,

Et une multitude d'hommes de guerre les plus nobles et les plus vaillants. — Jamais aucun roi n'en rassembla autant autour de lui, — comme je l'ai entendu dire. — Il vivait dans une haute prospérité avec sa parenté et ses

vassaux. — Ce chef habile s'entourait des meilleurs guerriers, et son courage en était rehaussé.

NOTES

SUR LA VINGT-NEUVIÈME AVENTURE.

(1) Voyez la note quatrième de la vingt-huitième Aventure.

(2) *Niderlant*, *les Pays-Bas*. Cette contrée, qui formait l'héritage de Siegfried, avait pour capitale la ville de *Santen* ou *Xanten;* Tacite la nommait *Castra Vetera*; plus tard, elle porta le nom de *Sancti*, qu'elle reçut du martyre de la *Légion thébaine*, massacrée par les ordres du tyran *Maxime*. Sainte Hélène, ayant fait recueillir ces ossements épars, leur consacra une basilique avec cette inscription : » *Ad sanctos martyres.* » De là le nom de Santen.

(Note 23 de l'Introduction à l'ancien Edda, page 19, par M. Fr. de Hagen.)

(3) Les anciens Germains avaient une surabondance

de force qui brillait dans leurs yeux embrasés! Les Romains dégénérés soutenaient difficilement leurs regards étincelants, rapides, menaçants et *foudroyants* (*Jaha Blikke*). S'il en faut croire les vieilles chroniques du nord, les peuplades contemporaines redoutaient tellement les yeux bleus des sauvages habitants de la Germanie, qu'elles attribuaient à leur *regard* une sorte *de fascination*. Cet étrange pouvoir était également départi aux regards puissants du héros Sigurd dans les légendes de l'Edda; et les poésies des scaldes en célèbrent les effets merveilleux. Les regards des femmes de l'ancienne Allemagne étaient divinisés par leurs compatriotes. Ils croyaient reconnaître un don prophétique dans les regards inspirés d'une Welleda (la prophétesse Welleda qui habitait une tour isolée au fond des forêts où vivaient les Bructères; elle leur prédisait la décadence des Romains). — Telle était l'influence magnétique produite par ces regards, que la plupart des femmes douées d'une physionomie énergique ou d'une imagination ardente étaient considérées, par les anciens Germains, comme des magiciennes ou des prophétesses. — Il était naturel, en effet, de laisser à la magie une force bien au dessus de toutes celles de la terre : cette force soudaine et irrésistible du *regard*, cette force que nul n'explique, que tous ressentent, et qui seule a quelque chose de céleste.

(4) *Worms* sur le Rhin; cette ville antique, connue des Romains, fut détruite par Attila. Les empereurs romains y siégeaient fréquemment pour la convocation de diètes de l'empire, ainsi que pour la célébration des mariages et dans les jours de fêtes solennelles. — Une riante prairie y porte encore le nom *du jardin des roses* de la reine Chriemhild (« *Rosen garten* »).

L'étymologie du nom de la ville de Worms dérive du dragon du tilleul (*Lindwurm*), dont Siegfried fut vainqueur, et qui servait de support, avec la clef du trésor, aux armoiries du héros. Jadis on voyait à Worms un bâtiment gigantesque nommé « *la maison du géant* » et beaucoup d'autres monuments de l'existence de Siegfried: entre autres, sa lance de soixante-six pieds de longueur qui était déposée à la cathédrale; sa statue colossale que l'on voyait dans la tour neuve près du Rhin; la statue de Chriemhild, celles des trois frères de Chriemhild; et enfin celle du dragon, sur la place du marché. Non loin de ces statues, les ossements du géant, ainsi que ceux du dragon, étaient suspendus à des chaînes. On voyait, dans l'église de Sainte-Cécile, le tombeau de Siegfried; ce tombeau avait quarante-quatre pieds de long.

La chapelle de Siegfried, depuis peu tombée en ruines, était d'une architecture gothique du style le plus ancien.

Du temps des ménestrels, les magistrats de la ville décernaient un prix d'honneur au poète qui avait le plus dignement chanté *les louanges de Siegfried.*

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, page 423, édition de 1820.)

(5) *Moraz, moré, marthe, vin de mûres.* Parmi les liqueurs que l'on tirait du suc des fruits, il y en avait une dont on faisait un cas particulier; on la préparait avec du jus de mûres et du miel. Dans les Niebelüngen, elle est nommée *moras;* elle porte le nom de « *moré* » dans les *fabliaux* dont parle M. Fr. de Hagen, et dont M. Legrand est l'auteur (*Contes et fabliaux*, par M. Legrand, tome 2, page 357.)

M. de Marchangy parle du *moras* comme d'un

breuvage composé de miel et de jus de mûres, ce qui se rapporte à la version adoptée par M. Fr. de Hagen; et il est très souvent question de ce breuvage dans *Tristan le voyageur*.

(*La France au* XIV[e] *siècle*, tome 3, page 112, par M. de Marchangy.)

Cette boisson, aussi ancienne que l'hydromel, était également recherchée par les peuples du Nord, cependant l'hydromel obtenait encore la préférence; M. Karamsin dit, dans son *Histoire de Russie*, que, dans le X[e] siècle, Wladimir le Grand faisait servir de l'hydromel à ses festins.

TRENTIÈME AVENTURE.

COMME HAGENE ET FOLKER GARDÈRENT LEURS CHEFS.

Or, le jour baissait et la nuit s'avançait. — Ces hommes, fatigués du voyage, devinrent pensifs et abattus; ils souhaitaient se reposer sur des couches commodes; ceci leur était conseillé par Hagene; et ils en parlèrent entre eux.

Enfin, Gunther dit au chef du pays : « Que Dieu vous maintienne en paix ! — Nous » voulons dormir, que cela nous soit permis ; » demain, avec le jour, nous reviendrons vers » vous, dès que vous nous le commanderez. » Attila congédia amicalement les conviés.

La foule s'épaississant autour des étrangers, Folker le hardi dit aux Huns : « Comment » osez-vous serrer de si près les Bourguignons ? » Si vous ne reculez pas en arrière, il vous en » arrivera malheur.

» Vous sentirez le poids de mon pesant » *archet*, et le premier de vous qui s'avan- » cera recevra de moi des coups si bien » frappés, que, s'il a quelques amis, ils en » pourront pleurer. — Vous ferez bien de » nous éviter. — Nous sommes tous des guer- » riers ; mais il en est de plusieurs sortes. »

Pendant que le barde en courroux parlait aux Huns avec cette violence, Hagene les regardait dédaigneusement et disait en se tournant vers eux : « Serviteurs de Chriem-

» hild, le vaillant barde vous conseille de
» retourner en vos logis.

» Le complot qui vous occupe ne sera, je
» le crois, accompli par personne. — Voulez-
» vous cependant en essayer, venez à nous
» demain, au soleil levant; mais laissez le
» repos de la nuit à des voyageurs fatigués. —
» Je croyais, certes, que les héros n'avaient
» pas de vouloir tel que le vôtre. »

On mena les conviés dans une salle immense où depuis ils trouvèrent la mort. — Là ils virent des lits très riches, très larges, très commodes; mais la reine leur préparait des tourments démesurés.

On avait étalé sur ces couches somptueuses de superbes tapis d'Arras, en soie fine et lustrée, et maints pavillons des meilleures étoffes de l'Arabie les plus riches que l'on pût voir; leurs bordures en or vermeil brillaient d'un éclat surprenant.

Les couvertures de ces beaux lits étaient en

hermine et en martre-zibeline. — C'était ainsi que l'on fournissait aux conviés les choses commodes pour passer doucement la nuit, jusqu'au retour du clair matin. Jamais un roi et ses féaux n'eurent des lits mieux ornés.

« Malédiction sur ce gîte nocturne! » s'écria Giselher le jeune; « malheur aux chers amis » qui ont voulu nous suivre! Quelque bonté » que ma sœur fasse paraître dans sa réception, » je crains que, par sa faute, nous ne restions » ici étendus morts. »

— « Calmez ce noir souci, » dit Hagene le vaillant; « je ferai *la garde* cette nuit, et, certes, » je veillerai soigneusement sur vous tous jus- » qu'à la venue du jour. Sachez cela, mes chers » héros! et que le sommeil vous vienne s'il se » peut. »

Ils s'inclinèrent tous devant lui pour le remercier. Ils s'approchèrent de leurs lits avec empressement, et bientôt ces hommes fatigués se furent débarrassés de leurs vêtements. — Mais Hagene se couvrit avec soin de son armure.

Folker le barde dit aussitôt : « Ami Hagene, » si vous ne dédaignez pas mon secours, je ferai » *la garde* avec vous jusqu'à la renaissance du » jour. » Hagene le brave remercia amicalement son frère d'armes :

« Que le ciel vous aide et vous récompense, » noble Folker! — Dans toutes mes angoisses, » je ne demande au ciel, pour appui, que vous » seul. Je vous le revaudrai en tout temps, à » moins que la mort ne m'enlève. »

Soudain ils ceignirent l'épée, ils se couvrirent de leurs armures luisantes; chacun d'eux prit le bouclier au bras, et ils allèrent hors de la salle, se tenant debout devant la porte. Là ils gardèrent les conviés avec fidélité.

Folker l'impétueux détacha de son bras son bon bouclier et le posa contre le mur de la salle. Il prit son violon et commença à réjouir ses amis, comme cela convenait à un barde si courtois.

Près de la porte de la salle, il s'assit sur une

pierre. — Jamais le soleil n'avait éclairé un barde aussi magnanime!... — Quand ses cordes retentirent mélodieusement, les illustres étrangers s'empressèrent de lui rendre grâce.

Bientôt ses accords éclatants résonnèrent dans toute la salle; sa science et ses forces étaient incomparables. Puis il joua doucement, et plus doucement encore, tellement que ses doux accords bercèrent et endormirent sur leurs couches maints héros soucieux.

Quand ils dormirent tous, et que Folker s'en fut assuré, il reprit son bouclier et sortit de la salle, à cette fin d'en garder la porte. — C'est ainsi qu'il préservait ses amis des vassaux de Chriemhild.

Vers le milieu de la sombre nuit, — je crois, du moins, que ce ne fut pas plus tôt, — Folker le brave vit tout à coup reluire un casque dans le lointain à travers les ténèbres. Les guerriers de Chriemhild songeaient à trahir les Bourguignons.

Avant d'envoyer ses hommes d'armes, Chriemhild leur avait dit ces paroles : « Si vous sur-
» prenez les conviés, Dieu aidant! — tenez-vous,
» au nom du ciel, pour bien avertis qu'un seul
» homme doit périr, le perfide assassin *Hagene!*
» vous laisserez vivre tous les autres. »

Le barde s'écria : « Debout! sire Hagene,
» partageons les dangers : je vois des gens armés
» se glisser de notre côté. Autant que je crois
» m'y connaître, ils viennent ici pour nous sur-
» prendre. »

— « Silence! » dit Hagene, « laissez-les s'ap-
» procher davantage ; avant qu'ils puissent nous
» découvrir, les cimiers de leurs casques seront
» abattus par nos épées. Il faut qu'ils soient
» renvoyés en triste état à leur souveraine. »

Un guerrier des Huns s'aperçut de la manière dont les portes étaient gardées, il dit aux autres Huns, à voix basse : « Ce que nous voulions faire
» pourra bien en demeurer là ; je vois le barde,
» il garde ses chefs.

» Sa tête est garantie par un casque fort,
» bien entier, brillant et luisant; sa cuirasse
» étincelle à l'égal de la flamme! — et près de
» lui se tient Hagene, armé de toutes pièces!
» — Les conviés sont très bien gardés. »

Les Huns reprirent leur chemin; Folker, voyant ceci, en fut outré de rage; il dit à son ami : « Laissez-moi poursuivre et châtier ces
» fuyards; je veux m'enquérir des nouvelles de
» la cour auprès de ces serviteurs de Chriem-
» hild.

— « Non! » s'écria Hagene, « et au nom de
» notre amitié! — Si vous quittiez la porte, ces
» hommes armés en grand nombre vous met-
» traient dans un tel péril, avec leurs glaives
» affilés, que je courrais à votre aide, dussé-je
» causer la mort de toute ma parenté!

» Et après qu'ils nous auraient ainsi attirés au
» combat, quelques uns d'entre eux se détache-
» raient rapidement de leur troupe pour s'élancer
» dans la salle, où ils nous causeraient d'affreuses
» peines en immolant nos amis endormis et

» désarmés, que jamais nous ne pourrions assez
» pleurer. »

Folker répondit : « Permets-moi du moins de
» leur faire connaître qu'ils ont été vus, — à
» cette fin que les serviteurs de Chriemhild ne
» puissent nier qu'ils venaient vers nous avec
» des intentions lâches et déloyales. »

Le barde, s'adressant alors aux Huns, leur
cria d'une voix forte : « Où courez-vous ainsi
» tout armés, guerriers nocturnes? — Vous
» plaît-il peut-être de poursuivre des brigands?
» Vous devriez alors m'appeler à votre aide,
» ainsi que mon frère d'armes. »

Ne recevant nulle réponse, sa colère se leva;
il cria encore : « Gens de Chriemhild, lâches
» meurtriers, vouliez-vous donc nous tuer dans
» l'ombre et le sommeil? — Cela s'est vu rare-
» ment jusqu'à ce jour, du moins, parmi les
» braves guerriers. »

Lorsqu'on rapporta à la reine que ses mes-
sagers n'avaient rien accompli, son humeur en

fut très aigrie. — Elle prit, depuis, d'autres résolutions; elle était devenue furieuse, et ceci causa la destruction de maints guerriers d'élite.

TRENTE-UNIÈME AVENTURE.

COMME LES BOURGUIGNONS ALLÈRENT A L'ÉGLISE.

« Ma cuirasse me glace! » dit Folker, « je
» crois que la nuit nous quitte; je sens, à la fraî-
» cheur de l'air, que le jour va naître. » — Ils
éveillèrent plusieurs de leurs amis qui dormaient
encore.

Voici la brillante clarté du matin qui remplit toute la salle des conviés, et la sonnerie des cloches, qui appelle les fidèles à l'église, suivant les coutumes chrétiennes. — Hagene commença à s'enquérir des guerriers s'ils voulaient se rendre à la messe à la cathédrale?

Ces chants d'église étaient fort discordants, ce qui est facile à comprendre : les *chrétiens* et les *payens* ne pouvaient pas être bien d'accord. — Les vassaux de Gunther quittèrent leurs lits, et ils résolurent d'aller à l'église.

Ces vaillants commencèrent donc à s'orner de si bonnes parures, que jamais aucuns héros, dans aucuns royaumes, ne portèrent de meilleurs habits. Ceci affligea le sombre Hagene, il s'écria : « Guerriers! vous devriez vous vêtir autre-» ment.

» Vous connaissez l'état des choses; — au » lieu de vos *chapelets* (1), prenez des armes, » et déposez vos chaperons garnis de pierreries » pour prendre des casques brillants et forts.

» Avez-vous oublié tout à fait les pernicieux
» desseins de Chriemhild ?

» Ce jour sera troublé par des querelles, je
» puis vous le certifier. Remplacez vos *chemises*
» *de soie* (2) par de lourdes cuirasses, et rejetez
» ces riches manteaux pour saisir vos bou-
» cliers larges, solides et à l'épreuve ! — Que
» si l'on nous attaque, vous soyez bien armés.

» Mes honorés seigneurs, mes parents, mes
» amis, rendez-vous de bon cœur et avec fer-
» veur au saint lieu ! plaignez-vous au Dieu du
» ciel de vos périls, de vos angoisses. Ha !
» croyez-le pour certain, la mort s'avance en
» face de nous.

» Hé bien ! accusez-vous devant Dieu de vos
» moindres offenses, qu'il nous pardonne le
» mal que nous avons fait ! soyons devant lui
» comme des suppliants. Ha ! guerriers pleins
» d'honneur, je vous prédis ceci ; nous n'enten-
» drons plus la messe, à moins d'un miracle de
» Dieu. »

Les princes et leur suite s'en allèrent à la cathédrale; arrivés au saint cimetière, Hagene le prévoyant héros les arrêta, à cette fin de les prier de ne point se séparer. Il dit : « Personne » ne peut savoir ce qui va se passer entre les » Huns et nous.

» Posez donc vos boucliers à vos pieds, mes » amis, et si quelqu'un vous offense par un salut » trop léger, rendez-lui en échange de lourdes » et mortelles blessures. Tel est l'avis de » Hagene! et de la sorte on comprendra que » vous savez vous montrer honorablement. »

Hagene et Folker marchèrent hardiment, et les premiers, vers l'antique cathédrale. — Ils agissaient de cette courageuse manière pour obliger la femme du roi à passer devant eux, et à traverser avec eux la foule qui se pressait à la porte de l'église. — Chriemhild en fut très irritée.

Elle s'avança, superbe et hautaine, avec le chef du pays; leur bonne mine était rehaussée

par des parures éblouissantes; on voyait à leur suite un bon nombre d'agiles guerriers; les escadrons de la reine faisaient voler la poussière en tourbillons.

Soudain le roi Attila, voyant les hommes du Rhin si bien armés, s'écria avec étonnement : « Comment se peut-il que je voie mes amis mar-
» cher sous le casque? cela m'est douloureux,
» sur ma foi! — Quelqu'un vous aurait-il causé
» de la colère?

» J'en ferais justice à l'instant! — Avez-vous
» été affligés ou mécontentés dans votre ame ou
» dans votre honneur? je saurai vous prouver
» combien j'en serai courroucé! et me voilà prêt
» à accomplir tout ce que vous me deman-
» derez.

— » Nous ne demandons rien à personne, et
» personne ne nous a fait de tort, » dit Hagene. « C'est la coutume de mes chefs de
» rester sous les armes aux jours de fêtes so-
» lennelles, pendant trois journées entières. Si

» quelqu'un nous injuriait ici, c'est à *vous*,
» seigneur, que nous en rendrions compte. »

Ces paroles dites pour Chriemhild furent entendues par elle, et soudain elle fixa ses yeux courroucés sur ceux du guerrier. — Néanmoins elle ne voulut point le contredire sur les mœurs de la Bourgogne, bien qu'elles lui eussent été assez familières, et pendant longtemps.

Quelque furieuse qu'elle fût contre son ennemi, elle savait que, si quelqu'un avait révélé la vérité au roi, il se serait opposé à ce qui arriva depuis! — Mais le noble orgueil des étrangers les décida à garder le silence.

Fière de son puissant cortége, la reine continua sa marche; mais les deux guerriers hardis ne voulurent pas s'écarter d'elle d'un seul pas. Les Huns furent étonnés et mortifiés de cette nécessité de traverser la foule avec les héros étrangers.

Les chambellans d'Attila trouvèrent ceci

très mauvais ; ils auraient même voulu insulter et repousser les conviés si, toutefois, on l'avait osé en présence du roi magnanime; mais il fallut bien se résoudre à se laisser heurter par eux.

Le service divin ayant pris fin, on se retira. — Maints guerriers du pays des Huns s'élancèrent à cheval; maintes belles filles suivirent Chriemhild; il y avait bien sept mille hommes de guerre, ou plus, sur les pas de la reine.

Chriemhild, entourée de ses femmes, prit place aux fenêtres du palais, assise près du roi Attila, ce qui plaisait à ce bon roi. Des hommes superbes chevauchaient sous les fenêtres, et l'on voyait dans la cour les rapides cavalcades d'une foule de guerriers étrangers.

Le maréchal Dankwart, ce héros agile, arriva avec sa suite, et bientôt l'on vit défiler toute l'armée de la Bourgogne. — On avoua généralement que les coursiers des fiers Niebelüngen étaient somptueusement harnachés.

Les princes bourguignons se mirent en selles ainsi que leurs vassaux; Folker l'intrépide leur conseilla de rompre des lances, comme cela se pratiquait dans leur patrie; ces vaillants joûtèrent avec honneur, et le conseil du barde ne déplut à personne.

Cependant les bruits du tournoi devenaient prodigieux; car les vastes cours du palais se remplissaient de maints hommes d'armes qui joûtaient avec ardeur! Attila et Chriemhild regardaient ces jeux chevaleresques, et chacun disait que c'était chose plaisante et belle à voir.

Six cents hommes de Théodoric s'avancèrent majestueusement pour joûter en présence des conviés; ils voulaient se divertir bravement avec les Bourguignons; et si cette permission leur eût été octroyée, ils en auraient reçu de la joie.

Ah! quels champions fameux coururent à leur rencontre! mais quelqu'un en fit le rapport au sire Théodoric, et il défendit à ses gens de se mêler aux hommes de Gunther. — Il ne

voulait pas avoir à craindre pour ses vassaux; et tout ceci le rendait soucieux; et, certes, c'était à bon droit.

Les hommes de Vérone furent congédiés; ceci fait, on vit paraître à leur place les habitants de Pechlarn, les bons et sages vassaux de Rüdiger : cinq cents d'entre eux chevauchèrent devant la salle, le bouclier au bras, et richement armés! — Le margrave aurait préféré qu'ils eussent renoncé à ces courses.

Il perça rapidement les escadrons, à cette fin de dire sagement à ses gens qu'ils devaient remarquer le sombre mécontentement qui agitait les hommes du Rhin; et qu'ainsi il serait très satisfait de voir ses vassaux hors des joûtes et des dangers.

Ceux-ci étant écartés, comme les premiers assaillants, — et tout cela nous a été assuré, — on vit venir ceux de la Thuringe et du Danemarck : il y avait bien mille hommes de choix, ou plus, et bientôt on entendit le choc des lances, et leurs tronçons remplirent les airs.

Hawart et Irnfried se mêlèrent à ces preux ; les hommes du Rhin les attendirent de pied ferme ; ils firent face aux Thuringiens ; ils rompirent maintes lances avec ces fiers guerriers, et plus d'un bouclier magnifique fut brisé par les coups de lance.

Voici venir le seigneur Bléda, le vaillant cavalier, avec mille hommes à lui. — Et soudain Attila et Chriemhild l'observent avec beaucoup de bienveillance. — Ah ! combien le tumulte toujours croissant rehaussait le courage de Chriemhild : elle espérait secrètement que les Bourguignons s'en trouveraient mal !

Peu s'en fallut que son vouloir ne fût accompli ; elle se disait : « Si quelqu'un d'eux » tombe en péril, je pourrai m'efforcer d'aug- » menter le dommage, en rendant le combat » général. Et si je me vois vengée de mon en- » nemi, toute angoisse finira dans mon ame. »

Au fort de la mêlée, il fallait admirer Schrüthan et Gibeke, — et Ramung, et Hornboge !

— ces braves combattaient à la manière des Huns : ils couraient hardiment contre les Bourguignons ; et les éclats de leurs lances volaient avec force par delà les murailles de la salle.

Un joyeux vacarme s'élevait de toute part ; les hommes de Gunther faisaient retentir hautement le palais et la salle du choc terrible des boucliers ; et cette bande de combattants avait certainement mérité le prix des tournois.

Leurs jeux guerriers furent si vivement et si longtemps continués, que l'on voyait reluire, sur les housses soyeuses de leurs bons coursiers, la blanche écume qui ruisselait de leurs flancs poudreux. — Les Niebelüngen se mesurèrent honorablement avec les Huns.

Cependant Folker, le vaillant barde, prit la parole : « Je crois, sur ma foi ! que ces batail-
» leurs craignent un peu de nous attaquer ; il
» m'a été dit néanmoins qu'ils nous haïssaient ;
» un combat entre nous serait donc la chose du
» monde la mieux séante et la plus conve-
» nable.

— » Que les chevaux soient ramenés aux hô-
» telleries, » dit le roi Gunther; « il se peut que,
» vers le soir, les courses et les jeux recom-
» mencent; et qui sait si la reine ne donnera
» pas le prix aux héros de la Bourgogne. »

Soudain on vit paraître un nouveau joûteur : il maniait son cheval avec tant d'adresse, que jamais, entre les Huns, aucun autre héros n'avait si habilement chevauché! — Ah! la bien-aimée de son cœur se montrait sans nul doute, aux fenêtres; car il était paré gracieusement, comme le noble chevalier d'une fiancée.

« Les honneurs de cette journée ne resteront
» pas à celui-ci! » — s'écria Folker; « ce
» favori des femmes sera poursuivi par moi,
» il y va de sa vie, sur ma foi! et personne ne
» pourra le préserver de mes coups. Peu me
» soucie de déplaire de la sorte à la royale
» femme d'Attila. »

— « Non! » dit le chef du Rhin, « non, pour
» l'amour de moi. — Ces gens nous blâme-

» raient si nous les attaquions avec cette tur-
» bulence! Laissons commencer les Huns, ce
» sera beaucoup mieux agir. » — Pendant ceci, le roi Attila siégeait près de la reine.

« Je ne puis laisser passer cet homme, » s'écria Folker impétueusement; — et, retournant avec rage dans la mêlée, il plongea sa forte lance dans le corps du plus riche des Huns! — Les femmes et les filles le pleurèrent amèrement.

Hagene, inquiet de son frère d'armes, s'écria avec véhémence : « J'augmenterai le nombre
» des batailleurs! — Que ces femmes et ces
» chevaliers apprennent à reconnaître si nous
» sommes de hardis chevaucheurs! le prix
» sera dû aux hommes de Gunther, et à bon
» droit. »

Et suivi de soixante des siens, Hagene s'élança sur les pas de son frère d'armes, aux lieux où le combat était engagé. — Attila et Chriemhild contemplaient ces joûtes qui devenaient menaçantes.

Les trois princes ne pouvaient pas laisser sans défense leur fameux barde au milieu des ennemis ; — ils s'avancèrent avec mille hommes experts aux jeux et luttes des tournois ; et ces nouveaux champions firent bien voir l'adresse et la force de leurs bras.

Cependant, quand le plus riche des Huns tomba mort, sa parenté et ses amis éclatèrent en plaintes lamentables ! — Toute la cour d'Attila demanda avec horreur : « Qui a fait » cette noire action? » — Ceux qui l'avaient vu répondirent : « C'est le cruel barde Folker. »

A ces paroles, les parents de ce puissant margrave coururent tumultueusement à leurs épées, voulant frapper à mort le barde audacieux. — Mais Attila, qui les voyait d'une fenêtre, marcha vers eux.

Des cris de rage s'élevaient de toute part ; les vassaux du roi Gunther se répandaient partout ; ils avaient quitté leurs chevaux, ainsi que leurs chefs, pour serrer de près leurs

ennemis. — Mais Attila parut au milieu d'eux, et il sépara les combattants.

Ce grand roi arracha la forte épée qui brillait dans la main d'un parent du héros tué, et il en frappa tous ceux qui ne voulaient pas reculer, tant sa colère s'était élevée, excessive et redoutable! — Il dit :

« J'aurais trahi les droits de l'hospitalité
» envers mes conviés si l'on avait massacré
» Folker ! — Quel méfait d'oser de la sorte
» l'attaquer ici sous mes yeux ! — Le barde a
» tué involontairement mon vassal; son cheval
» qui bronchait en a été cause, je l'ai vu.

» Qu'il vous soit donc enjoint à tous de
» laisser mes conviés en paix. » — Ce grand roi les escorta lui-même; on ramena les chevaux aux hôtelleries, et maints écuyers bien appris s'empressèrent de servir à souhait les nobles étrangers.

Le chef du pays conduisit ses amis au palais, et il réprima les colères qui voulaient

encore éclater. — On dressa les tables, on apporta de l'eau. — Les hommes du Rhin venaient de se faire des ennemis outrés de rage.

En vain Attila en montrait du courroux, on voyait çà et là quelques bandes armées se presser autour des princes d'un air d'inimitié. En haine des conviés, ces guerriers irrités se montrèrent sous les armes, aux tables du festin: ils voulaient tirer vengeance du meurtre de leur parent, et ils en cherchaient les moyens.

Attila leur dit d'une voix forte : « Vous » aimez mieux prendre part au banquet sous » les armes que sans les armes! cette arro- » gance est grande; mais si l'un de vous » attaque mes conviés, il ira de sa tête; tenez- » le pour certain, et que ceci soit dit à tous » mes Huns. »

Un temps fort long s'écoula avant que ces seigneurs fussent assis. Les soucis de Chriemhild la mettaient hors d'elle-même; elle prit la parole : « Prince de Vérone, je requiers ton

» appui; accorde-moi conseil, secours et
» bon-vouloir, car je suis en détresse, et mes
» dangers sont grands. ».

Hildebrand (3), ce guerrier si vanté, répondit en ces termes, au nom de Théodoric:
« Veut-on tuer les *Niebelüngen?* que ce soit
» sans nous : celui qui l'osera par amour pour
» l'argent pourra s'en trouver mal; ces héros
» courageux et louables n'ont pas encore été
» vaincus.

La reine dit tristement : « Le perfide Hagene
» m'a causé tant de maux! n'est-il donc pas
» l'assassin de Siegfried le fort, mon époux
» bien-aimé? Ah! mon or sera toujours prêt
» pour l'homme qui retranchera Hagene, *lui*
» *seul*, du nombre des vivants; mais si d'au-
» tres que lui devaient périr, j'en aurais un
» affreux chagrin. »

Sire Hildebrand repartit hardiment: « Com-
» ment se pourrait-il faire qu'au milieu d'eux
» le seul Hagene fût mis à mort? — Que vous
» en semble? Dès qu'on attaquera ce guerrier,

» une querelle s'allumera soudain, où l'on
» verra les riches et les pauvres, les grands et
» les petits tomber *morts.* »

Sire Théodoric donna son juste et sage avis :
« Reine illustre, quitte ce noir projet et
» cesse tes prières superflues. — Ta parenté,
» tu le sais bien, ne m'a causé aucuns dom-
» mages; comment pourrais-je donc me mettre
» en guerre avec ces nobles chevaliers !

» Tu recevras fort peu d'honneur de ces de-
» mandes inutiles, très puissante femme de
» roi ! — Tu conspires contre la vie de tes
» parents, lesquels viennent par amour vers
» toi jusque dans le pays des Huns. — Non,
» Chriemhild, Siegfried le fort ne pourra
» être vengé par le bras de Théodoric. »

Les hommes de Vérone ayant ainsi résisté
aux supplications de Chriemhild, elle se tourna
vers le seigneur *Bléda ;* elle lui promit un
vaste margraviat, possédé jadis par l'illustre
Nüdung (4). Mais Bléda perdit le souvenir

de cette offre en recevant la mort des mains de Dankwart.

Elle disait vivement à Bléda : « Tu me dois » ton assistance, ô seigneur Bléda ! car ce pa- » lais renferme mes cruels ennemis, les meur- » triers de mon bien-aimé Siegfried. Ah ! je » veux être à jamais soumise à celui qui sera » mon vengeur. »

Ce à quoi répondit Bléda : « Noble dame, » n'oubliez point ceci : je ne dois marquer » aucune haine à vos parents, attendu que le » roi Attila, mon frère, les voit volontiers près » de lui ; si je leur devenais contraire, je n'au- » rais point le pardon du roi.

— » Non, sire Bléda, ne redoute rien, non ! — » je te serai si favorable ! Tu recevras, pour sa- » laire, mon or et mon argent ; et cette femme » si belle, qui a pleuré la mort de Nüdung et » dont l'amour deviendra ton bien.

» Sa beauté charmera ton cœur, et tu ré- » gneras sur ses villes et sur son pays. C'est

» alors, noble chevalier, que tu vivras superbement dans la joie et dans l'abondance,
» comme il convient au possesseur du riche
» margraviat de Nüdung. Ce que je t'offre en
» ce moment, tu le recevras pour certain. »

Bléda, connaissant le salaire, devint pensif : il était désireux de cette jeune femme si belle ; il résolut de conquérir son amour par ses faits d'armes. — Hélas ! maints guerriers furent immolés pour ceci, ainsi que lui-même.

« Rentrez dans la salle ; » dit-il à la reine ;
« avant qu'on y pense, j'allumerai une telle
» querelle, que le farouche Hagene portera le
» châtiment de sa félonie, telle horrible qu'elle
» puisse être. Je vous livrerai, bien garrotté, le
» perfide vassal du roi Gunther, si la vie me
» demeure.

» Aux armes ! mes vassaux ! » s'écria Bléda,
« allons chercher nos ennemis dans leurs hôtel-
» leries ; la femme du roi Attila ne veut pas m'en
» dispenser ; c'est pourquoi, mes braves guer-
» riers, nous allons risquer nos jours. »

Voyant Bléda si plein d'ardeur, la reine retourna contente vers les tables du festin, où siégeait Attila le grand, entouré de ses commensaux. — Contente, elle l'était; ne venait-elle pas d'ourdir contre les Bourguignons une trame bien effroyable?

Quand elle prit place au banquet, — je vous conterai tout ceci, — elle fut précédée et suivie par des rois qui portaient la couronne, par de riches princes bien connus et par des hommes de haut lignage. Ils s'empressaient autour de la reine et lui rendaient de grands honneurs.

Le chef du pays fit donner aux conviés les siéges les plus riches, les plus *élevés* et les meilleurs qui fussent dans la salle. — Les chrétiens et les païens reçurent des mets divers, suivant leurs coutumes, et les uns et les autres en profusion, comme le sage roi l'avait ordonné.

Les vassaux de Gunther furent servis et festoyés dans l'hôtellerie; des échansons et des sommeliers en bon nombre prirent soin des mets savoureux qui leur étaient offerts; mais cette

joyeuse hospitalité fit place à d'affreuses douleurs.

Les seigneurs étant tous assis, le festin commença joyeusement. — On apporta alors, dans la salle, le fils d'Attila pour le donner à voir aux princes. — Depuis, le riche roi en eut le cœur navré de douleur.

Voici venir les quatre vassaux d'Attila qui portaient *Ortlieb*, le jeune roi, autour de la table des princes, où le sire Hagene siégeait comme eux. — Depuis, ce royal enfançon périt par la main meurtrière de l'assassin Hagene.

Le puissant roi, regardant avec complaisance son bel enfant, dit aux parents de la reine : « Mes amis, vous voyez mon bien et ma vie ! » c'est mon unique enfant et celui de votre » sœur ; il pourra vous rendre un jour de loyaux » et puissants services.

» S'il est digne de sa race, il sera, comme ses » aïeux, vaillant, riche, très fort, et connu au » loin ; si je vis encore un peu de temps, je lui

» donnerai trente provinces; il deviendra expert
» en toutes choses, mon cher Ortlieb, et son
» bras et ses vassaux vous seront acquis.

» C'est pourquoi je veux vous prier, ô mes
» très chers amis, de mener avec vous, sur le
» Rhin, ce jeune fils de votre sœur, quand vous
» retournerez dans vos terres, à cette fin d'élever,
» pour l'honneur et les faits d'armes, ce noble
» enfant, et pour lui accorder faveur et pro-
» tection.

» Prenez-en soin honorablement jusqu'à ce
» qu'il soit parvenu à l'âge d'homme. — Si
» jamais on vous cherche querelle en Bour-
» gogne, il vous aidera à venger vos injures,
» dès qu'il aura les puissantes forces de la jeu-
» nesse. » — Ce discours cordial fut entendu
par Chriemhild.

Hagene aussi l'entendit, il s'écria d'une voix
rude : « Nos guerriers pourraient, sans
» doute, se fier à ce jeune roi s'il parvenait à
» l'âge d'homme; mais le prince Ortlieb est un
» faible enfant déjà *marqué par la mort* (5)!

» — On me verra rarement à la cour du jeune » Ortlieb. »

Attila regarda sévèrement Hagene; — ce discours détestable l'avait blessé, son humeur en devint sombre, et son cœur en fut abattu. Mais, dédaignant de répondre au farouche guerrier, le généreux et sage Attila s'en éloigna avec dédain et en silence. — Les propos du sire Hagene ne convenaient pas aux jours heureux.

Les princes, comme Attila, demeurèrent surpris et mécontents des mauvaises paroles du seigneur Hagene. Il parut difficile à ces héros de supporter en silence cette prédiction sinistre; toutefois ils restèrent sans parler. Personne ne prévoyait alors ce qui devait arriver aux conviés.

Maints guerriers qui avaient entendu la prophétie lugubre du sombre Hagene, et qui haïssaient cet homme dur, l'auraient châtié volontiers! Le roi lui-même l'aurait immolé si l'honneur ne l'eût défendu. — Mais, depuis, Hagene l'outragea davantage; il tua sous ses yeux le royal enfant.

NOTES

SUR LA TRENTE-UNIÈME AVENTURE.

(1) *Kranze, Rosenkranze, Gebinde,* « *chapelets, chaperons,* » etc. — Le sens de ce passage est susceptible de deux interprétations : M. Fr. de Hagen dit qu'on se servait du mot « *kranz*, » pour indiquer une sorte de coiffure, *chaperon, bandeau, toque, diadême.* On employait également ce mot « *kranz, rosen kranz,* » pour désigner des chapelets, qui étaient des objets de luxe, dans les cérémonies de l'église. M. *Zeune* croit qu'on parle ici de *chaperons* par opposition aux *casques* des Niebelüngen, que Hagene leur conseille de prendre à la place de leurs parures. Cependant, comme il est question de la *messe* à laquelle les guerriers de la Bourgogne vont assister, peut-être est-il à propos de parler des *chapelets* ornés de pierres précieuses, dont les hommes se servaient à l'église, et qu'on nommait, dans l'ancienne Germanie, « *schapel*, ou *rosenkranz.* » Toutefois, dans l'incertitude de l'intention de l'auteur, on doit peut-être dire *chaperon*, comme plus analogue au péril qui rend les casques nécessaires pour des combats

inévitables, et se servir du terme de *chapelet*, plus tard pour contraster avec les armes dont ces héros vont se revêtir. Les chevaliers se paraient, surtout aux fêtes du printemps, de ces riches chapelets, lesquels devenaient quelquefois, dans les tournois, le prix de la bravoure. Les chevaliers portaient aussi des *roses* à la main, dans les fêtes solennelles, « *rosen*, » ce qui donne une nouvelle indécision à ce passage, car il est possible qu'au lieu *de chapelet*, *rosenkranz*, il soit question de ces bouquets de rose. Mais il paraît qu'on peut dire, dans l'un des passages, « *chapelet*, » et dans l'autre « *chaperon.* » Les hommes ne portaient ces chaperons que dans les grandes solennités; les femmes, et surtout les femmes mariées, en faisaient un usage plus fréquent. M. Fr. de Hagen dit que cette coiffure, ordinairement en or, était souvent ornée de pierreries. Les femmes *reculaient* leurs bandeaux en donnant des baisers de cérémonie; ces bandeaux, souvent en riches étoffes brochées d'or, et quelquefois garnis de pierreries, sont encore la coiffure nationale des jeunes filles de la Russie.

(2) *Chemise de soie* ou *tunique*. C'est la traduction littérale de l'expression allemande : « *Seidenes-hemd;* » il en est question plusieurs fois : Brünhild (10e Aventure) est revêtue d'une chemise de soie; Siegfried et Hagene en se désarmant, pour se défier à la course (16e Aventure), ne conservent qu'une chemise pour tout vêtement.

Chriemhild (19e Aventure) consentirait à perdre le trésor des Niebelüngen et à languir dans l'indigence, avec une seule chemise, pour recevoir en vie son bienaimé Siegfried.

On parle fréquemment de ces chemises dans les légendes anciennes; tantôt on les décrit comme un vêtement étroit, tantôt on les représente chargées de plis, et quelquefois garnies en or, en perles et en pierreries. La *chemise* (*pysauska*), est, en *Russie*, le costume national des paysans; ils s'en couvrent par dessus leurs autres vêtements. Cette chemise, en diverses étoffes, est échancrée sur le côté et s'attache sur l'épaule; les plis sont réunis par un collet brodé, et une ceinture la fixe sur le corps; elle a de l'analogie avec la *blouse* des villageois français.

(3) « *Hildebrand* » est fameux dans les légendes du XIIIe siècle; on parlait de lui comme d'un barde habile; il était placé au rang des meilleurs guerriers de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, son disciple dans la science des armes, et il l'avait suivi à la cour d'Attila. M. Busching en fait mention, dans ses *Éléments littéraires pour l'histoire de la poésie allemande;* il cite un chant populaire attribué à ce compagnon de Théodoric, et intitulé : « Chant du barde Hildebrand et de son fils Alebrand. » On a joint à cette antique poésie l'image du père et celle du jeune guerrier : Hildebrand y est représenté avec une longue barbe et une armure en or; l'armure de son fils est en argent; leurs casques, leurs glaives et leurs boucliers sont près d'eux; l'un des boucliers porte, sur un champ d'azur, deux griffes d'oiseaux, croisées et argentées.

(*Histoire littéraire de la poésie allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'au* XVIe *siècle*, par MM. Fr. Hagen et Jean-Gustave Busching.)

(4) « *Nüdung;* » ce héros était un parent de Gote-

linde, il fut tué par *Wittich* à la bataille de *Ravenne*. — Son célèbre *bouclier* est donné à Hagene par Gotelinde, et il est brisé par les Huns. — Chriemhild promet à Bléda une fiancée et un margraviat, pour prix d'un combat contre les Bourguignons. Et Dankwart, qui donne la mort au prince Bléda, réduit au veuvage, pour la seconde fois, la noble fiancée de Nüdung, qui était devenue celle de *Bléda*, frère d'Attila.

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, édition de 1820, page 356.)

Cette destruction des héros bourguignons a passé à la postérité, au moyen de documents authentiques.

Dans le poème intitulé : « *La plainte,* » Swemmel va porter à Pechlarn, à Passau et à Worms la nouvelle du massacre des guerriers, et il est dépositaire de leurs armes. — Ce fait est consigné dans le livre composé, en latin, par *Conrad,* l'écrivain ou le secrétaire de *Pilgrim*, évêque de Passau, et par Swemmel, le barde du roi Attila, qui annonce ainsi le récit qu'il va faire :

« L'histoire la plus merveilleuse qui fut jamais ra-
» contée dans ce monde. »

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, édition de 1820, page 384.)

(5) Prédestiné à une mort tragique, « *weichlich,* » destiné à périr (fatalis) (édition de 1820). Il y a, dans l'édition de 1807, « *schwächlich,* » *débile,* faiblement constitué. Mais le sens de ce passsage est rendu plus énergiquement par ce terme : « *weichlich* , » « *destiné à périr.* »

TRENTE-DEUXIÈME AVENTURE.

COMME LE SEIGNEUR BLÉDA FUT TUÉ.

Les vassaux de Bléda, s'étant armés, se mirent en marche au nombre de mille hommes bien cuirassés, pendant que Dankwart et ses frères d'armes prenaient place à table; — mais bientôt les haines et le carnage s'élevèrent entre ces guerriers.

Quand sire Bléda s'avança vers les tables, le maréchal Dankwart le reçut avec bonté : « Soyez » le bienvenu parmi nous, seigneur Bléda ! Je » cherche, sans le découvrir, le motif de votre » venue.

— » Il ne t'appartient pas de m'offrir les » saluts de la bienvenue ! » répondit Bléda; « mon arrivée, dont tu parles, va devenir ta » destruction. —Ton frère Hagene fut le meur- » trier d'un héros dont je dois être le vengeur; » et tu en répondras aux Huns, ainsi que bien » d'autres guerriers.

— » Non, sire Bléda ! changez de langage, » s'écria Dankwart; « semblable félonie nous » ferait déplorer trop tôt notre voyage au pays » des Huns. J'étais encore un enfançon quand » Siegfried perdit la vie; et je ne sais, sur ma » foi, ce que la femme d'Attila veut de moi.

— » Je ne suis pas chargé, Dankwart, de » t'en dire plus, si ce n'est que tes proches- » parents, le roi Gunther et le sire Hagene, sont » les deux assassins. — Défendez-vous donc,

» étrangers! vous ne pouvez échapper à nos
» coups, et votre perte sera offerte à Chriemhild
» pour le rachat du meurtre.

— » Serez-vous vraiment implacables? »
dit encore Dankwart; « alors il me faut re-
» gretter mes vaines supplications; j'aurais
» mieux fait de m'en dispenser. » — L'impétueux
jeune homme se leva de table, et il tira sa puis-
sante épée, longue, forte et redoutable.

Il déchargea un si violent coup de glaive sur
le casque de Bléda, que le casque et la tête du
guerrier tombèrent aux pieds des étrangers. —
« Voilà ton présent de noces! » s'écria l'intré-
pide Dankwart; « qu'il soit porté à la veuve
» de Nüdung, que tu destinais à tes plaisirs.

» On pourra, dès demain, la fiancer à un
» autre chevalier, et, s'il veut requérir une
» *dot*, il en recevra une pareille à celle-ci. » —
Dankwart était bien informé : un des Huns,
qui lui était dévoué, lui avait secrètement révélé
les complots de la reine Chriemhild.

Les hommes de Bléda, voyant avec consternation que leur chef avait passé de vie à trépas, ne ménagèrent plus les conviés : — dans leur rage sanguinaire, ils se jetèrent sur leurs ennemis en brandissant leurs glaives avec violence; — et, depuis, plusieurs d'entre eux eurent lieu de s'en repentir.

Le maréchal Dankwart parla d'une voix tonnante à ses compagnons d'armes : « Nobles » guerriers ! vous voyez le sort qui vous est » réservé : aux armes, étrangers ! défendez-vous » sur l'heure; force vous est bien de résister, » mais nous ne périrons pas sans gloire. »

Ceux qui manquaient d'épées se saisirent de leurs lances; d'autres prirent soudain les bancs massifs, ils les brisèrent, ils en arrachèrent les pieds d'un bois fort, et ces débris servirent à leur défense. — Les Bourguignons n'étaient pas endurants; leurs siéges énormes tombèrent lourdement sur les casques de leurs adversaires.

Avec quelle furie se défendirent les étrangers ! — Désarmés qu'ils étaient, ils repoussèrent

néanmoins des assaillants bien armés, qui laissèrent dans la vaste salle cinq cents morts, — ou plus. — Toute l'armée des Niebelüngen fut inondée et teinte du sang ennemi.

Cette histoire merveilleuse fut redite aux vassaux d'Attila : ils furent outrés de douleur en apprenant la défaite surprenante de Bléda et de ses gens; ce qui était l'œuvre de Dankwart et de ses frères d'armes.

Avant qu'on le sût à la cour, les Huns, guidés par la haine, ceignirent le glaive du combat, au nombre de deux mille, — ou plus. — Ils marchèrent contre les conviés, — il fallait que cela fût ainsi! — Et personne ne sortit de l'hôtellerie, et on la vit cernée par les Huns.

Ah! quel affreux carnage s'éleva! — Dès que ces ravageurs furent entrés dans la salle, le trouble et la discorde y parurent avec eux. — A quoi put alors servir la bravoure des Niebelüngen? Ils voulurent se défendre quand le combat s'engagea; mais, hélas! beaucoup d'entre eux tombèrent morts.

Et vous allez apprendre des prodiges encore plus monstrueux : — *neuf mille* guerriers furent pris par la mort, — ainsi que douze chevaliers, amis zélés du jeune maréchal Dankwart ! — Et *lui seul* resta debout en face des Huns.

Cependant le calme se rétablissait ; le fracas des armes allait en diminuant. Dankwart, ce héros invincible, regarda douloureusement autour de lui : « O malheur ! » s'écria-t-il, « ô » malheur ! O chers amis, perdus pour toujours ! » — me voilà *seul !* à la merci de nos en» nemis. »

Les glaives se croisaient maintenant sur lui seul ! — Maintes femmes de guerriers en versèrent, depuis, bien des larmes. — Il se couvrit de son bouclier, il en resserra les courroies, et il teignit plus d'une armure d'un sang vermeil et bouillonnant.

« Malédiction sur mes tourments ! » — s'écria Dankwart, fils d'Aldrian ; « en arrière ! » guerriers de Chriemhild ; laissez-moi du » moins respirer un moment ; que le souffle pur

» du vent rafraîchisse un guerrier exténué par
» tant d'assauts. » Il gagna la porte en combattant avec une valeur qui lui fit jour à travers les Huns.

Ce héros invincible s'élança, furieux, hors de la salle immense. — Ah ! comme les glaives des Huns retentissaient à sa poursuite. — Les hommes de guerre qui n'avaient pas vu les merveilles accomplies par son bras couraient, tout étonnés, au devant de ses pas.

Et lui il disait, en pressant sa course :
« Plût à Dieu que j'eusse à l'instant un mes-
» sager pour rendre témoignage à mon frère
» du péril dans lequel je suis tombé devant ces
» Huns sanguinaires ! Hagene me tirerait d'ici,
» ou bien il y périrait avec moi. »

Les Huns le raillèrent amèrement : « Tu seras
» toi-même ce messager quand nous te por-
» terons mort devant ton frère ; c'est ainsi
» que le *premier* malheur retombera sur lui. —
» Tu as causé de notables dommages à notre
» grand roi. »

« Loin de moi, serviteurs de la reine, point de
» menaces! » s'écria Dankwart hors de lui,
« ou j'arroserai de nouveau vos armures.
» Que celui qui l'osera me retienne ! — Mal-
» gré vous tous, j'irai à la cour et je porterai
» moi-même les nouvelles à mes chefs. »

Il se rendit si formidable aux Huns, qu'ils craignirent de l'attaquer encore à l'épée, mais ils lancèrent si impétueusement leurs piques contre son bouclier, et ce bouclier en devint si lourd, que le héros fut forcé de le rejeter au loin, et qu'il lui tomba de la main !

Le voyant sans bouclier, ils le crurent vaincu. Soudain ils reçurent, à travers leurs casques brillants, de si profondes blessures, qu'ils durent bien reconnaître l'épée de Dankwart. — Ceci couvrit de gloire le jeune et vaillant héros.

Maints guerriers téméraires étaient tombés devant lui; les autres s'élancèrent de tout côté sur lui, mais plusieurs d'entre eux se pressèrent trop de l'attaquer; leurs amis les regrettèrent.

— Dankwart courait, en présence de ses ennemis, comme le sanglier poursuivi par les braques dans la forêt. — Pouvait-on être plus hardi ?

Le sol, humide de sang, rougissait sous ses pas. — Ah ! jamais un seul homme n'avait mieux résisté à une multitude armée ! — Ce noble frère du farouche Hagene s'approcha fièrement du palais, malgré les Huns qui l'avaient assailli.

Le cliquetis des épées effraya outre mesure les sommeliers et les échansons ; les mets et les boissons leur tombèrent des mains ! — Soudain le fatigué Dankwart rencontra, sur l'escalier du palais, cette foule de nouveaux adversaires ; il leur dit :

« Holà, bons serviteurs, reculez devant moi !
» — Vous devriez, certes, servir un peu mieux
» les conviés. — Mais laissez passer en paix
» un guerrier harassé de lassitude ; mêlez-vous
» seulement de porter des mets exquis à vos

» seigneurs. Je veux entrer au palais pour ap-
» prendre quelques nouvelles à mes chefs. »

Les plus hardis essayèrent de l'arrêter, mais il leur asséna de si pesants coups d'épée, qu'ils s'enfuirent, pénétrés d'épouvante. — C'est ainsi que la bravoure de Dankwart mit à fin des prodiges surprenants.

Ce guerrier sans peur ! franchit le seuil de la porte, en faisant reculer devant lui les serviteurs de Chriemhild. — Les vêtements du héros étaient inondés de sang, et sa main brandissait son épée nue.

Il paraissait à l'entrée de la salle, au moment où l'on portait le jeune Ortlieb d'une table à l'autre, à cette fin de le montrer aux princes du Rhin. — Mais le sombre message de Dankwart causa la perte du royal enfant.

TRENTE-TROISIÈME AVENTURE.

COMME DANKWART APPORTA LE MESSAGE A SES FRÈRES.

Du fond de la salle, Dankwart s'écria d'une voix tonnante : « Frère Hagene, vous siégez ici » trop longtemps : je viens porter plainte de » notre infortune au Dieu du ciel et à vous ; » chevaliers et vassaux, toute notre armée a été » massacrée dans la salle de l'hôtellerie. »

Hagene répondit d'un air sombre : « Qui sont » les meurtriers ? » Dankwart dit : « Bléda et » ses vassaux. La tête de Bléda est tombée à » mes pieds, tranchée par mon épée, et je vous » le dis, en vérité : son châtiment a été aussi » prompt que son outrecuidance.

— » C'est un léger malheur ! » dit le farouche Hagene avec ironie, « lorsqu'on raconte ainsi » d'un héros qu'il a perdu la vie de la main » d'un chevalier : les belles femmes, du moins, » ne rougissent pas de le pleurer ! — Mais je » voudrais, mon frère, comprendre un peu » mieux tout ceci :

» Pourquoi êtes-vous couvert de sang ? — » Ah ! je crains bien que tu souffres grand mal » de quelques fortes blessures. — S'il est encore » en ce pays celui qui t'a traité de la sorte, » sa vie m'en répondra ! fût-il sous la pro- » tection du démon.

— » Non, Hagene, je ne suis point blessé ; le » sang qui couvre mes vêtements a coulé des » blessures profondes de maints guerriers que

» j'ai frappés en ce jour. — Mais quel en est
» le nombre? je puis faire serment que je ne
» saurais te le dire. »

Hagene dit en se levant : « Gardez les portes,
» mon frère, pas un des Huns ne doit s'é-
» chapper d'ici. Il faut que je parle à ces gens de
» Chriemhild; force m'est bien de leur parler ;
» ah ! c'est sans nulle raison que notre armée
» a été assassinée.

» Puisque je dois, à cette heure, faire le
» chambellan, je saurai peut-être servir con-
» venablement des souverains si riches; je
» m'empare de l'escalier pour y faire la garde
» avec honneur. » — Ainsi parla cet homme
sanguinaire.

Les hommes de Chriemhild ne pouvaient re-
douter de plus grands périls ! Hagene leur dit
hardiment : « Je suis émerveillé en voyant ces
» Huns s'entretenir à voix basse. — Ils se di-
» sent, sans doute, qu'ils se passeraient facile-
» ment de l'aspect de cet homme qui est le gar-

» dien de la porte, et qui est venu porter té-
» moignage du sort des Bourguignons.

» A vrai dire, guerriers, j'entendais ra-
» conter depuis longtemps que Chriemhild ne
» voulait pas quitter sa tristesse de cœur. —
» Mais qu'importe aux hommes la haine des
» femmes. — Buvons à la joie et à l'amour ;
» servons-nous un *vin royal*, et que le jeune
» roi Ortlieb commence la fête. »

L'horrible assassin frappa de son glaive le tendre enfançon ! le sang d'Ortlieb rejaillit sur la main du meurtrier ! La tête de l'enfant royal tomba sur les genoux de la reine ; — et le carnage et la mort parcoururent les rangs des guerriers.

Hagene, saisissant à deux mains sa forte épée, en frappa tout à coup le gardien d'Ortlieb avec une telle violence, que sa tête sanglante roula sur la table du festin : — triste récompense des soins de ce vénérable vieillard.

Hagene vit à la table du festin un des

bardes d'Attila : — dans sa rage non ralentie, le cruel Bourguignon coupa d'un coup d'épée la main droite de *Werbel*, qui tenait son violon, et il le railla outrageusement en lui disant : « Voilà pour ton message sur les terres de » Bourgogne.

— » Malheur à moi ! » s'écria Werbel, le fameux barde des Huns ; « que vous ai-je fait, » sire Hagene ? si je suis venu dans les États » de vos chefs, c'est avec zèle et fidélité. Ah ! » maintenant que j'ai perdu la main droite, » mes accords ne retentiront plus, et mes » cordes ont cessé de vibrer ! »

Mais le cruel Hagene pensait que c'était chose petite de mettre fin à ses sons mélodieux ; — sa colère sanguinaire s'exerçait sur les Huns ; un grand nombre d'entre eux étaient renversés par lui, et il peuplait de morts le palais d'Attila.

Folker, son frère d'armes, s'élança de la table du banquet ; son archet redouté retentit

d'un son aigu dans sa vaillante main, et il en frappa des coups dont le choc effroyable ressemblait aux lugubres accords des chants funèbres. — Ah! combien il se fit d'ennemis parmi les Huns.

Les trois chefs du Rhin avaient quitté leurs siéges, et s'efforçaient vainement de séparer les combattants, avant que la mêlée ne devînt plus forte! — L'aveugle furie de Hagene et de Folker ne pouvait être calmée par la voix d'aucun chef.

Le roi du Rhin, voyant la querelle engagée, commença à faire maintes larges blessures à ses forts ennemis, à travers leurs brillantes cuirasses; ce héros ne connaissait pas la crainte, et, certes, il le fit bien voir.

Le fort Gernot se mêla aux batailleurs, et maints Huns valeureux tombèrent sous les coups du glaive superbe que le héros bourguignon avait reçu de Rüdiger. — Ah! les guerriers d'Attila furent rudement traités par Gernot.

Giselher, le plus jeune fils de la reine Uta, s'élança enfin au sein du carnage, et la mort suivit tous ses coups! — Son épée résonna merveilleusement sur les casques des Huns, et la main du vaillant Giselher fit des prodiges sans pareils.

Quelque bravoure qu'on pût remarquer dans le roi Gunther et ses vassaux, on vit bien que le jeune Giselher se présentait toujours le *premier* au glaive ennemi! — Quel brave et bon héros! — il renversa plus d'un preux couvert de sang et de blessures.

Cependant les Huns se défendaient sans faiblir; — mais les conviés les frappaient d'estoc et de taille avec leurs brillantes épées nues, et l'on entendait retentir affreusement, dans la salle de parade, le vacarme et les cris des combattants.

Ceux du dehors voulaient joindre leurs amis dans l'intérieur du palais; mais ce leur fut un mince avantage d'avoir atteint l'escalier; les Huns s'efforcèrent vainement de leur ouvrir

la porte; le terrible gardien Folker ne laissa entrer ni sortir personne.

Et pourtant, de moment en moment, la foule plus pressée, plus nombreuse, se précipitait en tumulte autour des portes. — Mais les glaives tranchants résonnaient en vain sur les casques, Dankwart l'intrépide se défendait toujours et bravait le danger! — Son frère Hagene y prit garde, comme l'amour fraternel l'exigeait;

Et courant vers Folker le brave, le farouche Hagene s'écria: « Ami! vois-tu là bas mon » frère, debout et seul en face des Huns! il » reçoit d'eux des coups horribles; va défen- » dre ce jeune héros, avant qu'il ne soit perdu » pour nous. »

Le barde répondit: « Je le ferai, pour » certain! » — Et traversant la salle en chantant, il brandit dans sa main courageuse son *archet-glaive*, aux sons aigus! — Les hommes du Rhin lui firent les remercîments que méritait sa valeur.

Folker le brave dit à Dankwart : « Vous
» avez souffert aujourd'hui de grands maux !
» votre frère m'envoie à votre aide; s'il vous
» plaît de quitter la salle, je ferai la garde
» dans l'intérieur. »

Dankwart l'agile se tint donc en dehors de la porte et défendit l'escalier contre ceux qui tentaient de l'escalader. — Le cliquetis des épées, dans la main des guerriers, devint continuel; et Folker le brave croisait le fer dans l'intérieur du palais.

Le barde audacieux cria à son frère d'armes, à travers la foule : « Ami ! sire Hagene ! la
» salle est close : voilà les portes barricadées
» par les bras puissants de deux guerriers
» plus forts que mille verrous réunis. »

Voyant les portes si bien gardées, Hagene le farouche rejeta bravement son bouclier en arrière, et, prenant son épée à deux mains, ce guerrier téméraire vengea derechef avec furie la mort de ses compagnons d'armes; plus d'un héros fut immolé à sa colère.

Le roi de Vérone, remarquant ces tristes prodiges, et comme quoi Hagene brisait les casques des Huns, s'élança au milieu d'eux, en s'écriant : « Hagene leur verse, en effet, un » breuvage déplorable. »

Attila restait indigné et saisi de surprise; Chriemhild se lamentait de ce que, sous ses yeux, hélas! on lui enlevait ses plus chers amis; elle tremblait même pour *Attila!* — Attila siégeait en silence devant ses ennemis; ils avaient tous oublié le respect dû à un si grand roi.

Et la riche Chriemhild, appelant enfin Théodoric, lui dit ces paroles : « Noble chevalier, » aide-moi à sortir d'ici, je t'en conjure par » les vertus d'un roi! si le farouche Hagene » m'approche, je tomberai sous la main de la » mort.

— » Quel secours voulez-vous de moi? » — dit Théodoric, « et que puis-je, ô reine! pour » moi-même? — Les vassaux de Gunther

» sont tellement courroucés, que je ne saurais
» protéger aucune personne à cette heure.

— » Non, sire Théodoric, sage et bon chevalier,
» fais briller en ce jour ton vertueux courage;
» — fais que je sorte d'ici, ou j'y resterai
» morte. — Pour l'amour d'Attila, délivre-moi
» promptement de ces affreux périls.

— » Je veux l'essayer, reine; — mais, depuis
» des temps très éloignés, j'ai peu vu d'hommes
» de guerre se battre avec autant d'acharne-
» ment que ceux-ci ! — Je ne pourrai peut-être
» pas vous sauver, mais, du moins, j'en ai le
» vouloir. » — Et regardant autour de lui, il
voyait les casques se teindre et rougir sous
le fer ensanglanté.

Soudain le guerrier d'élite commença de
faire entendre sa forte voix, et cette voix sonore
retentit comme le son de la trompe des com-
bats (1)! — Le palais tout entier fut ébranlé
par cette voix tonnante; les forces de Théodoric
étaient, certes, démesurées.

Le roi Gunther, au fort de la mêlée, entendit néanmoins les cris puissants de Théodoric; il y fit attention et s'écria: « C'est la voix de » Théodoric qui frappe mon oreille. — Sans » aucun doute, mes gens lui auront ôté des » guerriers.

» Je le vois s'élever sur une table; il me » fait signe de la main, il veut parler; amis, » parents, guerriers de la Bourgogne, suspen- » dez vos querelles, écoutez le brave des » braves! — Laissez-moi voir et entendre quel » dommage il a reçu de nous. »

Puisque le roi Gunther priait et ordonnait, il fallait bien s'interrompre au fort de la bataille, et retenir les glaives scintillants. Mais, pour s'arrêter de la sorte, les Niebelüngen se firent une extrême violence! — Gunther se hâta d'interroger le prince des Ostrogoths:

« Noble Théodoric, quel tort vous ont » causé les hommes du Rhin? je suis tout » disposé à la paix et à la réparation. Ah! si

» les miens vous ont déplu, j'en aurai le cœur
» saisi de tristesse. »

Théodoric répondit : « Moi et les miens,
» nous n'avons reçu de vos vassaux aucuns
» torts ni dommages ; — mais je veux quitter
» le champ de bataille avec mes amis, et je
» vous revaudrai cela, noble guerrier.

— » Pourquoi supplier ainsi? » s'écria brusquement le hardi Wolfhart ; « le barde
» Folker ne tient pas la porte si serrée, qu'on
» n'en puisse arracher les gonds et s'élancer
» hors d'ici. » — « Silence ! » dit Théodoric,
« c'est le démon qui t'inspire. »

Mais le roi Gunther, prenant promptement la parole, dit au chef des Ostrogoths : « Sortez
» d'ici à votre gré, et menez avec vous, au loin,
» peu ou beaucoup de vos amis, comme vous
» le trouverez bon, excepté mes ennemis,
» toutefois ; qu'ils demeurent ici ; ces Huns
» m'ont causé des soucis. »

Le seigneur de Vérone se mit aussitôt en

marche, escorté par six cents preux de sa suite : il saisit le bras de Chriemhild, dont l'angoisse était grande; et le roi Attila sortit pareillement du palais.

Le margrave Rüdiger parla : « Si tous ceux, » guerriers, qui vous sont favorables doivent » de même quitter ce palais, faites-le-moi » connaître : — aux amis sincères on doit » toujours la paix. »

Giselher se hâta de répondre au père de sa jeune bien-aimée! « Paix et amour vous sont » dus, ô Rüdiger! vous nous avez été fidèle, » ainsi que vos féaux. Quittez donc cette salle » avec tous vos amis; votre retraite ne recevra » point d'obstacle. »

Rüdiger quitta donc la salle, et cinq cents hommes à lui, — ou plus, — descendirent l'escalier à sa suite. — Hélas ! ces mêmes hommes causèrent, depuis, des heures sinistres au roi Gunther.

Un guerrier de Chriemhild, remarquant le départ du chef de Vérone et du roi Attila,

tâcha de s'évader à leur suite. Mais le barde terrible lui porta un si rude coup, que sa tête roula aux pieds des combattants.

Attila, se retournant vers le palais, s'écria en regardant Folker avec indignation : « Malé-
» diction sur mes ingrats conviés! c'est une
» odieuse fatalité qui leur fait ainsi massacrer
» mes amis.

» Malédiction sur cette fête funeste! » dit encore le roi magnanime, qui savait les lois de l'hospitalité; « et maudit soit le barde Folker!
» c'est un poète chanteur, et il se bat comme
» un sanglier sauvage; je veux m'éloigner de
» ce démon.

» Ses chants funèbres appellent la *mort*,
» ses coups *d'archet* reluisent ensanglantés,
» et sa voix mugissante renverse les guerriers.
» — Je ne sais point d'où me vient la haine
» de cet homme féroce; mais je ne reçus
» jamais des hôtes aussi cruels. »

Cependant le chef de Vérone et le sire

Rüdiger s'en allèrent sans bruit dans leurs hôtelleries : — ils ne voulaient rien avoir de commun avec la querelle, et ils ordonnèrent à leurs gens de rester en paix.

Si ceux du Rhin avaient alors pressenti les peines profondes qui leur viendraient de ces deux armées étrangères, il est, certes, probable que leur retraite eût été moins paisible, et qu'elles seraient sorties moins doucement de la bagarre; — les bras des Niebelüngen les auraient châtiées sévèrement.

Après qu'ils eurent laissé passer quelques vaillants, la lutte recommença avec une nouvelle furie. Ah! comme les conviés vengèrent leurs amis massacrés! Ah! combien Folker rompit de casques brillants!

Le roi Gunther, se tournant vers le champ de bataille de ces furieux, s'écria : « Hagene! » entends-tu les sons lamentables que *l'archet* » du barde Folker fait entendre aux Huns » qui assiègent les portes; cet archet est couvert » d'un enduit pourpré. »

Hagene dit brusquement : « Je me reproche
» outre mesure de m'être séparé de ce jeune
» héros ; il était mon frère d'armes, et moi le
» sien ; si nous pouvons revenir l'un vers
» l'autre, ce sera pour nous demeurer fidèles.

» Tu le vois, seigneur ! Folker nous est
» dévoué, il a bien mérité ton argent et ton
» or ! son *archet* coupe le dur acier, et il
» brise les cimiers étincelants des meilleurs
» casques !

» Je ne vis jamais à aucun barde une
» contenance aussi chevaleresque ; — Folker
» a été sans égal en ce jour. Les sons de son
» archet retentissent à travers les armures et
» les boucliers des ennemis. — Ah ! il doit
» porter les meilleurs vêtements et avoir les
» plus beaux coursiers. »

De tous les Huns qui avaient paru dans la salle, pas un n'était resté en vie. — Les bruits guerriers commencèrent à s'assoupir. Personne ne vint attaquer les Niebelüngen, et ces héros mirent les armes bas.

NOTE

SUR LA TRENTE-TROISIÈME AVENTURE.

(1) *La trompe des combats*, corne de bison, *wisentshorn*. On se servait de cornes du bison comme de trompes ou de cors pour la chasse et pour la guerre; elles étaient quelquefois très richement ornées.

(Glossaire du poème des Niebelüngen, par M. Fr. de Hagen, édition de 1807, page 592.) Les notions suivantes sur les anciens combats donnent une idée des joûtes ou batailles qui eurent lieu entre ces anciennes peuplades : « *Joûtes, tournois, buhurd*. » M. de Marchangy en fait mention en parlant des faits d'armes du XIV[e] siècle. Il emploie alternativement le mot « *béhours*, » évidemment « *buhurd*, » et ceux qui sont plus connus, comme pas d'armes, joûtes, etc. — M. Fr. de Hagen pense que le verbe français *heurter* dérive du verbe allemand *hurtene*, de même que le mot *burnier* a de l'analogie avec celui de *tournois*, qui en est la traduction. Les anciens tournois étaient organisés de manière à faire combattre des *escadrons entiers* l'un contre l'autre;

mais il arrivait parfois que des combats singuliers se mêlaient à ces attaques générales, ou qu'un seul assaillant rencontrait plusieurs adversaires; ou qu'après avoir attaqué un combattant, on s'adressait à un autre, qui venait se mêler au combat, et qui séparait les premiers champions. Ces sortes de joûtes avaient lieu en plain champ, dans de vastes plaines ou sur des terrains spacieux. — Les tournois réguliers étaient resserrés dans les limites d'un champ clos, soit qu'ils fussent donnés à outrance, ou avec des armes *courtoises*; et le mot ancien « *buhurd* » est resté à peu près semblable dans quelques-unes des langues modernes. — En allemand : « *Buhurd...*, » en français : « *Béhours*, » en italien : « *Bogordo*, » et en espagnol : *Bohordo*. »

(Glossaire du poème des Niebelüngen, page 536, par M. Fr. de Hagen, édition de 1807.)

TRENTE-QUATRIÈME AVENTURE.

COMME LES NIBBELUNGEN ENLEVÈRENT LES MORTS.

Les hommes du Rhin s'assirent, épuisés de fatigue. — Mais Folker et Hagene, ces deux guerriers *infatigables*, restèrent debout en dehors de la salle; ils s'appuyèrent sur leurs boucliers et commencèrent des railleries sur les Huns.

Giselher de Bourgogne prit la parole : « Chers » féaux et compagnons d'armes, le temps du » repos n'est pas encore venu ; il nous faut » enlever les *morts* ; car les vivants ne tarderont » pas à recommencer leurs querelles ; je vous » le dis, en vérité.

» Que nos pieds ne soient donc pas plus long- » temps embarrassés par les vaincus étendus » devant nous ; — soyons à l'aise, afin de faire » encore de larges blessures aux Huns avant » d'être exterminés par eux : — cela me dé- » lassera, et j'en ai le ferme vouloir.

— » Ha ! » s'écria le farouche Hagene, « voilà » des chefs tels qu'il m'en faut ! — les conseils » de mon jeune roi conviennent à ses vieux » guerriers ; c'est pourquoi, chers Bourgui- » gnons, soyons joyeux. »

Soudain ce conseil hardi fut suivi : sept mille morts, — ou plus, — furent lancés hors de la salle. — Mais, quand ces corps inanimés furent jetés sur les escaliers et devant les portes,

des cris lamentables s'élevèrent parmi leurs parents.

Plusieurs de ces Huns étaient si peu blessés, que, si on les eût doucement soignés, ils auraient pu vivre encore! mais ces chutes horribles les tuèrent, et leurs amis éclatèrent en gémissements. — Force leur était bien de se désespérer.

L'implacable barde dit en riant amèrement : « Je remarque, à cette heure, la vérité de ce qui » m'a été rapporté; les Huns pleurent comme » des femmes, ce sont des lâches! — Ne feraient-ils » pas mieux de panser leurs blessés et de les » mettre en lieu de sûreté? »

Un margrave, pensant, hélas! que Folker parlait sans mauvais-vouloir, souleva dans ses bras un de ses parents tombé dans des flots de sang et tâcha de l'emporter; — mais le cruel barde le frappa à mort (1).

Voyant cette action barbare, les Huns s'enfuirent en maudissant la férocité du barde. — Il releva à ses pieds une pique forte et lourde qu'un des Huns lui avait décochée en fuyant;

Et il la lança rudement vers la ville sur la troupe déjà éloignée. — De la sorte, il força l'ennemi à chercher un refuge à une grande distance de la salle. — Ah! vraiment, les forces bien connues de ce barde invincible étaient redoutées de tous les Huns.

Cependant plusieurs milliers d'hommes se pressaient tumultueusement autour de la salle. — Folker et Hagene, peu soucieux de ceci, se mirent à parler du roi des Huns suivant leur courage et leur vouloir. Depuis, il en advint malencontre à ces héros.

Hagene dit d'une voix moqueuse : « Il » convient aux braves chefs des nations de se » battre hardiment au premier rang, comme » le font ici Gunther, Gernot et Giselher! ceux-ci » hachent tellement les casques, que le sang » ruisselle sur leurs glaives. »

Attila prit dédaigneusement son bouclier. Mais Chriemhild, courant à lui, s'écria : « Par » grâce! soyez moins prompt. Offrez plutôt à

» ces meurtriers des boucliers bien chargés d'or;
» car si Hagene m'atteint, il porte la mort dans
» sa main. »

Ce roi calme et puissant ne voulait pas fuir la guerre, ce qui eût été rare pour un chef si vaillant. — Mais Chriemhild le retint fortement par les liens de son armure, et Hagene, voyant ceci, recommença à les honnir. Il dit :

« Certes, des nœuds étroits unissent Siegfried
» et Attila; ne sait-on pas que Siegfried le fort
» possédait la belle Chriemhild, avant qu'elle
» vit Attila? Pourquoi serait-ce donc *sur moi*
» que ce roi, peu fidèle à l'hospitalité, ferait
» tomber son courroux? »

Dame Chriemhild, entendant ces moqueries, fut dépitée de ce que le farouche Hagene la raillait hardiment devant les vassaux du roi. — Elle en pleura, cette femme royale; et, depuis, elle recommença pour cela à poursuivre violemment ses ennemis.

Et, furieuse, elle dit : « Celui qui tuera

» Hagene, et qui m'apportera sa tête en tribut,
» recevra de moi le bouclier d'Attila, tout
» couvert d'or vermeil; et, de plus, je joindrai
» à ce don royal de belles villes et de bonnes
» provinces.

— » Je ne comprends pas bien pourquoi ces
» hommes hésitent ! » dit le barde en souriant;
« je n'ai jamais vu une contenance aussi lâche!
» Et néanmoins il s'agit, sur ma foi, d'un salaire
» pompeux. — Certes, le roi doit cesser de leur
» être favorable. »

Attila ressentait un déplaisir amer : comment
trahir les lois de l'hospitalité et comment ne
pas déplorer la perte de tant de parents et de
vassaux? — Maints guerriers, venus des terres
lointaines, paraissaient consternés, et chacun
gémissait sur les malheurs des Huns.

Folker se prit à les railler de nouveau :
« Je vois *pleurer* des gens de guerre ; ces armes
» sont étranges parmi les preux ! — C'est vrai-
» ment se rendre peu utile à un chef dans la

» nécessité. — Sur mon ame, ils mangent le
» pain d'Attila avec ignominie. »

Les meilleurs d'entre eux se dirent : « Les
« paroles du barde sont vraies. » Mais aucun
de ces hommes n'en eut le cœur aussi mortifié
que le margrave Iring, le héros du Danemarck ;
et il le fit bien voir, et sans nul délai.

NOTE

SUR LA TRENTE-QUATRIÈME AVENTURE.

(1) « *Margrave.* » A cette époque, le titre de margrave était très considéré, et l'idée qu'on en avait ne se rapporte pas entièrement à ce qu'on entend communément par la juridiction d'un margrave. Ils étaient préposés, par leurs souverains, à la garde des frontières. Dans des siècles si féconds en escarmouches, en surprises, en incursions ennemies, le droit du plus fort décidait presque seul de ces sortes d'hostilités; il fallait donc une extrême vigilance pour s'opposer à de soudaines invasions; pour ce motif, on confiait les fonctions du margraviat aux plus braves et aux plus fidèles guerriers.

On trouve encore, de nos jours, dans des ruines situées sur quelques frontières, des *beffrois* isolés qui servaient à faire le guet, surtout vers les lieux les plus exposés à de violentes irruptions.

M. Fr. de Hagen parle de Rüdiger comme d'un margrave de l'Autriche; sa résidence était à Pechlarn, sur le Danube, dans la Haute-Autriche. *Eckwart* était chargé de la garde des frontières de la Hongrie; et ce titre de margrave est souvent mentionné dans le poème des Niebelüngen. M. Fr. de Hagen fait dériver ce mot de celui de frontière (*markman*), « *mark*, » frontière, « *mann*, » homme; ce qui signifie homme ou garde de la frontière.

Ces beffrois, placés sur les frontières, ont de l'analogie avec les *signaux* établis en Suisse. On sait que ces signaux d'alarme sont de petits bâtiments situés sur des hauteurs et propres à servir de corps-de-garde; on y renferme le bois nécessaire pour allumer promptement un grand feu, et donner ainsi l'alarme dans le cas où la frontière serait menacée par quelque ennemi. Ces signaux se nomment, en allemand, *zoch-wache*.

(*Manuel du voyageur en Suisse*, par M. Ebel, tom. 3. page 84.)

TRENTE-CINQUIÈME AVENTURE.

COMME IRING ATTAQUA HAGENE.

Iring, le héros du Danemarck, s'écria à voix haute : « J'ai longtemps porté les armes avec » honneur, et j'ai fait de mon mieux dans » les combats des plus courageuses nations ! » Je veux donc me mesurer avec Hagene ; qu'on » apporte mon armure.

— » A ceci je m'oppose ! » s'écria Hagene ; « vous causeriez, seigneur, trop de sujets de » larmes à votre parenté. — Venez à moi deux » ou trois preux dans cette salle ; ah ! je vous » renverrai en piteux état au bas de l'escalier.

— » C'est pourquoi je persiste, » dit froidement le héros danois ; « il me souvient d'avoir » maintes fois essayé *seul* certaines choses plus » périlleuses que celle-ci. — Je croiserai le fer » contre toi, Hagene ! bien que tu aies fait jus- » qu'à présent plus qu'un autre dans la mêlée. »

Iring s'arma, suivant les coutumes chevaleresques. — Mais on vit pareillement sous les armes *Irnfried,* le margrave de la Thuringe, et Hawart le très fort, ainsi que mille hommes de leur suite. Ces guerriers voulaient soutenir Iring dans tout ce qu'il entreprendrait.

Le barde remarqua avec surprise cette troupe qui s'avançait en bon ordre à la suite d'Iring. — Certes, leurs casques étaient du plus pur acier. — Folker sentit sa colère se soulever à la vue de ces armes brillantes.

« Voyez donc, ami Hagene, » s'écria le barde railleur, « comme Iring s'approche, ce héros » qui faisait vœu de vous combattre *seul* à l'épée. » Convient-il aux héros de mentir? je ne puis » approuver ceci; comme il est bien gardé! » voilà mille hommes armés, — ou plus, — » qui marchent à sa suite.

— » Ne me soupçonnez d'aucune menterie! » dit le sage et vaillant Iring. « Je saurai bien » tenir tout ce que j'ai promis; la peur ne » m'a jamais fait reculer; et tel féroce que soit » Hagene, je veux l'attaquer seul. »

Et, parlant de la sorte, Iring le brave se prosterna aux pieds de ses parents. — Il les supplia de se retirer et de lui octroyer le don de se battre en combat singulier avec le farouche Hagene. Ils le firent de mauvaise grace; ils connaissaient depuis longtemps l'effroyable Hagene de Bourgogne.

Si bien et si ardemment pria Iring, que finalement il y eut nécessité réelle de faire droit à sa demande. — Ses amis, ses vassaux, voyant

bien sa ferme volonté d'acquérir de la gloire, le laissèrent aller, — Alors commença une lutte horrible entre les deux champions.

Iring de Danemarck, ce brave et bon héros, éleva sa lance, se couvrit de son bouclier et courut la lance haute contre son ennemi. Les deux combattants se rencontrèrent avec un bruit affreux près des murs de la salle;

Et ils poussèrent fortement leurs lances à travers les bons boucliers qui recouvraient leurs vêtements superbes. — Soudain ces lances volèrent en éclats, et leurs tronçons s'élevèrent dans les airs. — Ils saisirent aussitôt leurs glaives, ces deux héros furieux et indomptables.

La vaillance de Hagene le farouche surpassait toute mesure; Iring de même savait frapper de rudes coups. — Le choc de leurs armes ébranlait tout le palais; la salle et les tours retentissaient du cliquetis des glaives; mais la victoire resta indécise; et Iring ne put accomplir son vœu.

Ce héros du Danemarck, n'ayant fait aucune

blessure au sire Hagene, le laissa pour se jeter sur le barde : Iring croyait pouvoir vaincre Folker en le frappant à coups pressés ; mais le Bourguignon, expert aux choses de la guerre, savait bien se garantir du péril.

La main du barde puissant fit voler en éclats la cuirasse d'Iring, et ses débris rejaillirent sur le bouclier du héros danois. — Folker était un homme cruel! — Iring s'en éloigna et courut sur Gunther, le chef de la Bourgogne.

Ce dernier ne manquait pas non plus de vigueur dans les batailles. — Néanmoins Iring et Gunther se portèrent vainement des coups sans pareils ; on ne vit point couler leur sang, tant étaient fortes leurs armures, elles les préservèrent de tout danger.

Iring, laissant Gunther, alla s'attaquer à Gernot : — ses coups redoublés firent jaillir des étincelles de la cuirasse de Gernot; mais le terrible Bourguignon, se défendant avec vaillance, fut bien près d'envoyer à la mort le téméraire guerrier du Danemarck.

Il s'élança loin de Gernot; — Iring était agile et prompt. — Il renversa sur son passage quatre seigneurs bourguignons des plus nobles et des meilleurs de la cour de Worms sur le Rhin. — Jamais Giselher ne sentit dans son ame le feu d'une plus haute colère.

« Que Dieu qui nous voit m'en soit témoin, » seigneur Iring! » s'écria douloureusement Giselher, « vous me répondrez des amis morts » qui viennent de tomber devant vous. » Parlant ainsi, Giselher courut sur le héros danois, et le frappa de telle sorte, qu'il le fit chanceler;

Et, redoublant ses coups furieux, Giselher renversa Iring dans des flots de sang. — Tous pensèrent que le brave champion du Danemarck ne sortirait plus l'épée du fourreau dans aucune bataille; — mais, néanmoins, Iring était tombé sans blessures devant Giselher.

Le son aigu des glaives, les coups qui résonnaient sur les casques, avaient tellement assourdi et troublé le jeune guerrier, qu'il était tombé.

sans mouvement. — Ceci venait de la haute force du valeureux Giselher.

Mais, quand l'étourdissement causé par le tumulte fut dissipé, et que le jeune Iring se sentit renaître, il se dit avec émotion : « La vie » me reste encore, je ne suis pas même blessé ; » mais, à cette heure, je connais les forces de » Giselher. »

A ses côtés, ses ennemis se tenaient debout ; il entendait leurs rudes paroles. —. Ah ! s'ils eussent remarqué que le héros se ranimait, ils l'auraient empêché de revivre. — Iring vit aussi Giselher près de lui, et il se demanda comment il pourrait lui échapper.

Enfin le héros danois s'élança brusquement hors du sang dans lequel il était plongé, et il dut rendre grâce à son agilité. — Il courut à grands pas hors du palais. — Il rencontra bientôt le cruel Hagene ; et sa main courageuse lui porta hardiment des coups précipités.

Le sombre Hagene se dit : « Voici ma proie ;

» — et, à moins que le démon ne s'en mêle, » Iring ne peut plus m'échapper. » — Cependant le brave Iring blessa Hagene à travers son casque; ce bon héros fit cet exploit avec sa forte épée, « *Waseche;* » c'était une arme sans égale.

Mais, quand le farouche Hagene sentit sa blessure, et que son glaive chancela dans sa main, sa rage redoubla tellement qu'il poursuivit de nouveau le jeune Iring. Ce héros monta légèrement l'escalier; mais Hagene le rejoignit sur les degrés, et leur querelle recommença.

Iring éleva vainement son bouclier au dessus de sa tête; de rouges étincelles jaillissaient continuellement de son casque. — Ah! si même cet escalier funeste avait eu une triple étendue, Hagene n'aurait point cessé de serrer de près son adversaire et de le frapper sans relâche.

Et pourtant Iring reparut vivant devant ses amis : — ceci fut promptement rapporté à Chriemhild, et comme quoi de sa main puissante Iring avait blessé le fort Hagene. — Hautement

et avec allégresse la reine rendit grâce au jeune héros.

« Que le Dieu du ciel te récompense ! Iring, » noble et zélé chevalier ! — Tu as bien rehaussé » mon courage et mon ame. Ah ! j'ai donc vu l'ar- » mure de Hagene rougie de son sang odieux ! » — Chriemhild, par tendresse de cœur, détacha de ses blanches mains le bouclier d'Iring.

« Modérez vos transports de reconnaissance, » dit Hagene avec un sombre sourire, « tout » ceci, sur ma foi, ne vaut pas tant de paroles. » — Peut-être est-il prêt à recommencer, s'il » sait agir en homme hardi : — toutefois la » blessure qu'il m'a faite ne vous réjouira pas » longtemps.

» Si vous voyez mon bouclier teint de mon » sang, je n'en serai que plus acharné à offrir » vos serviteurs à la mort. — A cette heure, » sachez-le, je suis irréconciliable avec *vous* et » vos vassaux. — Cette blessure, de la main » d'Iring, est, certes, chose petite, et j'y fais » peu d'attention. »

Cependant le jeune Iring se tournait avidement vers le vent; à cette fin de se rafraîchir sous sa brûlante cuirasse, et, détachant son casque, secouait ses cheveux trempés de sueur. — Pendant qu'il se reposait, les gens disaient que son courage était grand; et cela redoublait, à bon droit, la valeur du héros.

Il dit : « Amis, sachez qu'il faut m'armer » derechef et sans retard; je veux voir s'il » m'est réservé de vaincre cet homme arro- » gant. » — Son bouclier était haché en pièces; on se hâta de lui en donner un meilleur.

Le héros danois s'arma précipitamment; il prit sa plus forte lance pour satisfaire sa haine contre le déloyal Hagene, et il s'empressa de courir vers lui. — Ah! ce farouche et sanguinaire Bourguignon s'était fait l'ennemi mortel du jeune et brave Iring.

Le cruel vassal de Günther n'attendit pas son noble adversaire : il s'élança au devant de lui et le frappa d'estoc et de taille, le poursuivant, jusqu'au bas de l'escalier, avec une rage

monstrueuse! — Le courage d'Iring ne pût le sauver.

Leurs boucliers se heurtèrent si rudement, qu'on en vit jaillir de rouges et lumineuses étincelles! — Mais les jours d'Iring étaient comptés : il fut atteint par le glaive de Hagene, à travers les jointures de son armure, et de telles blessures, hélas! sont toujours mortelles.

Iring, se sentant fortement blessé, couvrit son casque de son bouclier. — Peut-être pensait-il qu'il n'avait déjà que trop souffert! — Et néanmoins il devait souffrir encore davantage : son perfide ennemi était un assassin!

Ce barbare se saisit d'une pique tombée à ses pieds, et il la lança si violemment à Iring, le brave héros du Danemarck, que sa tête fut transpercée par cette lance. — Ainsi finit ce combat meurtrier; ainsi *Hagene réserva à Iring* une fin terrible et lamentable.

Iring tomba dans les bras de ses amis du Danemarck. — Avant de détacher son casque,

on arracha de sa blessure le terrible fer de lance; à cette heure, il sentit les approches de la froide mort! — Ses parents pleurèrent amèrement, et force leur était bien de se désespérer.

La reine, toute baignée de larmes, accourut vers Iring! — Ah! comme elle déplorait sa perte! et combien de pleurs elle versait sur ses blessures! — Ah! douleur si profonde ne se verra jamais. — Le guerrier d'élite voulut parler en présence de sa parenté :

« Cessez, ô noble reine! vos plaintes et vos » gémissements; à quoi peuvent servir tant de » larmes? — Il faut bien que je meure après » avoir reçu de semblables blessures! — La » *mort* ne veut pas, hélas! que je sois plus » longtemps votre vassal fidèle et celui » d'Attila. »

Il dit aux hommes du Danemarck et de la Thuringe ces paroles, d'une voix faible et mourante : « A vous, amis! à vous, guerriers!

» les dons promis par la reine, son or brillant
» et vermeil; mais, si vous attaquez Hagene,
» c'est *la mort* que vous recevrez. »

Son beau visage devint pâle, il se couvrit des ombres de la mort; et il regretta la vie, le jeune et brave Iring. — Ses amis, ne pouvant le ranimer et le voyant abattu par la mort, recommencèrent le combat avec une nouvelle fureur (1).

Hawart et Irnfried s'élancèrent vers la salle avec mille hommes, — ou plus — (2). Voilà qu'on entendit des bruits démesurés! voilà qu'on poussa contre les Niebelüngen des lances fortes et prodigieuses.

Le seigneur Irnfried s'attaqua au barde terrible; mais ce fut, hélas! à son notable dommage : — la main puissante de Folker frappa rudement le bon casque du margrave! — Les coups violents et précipités de Folker étaient assenés avec acharnement.

Tant et si bien se montrait la valeur de

ces preux, que leurs armures se brisaient à grand bruit : — la cotte de mailles du courageux barde se rompait sous les coups d'Irnfried, et sa cuirasse jetait des étincelles d'un rouge ardent ! — Et, néanmoins, ce fut le margrave qui tomba *mort* devant le barde.

Cependant Hawart et Hagene étaient aux mains : — celui qui les eût contemplés aurait vu d'effroyables merveilles ! — Les coups tombaient sans relâche de la main de ces deux champions ! — Et, néanmoins, ce fut Hawart qui tomba *mort* devant le cruel Bourguignon.

Quand les hommes du Danemarck et de la Thuringe virent leurs chefs tués, une sanglante mêlée s'éleva devant le palais ; et avant que leur vertueux courage eût brisé et forcé les portes, maints casques et maints boucliers furent taillés en pièces.

« En arrière ! » s'écria Folker ; (3) lais-
» sons - les venir à nous ; sinon, la mort
» vers laquelle ils accourent leur sera trop

» lente à venir. — C'est au péril de leur vie
» qu'ils s'efforcent de conquérir le *prix* offert
» par la reine; mais ils recevront l'affreuse
» mort. »

Lorsque ces téméraires se jetèrent dans la salle, leurs têtes furent promptement courbées sous les glaives vengeurs qui les firent expirer. — Le vaillant Gernot et le brave Giselher se battirent en désespérés!

Mille et quatre batailleurs pleins de vaillance s'étaient, néanmoins, fait jour dans la salle; — mais en vain! — ces guerriers furent tous flagellés par les glaives flamboyants dont le cliquetis assourdissait! — Ah! l'on pourrait dire des prodiges inouis de la valeur des Niebelüngen.

Bientôt le fracas des armes se ralentit, les sons se perdirent dans l'air, et le silence se rétablit. — Le sang des victimes s'écoulait de toute part et ruisselait par les ouvertures (4) pratiquées vers le seuil des portes. — Ces

hommes du Rhin avaient, certes, déployé de bien grandes forces.

Ils songèrent enfin au repos et s'assirent paisiblement. — Quelques uns d'entre eux détachèrent leurs armures et déposèrent leurs boucliers; l'intrépide Folker faisait la garde hors de la salle; il était désireux de savoir si l'on viendrait derechef s'attaquer à eux.

Attila déplora tout ceci; Chriemhild en pleura; les femmes et les filles se montraient désolées. Mais je crois que la *mort* elle-même conspirait contre les Huns (5); car on vit encore maints guerriers périr de la main des Niebelüngen.

NOTES

SUR LA TRENTE-CINQUIÈME AVENTURE.

(1) Iring. — Ce jeune margrave était l'ami et le vassal de *Hawart*, roi de *Danemarck*; ces deux héros, expulsés de l'empire, s'étaient rangés sous les bannières d'Attila; ainsi que le prince *Irnfried*, margrave de la Thuringe et tributaire d'Attila. — L'inconcevable inaction d'Attila, pendant que l'on immole ainsi ses vassaux et ses alliés, ne peut s'expliquer que par le respect fanatique que professaient ces peuples barbares pour les lois sacrées de *l'hospitalité*.

(2) Dans l'ancien manuscrit de Saint-Gall, il est dit : « 1004 hommes. » — Dans les chroniques du moyen-âge, cette minutieuse exactitude de chiffres paraissait un moyen infaillible de vraisemblance et de conviction! la crédulité est un caractère de l'enfance des peuples.

(3) Dans quelques manuscrits, on arme toujours Folker de son *archet-glaive*; et cette image poétique s'harmonise avec le titre pittoresque de « poète guerrier; » ainsi il est conservé ici. — Mais quelques auteurs attribuent au barde invincible une pesante *barre de fer*, qu'il déchargeait sur ses ennemis, pendant la guerre, et qui faisait vibrer *ses cordes mélodieuses*, en tem s de paix.

(4) « *Les ouvertures, rigel-stein,* » probablement « *rinn-stein, égout,* » qui partaient de la salle haute à laquelle on arrivait par un escalier, et qui avaient une issue par la muraille pour l'écoulement de l'eau qui servait aux usages de propreté, ou peut-être aussi pour le renouvellement de l'air; en bas allemand : « *rille, riol, sillon, égout, rigole* (*rivulus*), » d'où les Allemands ont conservé « *riolen, rigolen,* » de plus «*reihe, rige, rigel.*»

(Glossaire de l'édition de 1820, page 361, par M. Fr. de Hagen.)

M. Zeune dit : « *Schwellenstein,* » ce qui signifie *seuil de la porte*. En combinant le sens de ces deux interprétations avec le texte : « *Das wlut von den toden-maunern,* » *flols dürch die löcher* (*ouvertures*), *ünd in den riegel-* » *stein.* » Il paraît qu'il faut traduire ainsi : « Les ou- » vertures pratiquées au dessus du seuil de la porte. » — Ce qui rapproche les diverses interprétations.

(5) « *La mort conspirait contre eux. Der tod uf si gesworn.* »

(Édition de 1820, de M. Fr. de Hagen.)

Dans le poème intitulé « *la Plainte,* » les mourants luttent contre la *mort personnifiée;* elle cherche sa proie dans les batailles; elle est *stigmatisée* par les blessures

que font les armes, comme le dieu *Odin* se perce lui-même à coups de lance. Elle saisit les mourants par la main et les entraîne comme dans la fameuse *danse des morts*.

En général, les fictions septentrionales se font remarquer par une sombre énergie dont voici un exemple.

La mythologie du Nord, qui parle de l'existence de la nuit avant de développer la naissance du jour, s'exprime ainsi : « Le géant Niorvi, Narsi (obscur), avait une fille » nommée Noff (nuit), sombre et noire comme sa race. » Elle se maria trois fois : son premier époux fut Nagel-» fari (l'air, l'atmosphère, la substance éthérée); elle en » eut un fils, Andur (matière première); ensuite elle » épousa Anar (la faculté créatrice), et elle en eut *Jord* » (la *terre*); enfin, ayant épousé Ellingar (le crépuscule), » elle devint mère de Dagur (le jour), qui était radieux » comme la race de son père.

» La *nuit* et le *jour* furent transportés au ciel. Là ils » reçurent des chars et des chevaux pour faire journel-» lement le tour de la terre. — La *nuit devançait* son » frère; elle était montée sur le cheval nommé « *Sombre* » *Crinière*, » qui arrosait la terre, chaque matin, en » secouant l'écume qui couvrait son mors. Le cheval du » jour portait le nom de *Brillante Crinière*, et il éclairait » la terre en déployant sa crinière. »

(Encyclopédie générale, Allgemeine hand encyclopædie, tom. 6, page 865.)

TRENTE-SIXIÈME AVENTURE.

COMME LES CHEFS DU RHIN VOULURENT FAIRE LA PAIX AVEC ATTILA ET CHRIEMHILD.

Hagene parla : « Mes braves chefs, mes
» héros, soyons joyeux. — Nous laissons aux
» Huns assez de sujets de pleurs pour
» qu'ils se souviennent, un peu de temps, de
» cette fête d'armes ! — A quoi sert à Chriem-
» hild, présentement, de nous avoir attirés
» ici ? mieux lui vaudrait que nous fussions
» restés sur le Rhin.

» Délacez tranquillement vos casques; —
» moi et mes compagnons d'armes nous
» veillerons sur vous. — Si les serviteurs de
» Chriemhild veulent renouveler leurs atta-
» ques, j'en garantirai mes nobles chefs, du
» mieux qu'il se pourra. »

Les vaillants désarmèrent leurs fronts; ils s'étendirent et se reposèrent sur les corps des blessés à mort qui avaient été renversés par leurs mains. — Ah! cette cruauté mit les Bourguignons en mauvaise renommée chez les Huns.

Avant le retour de la sombre nuit, Chriemhild demanda au roi d'envoyer un bon nombre de gens de guerre dans la salle des conviés. On en fit paraître vingt mille, — ou plus, — qui se préparèrent à combattre les Bourguignons.

Le tumulte devint horrible au dehors et au dedans de l'immense salle! — Dankwart, dans son humeur chevaleresque, s'élança hors de la salle avant ses chefs! — Il courut à la rencontre de l'ennemi, et on le crut mort;

mais il reparut encore pour faire de nouveaux prodiges.

Les approches de la nuit firent cesser le carnage ; les conviés d'Attila avaient bravement résisté aux Huns, comme il convient aux héros, pendant toute la durée d'une longue journée *d'été*. — Ah! combien de guerriers hardis tombèrent morts à leurs pieds!

Ce fut à la fête d'un *solstice d'été* que tout ceci se passa, et que l'on vit cet effroyable carnage. — Ah! la reine Chriemhild sut venger sa tristesse de cœur sur sa parenté et sur d'autres héros. — Mais toute joie cessa, depuis, — pour le grand roi Attila.

Toutefois la reine n'avait pas souhaité ce grand massacre : — elle n'avait dans la pensée qu'une *seule mort*, celle du traître Hagene! tel était son vouloir. — Mais les démons de l'enfer firent tomber dans une même destruction tous ces braves guerriers.

Le jour avait pris fin. — Force leur fut bien

de commencer à devenir pensifs et soucieux. — Ils se dirent qu'une mort soudaine leur serait moins mauvaise que cette longue et monstrueuse angoisse. — Ces orgueilleux chevaliers eurent enfin des pensées de réconciliation.

Ceci étant, les chefs du Rhin demandèrent que l'on fit venir vers eux le roi Attila. — Ces trois chefs, encore teints de sang, revêtirent leurs armures, et ils quittèrent la salle, ne sachant, hélas! à qui se plaindre d'une si lamentable agonie!

Attila le célèbre et Chriemhild la superbe marchèrent vers les conviés. — Comme le pays était à eux, ils avaient, à bon droit, — une suite nombreuse! Attila dit aux rois du Rhin: « Que voulez-vous de moi? vous songez à la » paix? mais vous sera-t-il facile de l'obtenir,

» Après les notables dommages que vous » m'avez si cruellement causés? — Vous avez » massacré *mon enfant!* vous en devez porter » la peine, tant qu'il me restera un souffle de » vie. — Vous avez aussi ôté la vie à un grand

» nombre de mes parents et féaux ! — Que la
» paix, l'oubli et le pardon vous soient donc
» à jamais refusés. »

Gunther répondit : « Force nous était bien
» de nous défendre ; mes vassaux malheureux
» n'ont-ils point péri par *les tiens* dans la
» salle de l'hôtellerie? En quoi avais-je mérité
» cet outrage? — J'étais venu à toi, plein de
» foi et de confiance, me disant que tu m'étais
» favorable à jamais. »

Giselher le jeune prit la parole : « O vous
» qui n'avez point passé de vie à trépas, ô
» guerriers d'Attila ! que savez-vous de moi ?
» dites, que me reprochez-vous? — J'étais si
» joyeux de venir amicalement sur vos terres. »

Ils dirent, avec de sombres murmures : « Par
» ton bon plaisir, seigneur, la ville et les
» provinces sont remplies de désolation. Que
» n'es-tu resté à Worms sur le Rhin ? — Tu as
» fait beaucoup d'orphelins parmi nous ; notre
» pays est dévasté par toi et par ta parenté. »

Le noble et fier Gunther, déjà courroucé, s'écria hautement : « Voulez-vous quitter cette » forte haine contre nous, tristes guerriers » étrangers, et nous donner une *paix* sage et » sincère? ce sera bon pour les deux nations. — » Certes, c'est sans aucune raison que le roi » Attila nous accuse. »

Le chef des Huns dit alors aux conviés : « Vos désastres et les *miens* sont très inégaux ! » — Mon fils tué ! — voilà votre crime. — Des » outrages, d'horribles querelles, d'affreux et » notables soucis, voilà ce que j'ai reçu de » vous. — C'est pourquoi pas un de vous n'aura » la vie franche et sauve. »

Alors parla le hardi Gernot de Bourgogne : « O roi ! que le Dieu du ciel vous inspire » de traiter plus loyalement *vos conviés !* — Et » puisque vous voulez la guerre, que ce soit du » moins, sans embûches : éloignez-vous de la » salle, laissez-nous en plein air ; ce sera agir » loyalement !

» Et quand nous serons tous parmi vous,

» respirant librement un air pur, qu'il nous
» advienne sans retardement ce que vous
» ordonnerez de nous. — Il vous reste tant de
» vassaux en pleine vigueur et santé! ils peu-
» vent nous attaquer promptement. — Mais
» nous, pauvres fatigués du combat, pourrons-
» nous leur résister? — Ah! combien de temps
» cette lutte inégale doit-elle encore durer? »

Entendant ces dolentes paroles, les vassaux d'Attila étaient presque disposés à livrer passage à tous les Niebelüngen; mais Chriemhild, voyant ceci, en montra vivement son déplaisir! — Et pour la seconde fois la paix fut *refusée* aux malheureux guerriers étrangers.

La reine dit: « Non! guerriers d'Attila! ce
» que vous alliez faire, il n'y faut point penser:
» — non! je vous le dis, en vérité, vous devez
» en croire ma fidélité. — Si ces meurtriers
» sortent de la salle, ils enverront vos amis
» à la mort.

» Dussiez-vous ne voir en vie, parmi eux,

» que les fils de la reine Uta, mes nobles
» frères; s'ils vont respirer l'air et rafraîchir
» leurs brûlantes cuirasses, vous êtes perdus!
» Des héros aussi invincibles, aussi peu sou-
» cieux de la mort, n'ont jamais vécu sur la
» terre. »

Giselher le jeune s'écria: « O ma sœur
» bien-aimée! comment aurais-je pû prévoir,
» même en songe, les tourments qui m'atten-
» daient ici, — au temps où tu me conviais si
» gracieusement de passer le Rhin pour te
» voir au pays des Huns?

» Mon ame était fidèle à la tienne; tu n'as
» jamais souffert aucuns torts ni injustices
» par ma volonté; pour cela, ma sœur, j'ai
» chevauché jusque dans tes États, croyant,
» certes, que tu m'étais favorable. — Sois donc
» miséricordieuse, ma noble sœur, puisque
» le *passé* n'est pas chose que l'on puisse
» changer. »

Chriemhild dit: « Je ne vous recevrai pas
» à miséricorde; vous avez, depuis trop long-

» temps, mérité d'encourir ma disgrace. — » *Hagene* a rempli mes jours de pleurs, en » Bourgogne; et *ici* il a massacré mon cher » *enfançon!* — Cet assassin en portera la » peine, comme tous ceux qui sont venus du » Rhin avec lui.

» Si ce barbare ennemi m'est, néanmoins, » *livré* en otage, je ne vous refuserai plus la » *paix*; et vous resterez tous en vie, — pour » cela que ma mère est aussi votre mère, » et que vous étiez mes frères chéris! — Et à » ce prix je parlerai de réconciliation à ces » Huns qui nous entourent.

— » Le Dieu du ciel ne le permettrait pas! » s'écria brusquement Gernot. « Fussions-nous » encore mille Bourguignons, tous dévoués à » l'affreuse mort, certes nous péririons plutôt » de mort mauvaise que de te *livrer* en otage » un seul homme de notre parenté. Ceci ne se » verra jamais. »

Giselher parla en ces termes: « Il nous faut

» mourir : — on n'enlèvera aucun de ceux
» qui sont sous la garde de notre chevalerie.—
» Nous voilà prêts : holà ! guerriers d'Attila,
» que celui qui veut s'attaquer à nous se
» présente ! — Je n'ai pas encore abandonné
» avec félonie un seul ami. »

Dankwart le téméraire prit la parole au nom du guerrier réclamé par Chriemhild : « Mon frère Hagene n'est pas le seul homme
» du Rhin qui soit encore debout, reine des
» Huns. — Tel de vos serviteurs qui méprise
» la paix pourra s'en mal vouloir ; tenez-vous
» tous pour avertis ; mes paroles sont sincères. »

La reine dit : « Guerriers superbes, mes Huns
» fidèles, répandez-vous sur les escaliers, pour-
» suivez mes ennemis jusque dans la salle !
» vengez-moi. —Je vous le revaudrai toujours,
» et à bon droit ; l'outrecuidance de Hagene
» sera récompensée par mes soins.

» Courez, mes vassaux, courez dans la salle,
» marchez à l'ennemi ; que pas un d'eux ne

» vous échappe. — Les quatre extrémités de
» cette salle vont être incendiées par mes
» ordres; ma douleur ne me donnait point
» de répit, mais voici venir la vengeance. » —
Les hommes d'Attila s'empressèrent d'obéir.

Les Niebelüngen qui se tenaient encore dehors furent durement refoulés dans l'intérieur, à coups furieux d'estoc et de taille; si grand tumulte ne se vit jamais; et les princes et leurs vassaux se réunirent étroitement, résolus qu'ils étaient de ne point se séparer, tant était grande leur fidélité.

La femme d'Attila fit soudain incendier la salle, et les flammes attaquèrent les Niebelüngen. — La violence d'un vent impétueux embrasa la salle de toute part, et jamais une brave nation ne subit pareil supplice! — je le crois, du moins.

On les entendait s'écrier avec des hurlements d'angoisse: « Malédiction sur ce feu qui
» nous dévore! mieux nous aurait valu la mort
» en combattant. O Dieu des miséricordes!

» comment devons-nous périr ? la reine venge
» horriblement sur nous ses querelles ! »

L'un d'eux murmura ces paroles : « Nous
» resterons ensevelis en ce lieu. — A quoi nous
» serviront les salutations que le roi Attila
» nous fit porter ? notre détresse inouie n'en
» sera pas moins affreuse. — La soif me con-
» sume à l'égal du feu, et je sens que ma vie
» s'en va rapidement. »

Hagene parla : « Nobles et bons chevaliers,
» celui que la soif accable peut s'abreuver ici
» du *sang* qui nous inonde ; qu'il remplace
» pour nous les vins. — Dans cette chaleur de
» l'enfer, avons-nous donc pour boisson et
» nourriture autre chose à notre vouloir ? »

Un des guerriers s'approcha d'un mort ; il
s'agenouilla devant ses blessures, et, dénouant
un casque pesant, il s'efforça de boire sans
horreur le sang qui jaillissait devant lui ! — Ce
breuvage, odieux et inusité, ranima toutefois
le guerrier malheureux.

Cet homme accablé dit d'une voix faible: « Que le *Dieu* des pardons vous récompense au » ciel, sire Hagene; votre dire était bon sur » mon ame! — Et rarement on me servit le » meilleur vin plus à propos. Si je vis encore » un peu de temps, je vous revaudrai ceci. »

Alors qu'on sut, par ces paroles, que le guerrier avait étanché sa soif, plusieurs autres Bourguignons suivirent bientôt ce bon exemple, et, comme leur ami, ils burent du sang. — Ces guerriers mourants reprirent des forces merveilleuses! — Et maintes belles femmes en perdirent depuis leurs plus chers amis.

Le feu se fit jour impétueusement à travers la salle; des brandons enflammés tombaient sur les Niebelüngen; mais ils tâchaient de s'en garantir avec leurs larges boucliers. Et cependant la noire fumée, les flammes pétillantes les mettaient en péril. — Je crois que jamais d'autres héros ne subirent un tel supplice.

Hagene leur dit: « Guerriers, courez près

» des murs de la salle, et qu'ils vous servent » de refuge. Secouez les brandons fumants qui » écrasent vos casques; éteignez-les dans le » sang, qu'ils soient foulés sous vos pieds. — » La reine nous donne une fête mauvaise et » sanguinaire! »

Dans ces tourments la nuit passa. — Et toujours debout, gardant la porte, on voyait ensemble les deux hommes sans peur, Folker et Hagene. — Appuyés tous deux sur leurs boucliers, ils gardaient en silence leurs tristes amis de la Bourgogne.

La salle était voûtée, ceci aida au salut des conviés; il en advint que quelques uns échappérent au danger.—En vain le feu les inquiétait à travers les vitraux brisés, ces guerriers courageux surent s'en défendre par leur grande force; et, certes, ce n'était pas chose petite et de peu de valeur.

Le barde parla : « Amis, restons dans l'inté- » rieur; Hagene, il faut y rentrer, pour cela, » que les Huns puissent tenir pour certain que

» nous sommes tous vaincus par le feu. — Ils
» viendront se repaître des maux qu'ils nous
» ont préparés; mais quelques uns de nous pour-
» ront encore leur faire face au combat. »

Giselher de Bourgogne prit la parole : « Je
» crois, amis, que le jour va naître; un vent
» frais s'élève et me pénètre. — Si le Dieu
» du ciel le veut, nous pouvons voir de meil-
» leurs jours; — mais quelle fête hideuse nous
» devons à ma sœur Chriemhild! »

Un autre se prit à dire : « Voici venir le jour;
» je le sens à la froidure de l'air; mais, comme
» rien d'heureux ne peut advenir, armons-nous,
» — ô guerriers! force nous est bien de nous
» y attendre : nous ne sortirons pas d'ici; il faut
» donc y rester ensevelis avec honneur. »

Certes, le roi devait penser que les conviés
avaient péri par la violence du feu et par la
fatigue de leurs exploits. — Néanmoins six
cents Bourguignons, — ou plus, — étaient
encore pleins de vie et d'audace. — Ah! jamais

aucun chef n'eut à sa solde des hommes de guere aussi déterminés.

A voir les *deux gardiens* de ces infortunés, on reconnut qu'ils étaient sauvés. — Bien que la félonie de Chriemhild eût été horrible, comme l'outrecuidance de ses serviteurs, — et bien que les Niebelüngen eussent enduré d'affreux tourments, beaucoup d'entre eux marchaient encore par la salle, — et les Huns le remarquaient en s'émerveillant de ce prodige.

Quelqu'un alla dire à la reine comme quoi un grand nombre de Bourguignons étaient hors de peine. — La femme arrogante s'écria : « Ceci » n'est pas chose possible et réelle : comment un » seul de ces hommes aurait-il pu survivre à » l'incendie ? je veux soutenir et croire qu'ils » sont tous consumés par le feu. »

A vrai dire, les malheureux princes et les hommes du Rhin auraient volontiers survécu à cette détresse, si quelqu'un leur avait octroyé le don de miséricorde ; mais, n'ayant nulle clé-

mence à espérer au pays des Huns, leur destruction fut vengée par leurs bras courageux.

Le jour primait à peine, quand on les salua par une affreuse attaque : — ceci mit les héros en grand émoi, et ils virent bien leur danger. — Des piques aiguës leur furent lancées de toute part, mais ils se mirent promptement en défense, ces chevaliers fiers et superbes.

La cruauté des Huns était renforcée par leur vouloir de gagner les riches présents de la reine et de faire parade de leur fidélité au roi ; — mais il en advint très vite que beaucoup tombèrent sous le tranchant du glaive et virent la mort de près.

On pourrait dire des merveilles de ces dons si riches et des promesses faites aux Huns : — Chriemhild fit quérir, sur des boucliers, des monceaux d'or vermeil, et elle en donna, sans le compter, à tous ceux qui en voulurent. — Jamais solde si haute ne fut offerte et donnée pour la perte de l'ennemi.

Une troupe nombreuse et bien armée se montra; le barde dit paisiblement : « Qu'ils viennent, ils nous trouveront! — Jamais je ne vis » aucun guerrier courir si légèrement à la mort » que ceux qui ont reçu l'or de Chriemhild pour » nous détruire! »

Maints Niebelüngen criaient hautement : « A » nous, guerriers! à nous, courage, avancez » donc! il est temps d'en finir; — et ceux-là » seuls mourront qui doivent mourir. » — A ces discours si fiers on répondit par des nuées de piques : les boucliers des conviés en furent hérissés.

Hélas! que pourrais-je dire encore ? — douze cents hommes, — ou plus, — poursuivirent çà et là, avec furie, les malheureux conviés; mais bientôt leur sang coula par torrents! — car ce fut dans le sang des Huns que les hommes du Rhin éteignirent leur brûlante ardeur.

Pas un d'entre eux ne sortit vivant de la salle mortuaire; — on vit jaillir le sang de leurs larges blessures, et les Huns eurent à pleurer

la fin terrible de leurs amis. Les gens d'élite du roi Attila étaient tombés morts devant les Niebelüngen, et leurs nobles parents éclatèrent en lamentations.

TRENTE-SEPTIÈME AVENTURE.

COMME RUDIGER FUT TUÉ.

En cette effroyable matinée, les étrangers eurent quelque peu de repos. — Rüdiger, le noble époux de dame Gotelinde, s'en vint tout pensif à la cour, et voyant le carnage qui avait dépeuplé le pays, il se prit à pleurer sur les deux nations ennemies! Ce chevalier illustre était bon et loyal.

« Maudite soit l'heure où je suis né ! » s'écria douloureusement le héros ! « et maudit soit ce » fléau dont on ne peut arrêter le cours ! — » Vainement, hélas ! je voudrais pacifier ces » haines, Chriemhild les ranimerait pour cela, » qu'elle voit, de moment en moment, grandir » ses pertes et ses affronts, ses outrages et ses » soucis. »

Rüdiger le loyal s'enquit de tout ceci auprès du sire Théodoric : « Ne pourrait-on pas né- » gocier la paix entre ces rois irrités et super- » bes ? » — Mais le chef de Vérone lui donna cette réponse : « Hardi serait le guerrier qui » oserait contredire Attila le puissant ; et ce » chef ne veut faire grâce à aucuns Bourgui- » gnons. »

Un seigneur du pays des Huns remarqua Rüdiger qui se tenait là, tout consterné et les yeux mouillés de larmes. Cet homme cauteleux alla où était la reine et lui dit : « Voyez, reine, » comme il reste immobile et accablé celui qui » est le plus en faveur près de vous et d'Attila !

» Celui à qui tout obéit, les villes et les ar-
» mées, et vos nombreux vassaux; combien de
» terres et de forteresses lui appartiennent, par
» la grâce du roi des Huns! et néanmoins, ô
» reine, a-t-il frappé un seul coup louable pen-
» dant cette sanglante mêlée?

» Bien me semble qu'il se montre peu sou-
» cieux de ce qui se passe céans, pour cela,
» certes, qu'il a du superflu à sa guise; il n'é-
» tait bruit que de lui, comme du plus vaillant
» des vaillants; mais il l'a mollement prouvé
» depuis que le sort nous est contraire. »

Avec une sombre tristesse, Rüdiger le loyal regarda cet homme aux mauvaises paroles : « Il expiera sa félonie, pensa le margrave; il a
» dit son avis un peu trop ouvertement à la
» cour, en m'accusant de couardise; il va con-
» naître mieux qui je suis. »

Et, serrant ses poings vigoureux, il courut sur son adversaire, et le frappa de telle sorte, qu'il le jeta à ses pieds comme un homme déjà

trépassé; — ce qui augmenta, à vrai dire, les cuisants déplaisirs du grand roi Attila.

« Loin d'ici, lâche menteur! » s'écria Rüdiger indigné; « n'ai-je donc pas assez de tri-» bulations et de sujets de trouble sans tes » insignes menteries? — Pourquoi me repro-» cher de n'avoir point aidé à massacrer les » hôtes du roi?

» J'aurais souhaité leur perte; je leur aurais » souhaité malheur et malencontre! si ce n'était » que j'ai moi-même conduit ces hôtes en » notre pays. — J'ai guidé leur escorte sur les » terres de mon roi; c'est pourquoi mon bras » fidèle, mais loyal, ne peut plus les attaquer.

« Noble Rüdiger! » dit alors au margrave le roi des rois, le superbe Attila, « nous n'a-» vons que trop de morts dans notre pays con-» tristé; d'en avoir davantage, il n'est donc » nul besoin. — Votre action est, certes, mau-» vaise! — Est-ce ainsi que vous venez à notre » aide? »

Le noble chevalier répondit : « Cet homme
» avait troublé mon ame en me reprochant,
» avec félonie, les honneurs et les biens dont
» tes mains généreuses m'ont pourvu en si
» grande abondance ! — Le menteur, l'envieux,
» s'en est mal trouvé. »

Chriemhild siégeait aux côtés du roi; elle avait aussi frémi de la colère du héros contre l'homme envieux; elle en resta consternée; ses yeux se mouillèrent de larmes, et, d'une voix plaintive, elle dit au margrave : « En quoi, sire
» Rüdiger, avons-nous mérité ceci?

» A quelle fin irriter davantage Attila et moi,
» et rendre ainsi nos soucis plus amers? —
» Noble Rüdiger, vos paroles loyales furent
» toujours des promesses de risquer pour nous
» l'honneur et la vie, — et j'ai entendu maints
» vaillants vous octroyer le prix de la valeur.

» Eh bien ! voici que je vous requiers de m'ac-
» corder la grâce promise : souviens-toi, ô guer-
» rier d'élite ! des temps qui ne sont plus : en
» me pressant de m'unir par mariage à l'illustre

» Attila, tu m'as *juré* de me servir jusqu'à la
» mort de l'un de nous deux. Ah ! pauvre moi !
» — Jamais votre secours ne me fut si néces-
» saire.

— » Et ceci ne doit pas être nié, noble dame;
» je vous ai promis *par serment* de risquer, à
» votre gré, ma vie et mon honneur ; — mais
» de perdre mon ame, je ne l'ai point juré. —
» Vous savez que je vous ai amené les seigneurs
» vos frères ; vous le savez. »

Elle dit aussitôt : « Mais, Rüdiger, ô noble
» ami ! souviens-toi de ta foi jurée, de tes ser-
» ments de venger mes maux et mes griefs ! —
» — Je t'en adjure, en ce triste jour, ô guerrier
» valeureux et bon ! »

Attila, le puissant roi, seconda la reine ; il dit :
« Rüdiger, pense à nous ! » Et Chriemhild se
prosterna aux pieds de Rüdiger. Alors la cons-
ternation du bon margrave devint visible ; et
ce chevalier dévoué se prit à dire d'une voix
triste et lamentable :

« Malheur à moi, oublié de Dieu, de ce
» que j'ai assez vécu pour voir ceci! — Il faut
» que je renonce à l'honneur, à la loyauté, à la
» courtoisie que Dieu prescrit. — O Dieu du
» ciel! *malheur à moi* (1) de ce que la mort ne
» vient pas me sauver de cette perdition : si j'a-
» bandonne un chef pour me joindre à l'autre,
» je serai mal famé et soupçonné de félonie. —
» Et si je délaisse les deux nations, le monde
» entier m'accusera. — O toi, qui m'as appelé à
» la vie, daigne m'enseigner la bonne voie! »

Finalement, les fortes prières de la reine et du roi tournèrent le vouloir de Rüdiger vers l'obéissance. Il en advint, depuis, que beaucoup de guerriers tombèrent sous le bras victorieux de Rüdiger, et que le héros reçut aussi la mort. Vous entendrez bientôt le récit des maux terribles qu'il causa.

Et pareillement vous apprendrez comme quoi Rüdiger recueillit de son entreprise des tourments démesurés. — Hélas! bien volontiers, Rüdiger aurait quitté Chriemhild et son sei-

gneur; mais voici ce qu'il redoutait: d'être en horreur à tout l'univers, s'il trahissait ainsi son roi.

L'homme vaillant dit au roi : « O seigneur » Attila ! reprenez à jamais ce que je tiens de » vous, les villes, les campagnes et les trésors » sans fin; — qu'il ne me reste rien de vos mains » généreuses, je m'en irai à pied; je ne reviendrai » drai plus.

» Pauvre, je partirai pour les terres étran- » gères, en menant par la main ma femme et » mon enfant. — Seigneur, plutôt partir que de » mourir ici sans honneur et sans foi. Si j'ai » reçu votre or, c'était pour bien agir. »

Attila répondit : « Sans toi, qui m'aidera? » Ces champs, ces villes, ces trésors, ces vas- » saux, je te les donne de rechef; mais tu dois » me venger de mes ennemis. Je te ferai mon » égal, l'égal d'Attila; tu deviendras un roi puis- » sant. »

Tristement Rüdiger s'écria : « Hélas ! que

» dois-je répondre? — J'ai reçu ces héros sous
» mon toit; je leur ai donné libéralement les
» mets et les boissons de l'hospitalité; ils sont
» partis comblés de mes présents. Était-ce pour
» conspirer leur mort?

» On m'accuserait facilement alors d'une per-
» fide outrecuidance. — Je ne leur ai dénié au-
» cun de mes services, et il me faut les atta-
» quer! Cette action serait lâche et perverse.
» Ah! seigneur, faut-il donc que je déplore la
» fraternité d'armes qui m'unissait à eux?

» Au jeune et vaillant Giselher j'ai donné,
» avec orgueil et joie, mon unique enfant, ma
» chère Dietelinde! Pouvait-elle, dans le monde
» entier, former une meilleure union pour l'a-
» mour, le rang, la richesse et les bienséances?
» — Jamais un roi si jeune ne posséda de si
» hautes vertus. »

Chriemhild parla: « Très noble Rüdiger, et
» malgré tout ceci, laisse-toi fléchir par des
» pensées de compassion; vois mes soucis et
» ceux de ton roi! tu dois avouer, seigneur

» chevalier, que jamais chef ne vit son pays ra-
» vagé par des hôtes aussi funestes. »

Le margrave, désespéré, dit à la femme d'Attila : « Eh bien, reine! que la vie de Rüdiger
» le désolé devienne donc le *prix*, dans ce jour,
» des dons qui lui furent prodigués par vous et
» par Attila. — Je cesse de vous résister, mais
» j'en mourrai.

» En cette fatale journée, je le sais, et je vous
» le dis, en vérité, les terres et les forteresses
» de Rüdiger l'infortuné vous reviendront, pri-
» vées de leur chef par le fer ennemi. — Je laisse
» à votre garde ma femme, mon enfant et tant
» de braves étrangers qui vivaient heureux à
» Pechlarn. »

Attila s'écria : « Que le Dieu du ciel récom-
» pense hautement ta fidélité, ô Rüdiger! » —
Attila était satisfait de la joie de la reine. — « Tes
» amis seront sous notre garde, et j'ai confiance
» que tu reviendras vainqueur. »

Rüdiger alla risquer son ame et sa vie. —

Voyant cela, Chriemhild se prit à pleurer. — Rüdiger lui dit : « Le serment que vous aviez » voulu de moi, je vais le tenir. Je vous défen- » drai, puisque je l'ai juré. — Oh! malheur à » ces chers amis que je dois attaquer malgré » moi. »

Pensif et consterné, il quitta le roi. — Ses vassaux se tenaient non loin de la cour; il leur dit : « Aux armes, mes guerriers! allez tous » vous armer; il nous faut attaquer les hardis » Bourguignons. »

On courut promptement aux armes. Des serviteurs zélés eurent bientôt apporté casques, boucliers, et les fortes cuirasses. Avec quelle surprise les braves étrangers reçurent la nouvelle fatale de ces armements!

Rüdiger se mit en marche avec cinq cents hommes, et sa troupe se fortifia encore de douze guerriers. Ces *derniers* songeaient aux dons de Chriemhild, en courant au combat. Ah! ces serviteurs mercenaires ne voyaient pas la *mort* qui s'approchait d'eux rapidement!

Voici venir Rüdiger, le casque en tête ; il s'avançait tristement ! — Les vassaux du margrave avaient leurs bonnes épées, et ils portaient au bras des boucliers larges et brillants. Folker, les voyant s'approcher, en conçut une douleur sans mesure.

Giselher voyait aussi marcher sous le casque le *père de sa femme !* — Mais comment aurait-il pu s'alarmer ? que pouvait-il attendre de Rüdiger, sinon des secours généreux ? Le jeune roi en eut le cœur tout réjoui.

« Gloire à moi et bonheur à tous ! » s'écria le jeune prince Giselher, « j'ai de vrais amis. » — Les voilà, ces amis, que nous avons acquis » en voyage ; ma femme nous vaudra des appuis, » céans ! — Sur ma foi, je suis tout ravi d'avoir » conclu ce doux mariage.

— » Je ne sais ce qui vous console ! » dit le barde tristement ; « où donc avez-vous vu, en » signe de paix, des guerriers accourir le glaive » en main et le casque en tête ? — Rüdiger vient

» solder, par notre perte, ses forteresses et ses
» campagnes. »

Le barde n'avait pas fini son discours, que déjà Rüdiger s'arrêtait devant la salle funèbre et incendiée. — Le margrave déposa à ses pieds son fort bouclier, et il resta en silence ; hélas ! venait-il avec le pouvoir de saluer ses amis par des offres de service ?

Néanmoins, s'avançant vers les portes, Rüdiger dit enfin à ses amis : « Vaillants Niebelüngen, me voici ; défendez-vous avec ardeur !
» vous deviez croire en mon assistance, et je viens
» vous causer du dommage ! Nous nous sommes
» aimés, et je viens croiser le fer avec vous. »

Ces paroles terribles effrayèrent les guerriers malheureux. — Les voilà donc privés soudainement du sauveur sur lequel ils comptaient. — Et l'ami loyal auquel ils étaient si favorables, voilà qu'il faut l'attaquer ! et après avoir tant souffert des Huns !

« Que le Dieu du ciel, s'écria le roi Gunther,

» vous permette encore envers nous, ô Rüdiger,
» cette brave alliance d'armes que vous nous aviez
» promise. Votre miséricorde est notre dernier
» espoir. — Ah! certes, je me fie trop à vous
» pour croire que vous ferez ce que vous dites.

— » Un serment funeste m'y oblige, » répondit Rüdiger le sage; « je dois me battre avec vous,
» car *je l'ai juré*. Défendez-vous donc, braves
» guerriers; défendez-vous, si vous aimez la vie.
» — La femme d'Attila n'a pas voulu me délier
» de mes serments.

— » Vous commencez trop tard à nous haïr, » dit le roi illustre. — « O Rüdiger, noble cheva-
» lier! Dieu lui-même vous bénira, pour votre
» courtoisie et cordialité envers nous, si vous
» êtes, hélas! dans nos derniers moments, ce que
» vous étiez jadis pour nous; Dieu vous le re-
» vaudra un jour.

» Oui, Rüdiger, si vous nous laissez vivre,
» nous tâcherons sans cesse, moi et mes parents,
» de mériter les *dons* admirables que vous nous

» avez faits. — Nous sommes venus céans sur
» votre foi, et vous nous avez escortés amicale-
» ment jusqu'en ces lieux ; pensez à cela, noble
» Rüdiger.

— » Que ne puis-je encore, à cette heure, vous
» offrir pleine mesure de mes dons ! » s'écria le
guerrier affligé. « Combien, hélas ! je le sou-
» haiterais, si je n'avais la crainte douloureuse
» d'être mal famé pour cela.

— » Cessez, Rüdiger, » dit alors Gernot, « ces-
» sez de contrister vos amis ; — jamais un chef
» ne distribua à ses hôtes, joyeusement, comme
» vous l'avez fait, d'aussi riches présents, et
» avec une pareille profusion ; et nous vous le
» revaudrons si nous demeurons en vie. »

Rüdiger dit : « O très noble Gernot ! plût à
» Dieu que vous fussiez sur le Rhin et moi dans
» la tombe avec un peu de gloire ! — Hélas ! on
» n'avait jamais vu, jusqu'à ce jour, des amis
» attaquer des amis ; et je dois me faire votre
» ennemi.

— « Hé bien! sire Rüdiger, dit Gernot, que ce » soit Dieu qui vous octroie le don de récompense » pour vos riches présents. — Ah! j'ai regret » à votre perte; faut-il qu'un si vertueux cou- » rage vous mène à la mort! — Je porte, ô bon » guerrier, l'arme que vous m'avez donnée :

» Elle ne m'a point quitté pendant ces jours » affreux; et sous sa lance bien effilée plus d'un » vaillant a succombé. Cette épée magnifique » est solide, bonne et brillante : je crois, certes, » que jamais aucun guerrier ne reçut un don » aussi précieux.

» Faudra-t-il, ô Rüdiger, faudra-t-il que » *votre glaive* tranche vos jours? — Et pourtant » que dois-je faire si vous êtes inexorable, si » vous voulez nous assaillir, si vous immolez » mes amis?... — les seuls qui me restent ici. » — O Rüdiger! il me faudra gémir sur votre » noble femme et sur vous.

— » Que Dieu m'accorde, sire Gernot, qu'il » en advienne comme vous le dites : — que vos » volontés s'accomplissent, que vos amis soient

» sauvés. — Mes jours sont comptés, et je vous
» recommande ma femme et mon enfant. »

Giselher, le fils magnanime de la reine Uta, se hâta de dire au margrave : « Sire Rüdiger, » que voulez-vous faire? tous ceux qui m'ac- » compagnent vous sont très favorables. — Com- » bien vous agirez mal, si vous désirez que votre » charmante fille devienne *veuve* si prompte- » ment !

» Si vos vassaux se déclarent avec vous contre » moi, cette colère étrange aura très mauvaise » apparence; — car je dois me fier à vous et aux » vôtres plus qu'à tout homme vivant, — pour » cela que je suis uni, *par mariage*, à votre fille » ravissante. » — Le margrave lui répondit :

« Qu'il vous souvienne de vos amours! ô » prince juste et magnanime. Si vous êtes sauvé » par le vouloir de Dieu, que votre jeune femme » ne soit point châtiée en mémoire de son père; » recevez-la à miséricorde, au nom de toutes » les vertus d'un chef.

— » Je le ferai, et à bon droit! » s'écria Giselher. « Et néanmoins, cher Rüdiger, mon » noble ami! si mon illustre parenté, qui est » encore céans, doit périr par vos mains, il me » faudra bien rompre toute amitié avec votre » fille et vous.

— » Que Dieu *seul* me soit donc miséricor- » dieux! » répondit l'homme juste, « il ne me » reste plus que la clémence du ciel. » Soudain les hommes de Rüdiger se précipitèrent vers la salle, et ils entre-choquèrent leurs boucliers en s'avançant à l'attaque des Niebelüngen. — Mais, du haut de l'escalier, Hagene cria d'une voix tonnante :

— « Arrêtez, noble Rüdiger! encore un mo- » ment, arrêtez : — nous ne vous avons pas » encore assez parlé, mes chefs et moi. — Force » nous est bien de continuer nos paroles, et de » vous demander à quoi pourra servir à votre roi » la destruction entière des tristes étrangers. »

Après un court silence, Hagene s'écria : « Je

» suis en grand souci ; si du moins j'étais armé!
» — Le bouclier dont dame Gotelinde m'avait
» enrichi, les Huns l'ont haché à mon bras. —
» Je l'avais porté avec joie et confiance sur les
» terres d'Attila.

» Si seulement le Dieu du ciel daignait
» m'accorder la grâce d'avoir un aussi bon
» bouclier que celui qui couvre ton bras,
» généreux Rüdiger, je n'aurais besoin d'aucune
» autre armure dans la plus sanglante mêlée.

— » Je te serais volontiers favorable par le don
» de mon bouclier, » dit Rüdiger, « s'il devait
» te protéger contre Chriemhild. — Mais
» n'importe! prends-le, Hagene, et place-le à
» ton bras. — Ah! puisses-tu l'emporter sur
» les terres de Bourgogne. »

Quand le gracieux et magnanime Rüdiger se montra si prompt à sacrifier son fort bouclier, tous les yeux se remplirent de larmes amères et brûlantes! — Ce fut le *dernier don* octroyé à un guerrier par le vertueux Rüdiger de Pechlarn.

Quelque rude que fût Hagene, quelque féroce qu'il eût toujours été, il se sentit vivement ému par le don que lui faisait le bon héros, si près, hélas ! de ses derniers moments sur la terre ! — Et tous ces guerriers d'élite se prirent à pleurer comme lui.

Hagene s'écria : « Que le Dieu du ciel vous » récompense, noble Rüdiger ; votre pareil ne » se verra jamais. Personne ne donne avec » cette magnificence son meilleur bien à de » malheureux étrangers. Que Dieu veuille or- » donner que votre vertu ne périsse point. »

Et aussitôt, reprenant la parole, Hagene dit encore avec véhémence : « Malédiction sur » nos infortunes et malheur à nous ! N'avions- » nous pas assez de notre détresse ! fallait-il » attaquer nos amis ? Ah ! j'en porte ma plainte » à Dieu.

— « Malheur à nous ! » répondit le margrave. — Hagene dit : « Pour prix de votre don, » noble Rüdiger, je m'abstiendrai de toute » attaque envers vous. Mon bras ne se lèvera

» pas contre vous dans le combat, dussiez-vous
» même abattre tous les guerriers de la Bour-
» gogne ! »

A ces mots, le margrave loyal s'inclina profondément devant Hagene. — Tous les guerriers se prirent à pleurer de ce que personne ne pouvait détourner une peine aussi rude ; et force leur était bien de se lamenter ; le père de toutes les vertus périssait en Rüdiger.

Du fond de la salle, on entendit la voix sonore de Folker, le barde guerrier : « O Rüdiger, noble
» et loyal ami, la *paix* vous a été jurée par
» mon frère d'armes Hagene ; que cette paix
» sincère et durable vous soit aussi jurée par
» *moi* : vous l'avez, certes, méritée quand nous
» sommes venus céans.

» Soyez mon messager, ô vertueux Rüdiger ;
» ces bracelets d'or vermeil me furent donnés
» par Gotelinde, à cette fin d'en être paré,
» comme son chevalier, à cette fête d'armes ;
» je les porte, vous les voyez ; j'ai tenu ma
» promesse, et vous m'en serez témoin.

— » Plût à Dieu, » dit vivement Rüdiger, « que » dame Gotelinde eût encore le pouvoir de » vous offrir de meilleurs dons ! — Mais je » porterai, du moins, votre message à ma bien- » aimée, si elle doit me revoir en vie. — De » ceci, ami, ne doutez point. »

Ayant fait tristement cette dernière promesse, Rüdiger leva son bouclier; — sa valeur se déchaîna, rien ne l'arrêta plus, il courut sur les conviés; et, résistant à sa douleur, il porta des coups formidables à ses plus chers amis!

Deux vaillants Bourguignons reculèrent devant lui; bien fallait-il que *Folker* et *Hagene* fussent fidèles à leurs serments! — Ils étaient sincères et devaient l'être. — Mais l'intrépide margrave trouva d'autres braves à l'entrée de la tour (2), et là il soutint des assauts périlleux.

Ils lui livrèrent passage dans leur soif de vengeance : Günther et Gernot se défendirent en héros. Mais Giselher se détourna, ému de pitié; de plus, il désirait sauver ses jours; ainsi il évita Rüdiger.

Or, les vassaux du margrave s'ouvrirent un passage dans la salle, à la suite de leur courageux prince, et ils s'élancèrent hardiment sur les Niebelüngen. Leurs mains tenaient des épées tranchantes et acérées qui brisèrent de bons casques et de forts boucliers.

Les malheureux, fatigués, portèrent cependant des coups rapides aux hommes de Pechlarn; et ceux-ci en ressentirent la profonde atteinte, à travers leurs cuirasses brillantes, et bien près de leurs larges poitrines; tous ces braves firent des exploits prodigieux.

Tous ces champions étaient confusément réunis dans la salle : Folker et Hagene se mirent à la poursuite de leurs adversaires, et ils ne firent quartier à aucun des assaillans, hors à *un seul homme!* — Le sang rougissait les casques sous leurs valeureuses mains.

Le sombre choc des glaives rendait un son lugubre; les liens des boucliers se rompaient sous les coups de lance; les pierreries jaillis-

saient, arrachées des armures, et s'engloutissaient dans des flots de sang! — Si grand carnage ne se verra jamais.

L'épée du chef de Pechlarn étincelait de toute part et perçait au centre de la mêlée. — Il se montra, en ce jour sinistre, comme un batailleur redoutable, bien digne d'acquérir de la gloire par l'éclat de ses faits d'armes.

Deux autres vaillants, le roi Gunther et le sire Gernot, abattirent, pendant l'action, un bon nombre d'ennemis. — Giselher et Dankwart les imitaient et comptaient comme chose petite la tâche de réduire, à leurs derniers moments, quelques uns des assaillants.

Mais Rüdiger l'invincible fit voir comme quoi il était plein de vigueur, bien armé et habile aux choses de la guerre : — Ah! combien d'hommes d'armes tombèrent à ses pieds! — Un Bourguignon le vit, il en fut ému, et ceci avança l'heure dernière du noble Rüdiger.

C'était Gernot le fort. Ce seigneur, outré de

douleur, cria d'une voix courroucée : « Vous
» ne voulez donc pas me laisser un seul guerrier,
» sire Rüdiger! cela me contriste outre toute
» mesure, et je ne puis plus longtemps en
» être le témoin.

» Votre noble présent vous viendra à dom-
» mage, si vous refusez de faire grâce à mes
» amis. — Tournez plutôt vos armes contre
» moi, homme prodigieux, sinon j'userai avec
» puissance de votre don sans égal. »

Mais, avant que le margrave pût se tourner vers Gernot, il dut se défendre contre les Bourguignons qui l'entouraient, et leurs boucliers furent ternis par le sang. — Alors les deux héros, avides de gloire, coururent l'un contre l'autre, et pour éviter de larges blessures, ils se couvrirent de leurs boucliers.

Tels tranchants que fussent leurs glaives, leurs armures y résistaient. — Soudain Rüdiger le brave frappa si rudement Gernot, à travers son casque, dur à l'égal d'un roc, que des flots de sang l'inondèrent. — Mais ce coup

terrible lui fut rendu par le guerrier de la Bourgogne.

Gernot, blessé à mort, souleva néanmoins avec force *l'arme* donnée par Rüdiger, et, perçant le bouclier du héros, le glaive tomba sur son casque et le traversa de part en part. — Ainsi mourut Rüdiger, le noble époux de Gotelinde.

Jamais un don précieux, offert par une main libérale, ne fut payé d'un prix aussi funeste. — Ainsi périrent, par la main l'un de l'autre, ces deux nobles guerriers. En contemplant cet affreux désastre, Hagene fut outré de douleur.

Il dit : « Le malheur plane sur nous ; — la
» perte de ces deux héros est si fatale, que jamais
» leurs vassaux et leurs terres ne cesseront de s'en
» ressentir. Or çà, que les hommes de Pechlarn
» tombent devant nous en holocauste! et qu'ils
» deviennent, à cette heure, notre proie. »

Parlant ainsi, il rentra dans les rangs ennemis ; le carnage devint général, et pas un combattant ne ménagea les vaincus : — plusieurs furent ren-

versés sans blessures; et tel pouvait se relever plein de vigueur, qui tombait *noyé* dans le sang, au sein de ce chaos meurtrier.

« O malheur! » s'écria le jeune Giselher, » mon frère est tombé mort! Le malheur nous » flagelle de plus en plus : Rüdiger, mon père, » a cessé de vivre! ô douleur sans égale et sans » consolation! nos deux nations ont tout perdu. »

Quand les princes surent que les deux chefs avaient passé de vie à trépas, les vassaux du margrave furent serrés de près; la mort visita avec âpreté ses victimes, et les hommes de Pechlarn furent tous immolés.

Les guerriers d'élite de la Bourgogne, Gunther, Giselher, Folker, Hagene, Dankwart, marchèrent consternés vers le lieu funèbre où les deux héros avaient perdu la vie; — et ces braves Niebelüngen s'abandonnèrent aux pleurs et aux gémissements.

« La mort nous a beaucoup ôté! » dit le jeune Giselher, « mais il faut bien sécher nos larmes.

» Allons respirer l'air et rafraîchir nos brûlantes
» cuirasses : nous sommes épuisés du combat,
» et je ne pense pas que Dieu nous laisse vivre
» encore longtemps. »

On vit, en cet instant de désolation, maints guerriers accablés s'asseoir en silence, s'appuyer sur leurs boucliers et rester dans l'inaction; car les hommes de Rüdiger étaient anéantis. — Le calme succéda à la tempête guerrière, et ce morne repos dura si longtemps que la reine s'en irrita.

« Malédiction sur les Bourguignons! » s'écria la femme d'Attila, « leurs conférences sont
» trop longues!... Qu'ont-ils à dire au margrave
» de Pechlarn? est-ce qu'il voudrait les épar-
» gner? — Non! mes ennemis ne sont point
» atteints par la main de Rüdiger, et peut-être
» il veut les reconduire sur le Rhin. »

Elle dit au roi : « De quoi nous sert-il, sei-
» gneur Attila, d'avoir toujours partagé toutes
» choses avec Rüdiger suivant son bon plaisir?
» — Ce chef agit très mal, ce me semble : il
» devait nous venger, et il songe à la paix. »

Folker (3) qui l'entendait lui fit cette réponse : « Les discours amers sont mal placés dans la » bouche des femmes ; il leur est peu séant de » fomenter les discordes, et si j'osais taxer de » mensonge une femme royale, je dirais qu'elle a » proféré une calomnie infernale contre Rüdiger.

» Lui et ses vassaux sont loin d'avoir fait la » paix avec nous ; les voilà étendus morts, parce » que Rüdiger a obéi à Chriemhild. — Eh bien ! » reine Chriemhild, regardez donc autour de » vous pour chercher quelqu'un à qui donner » vos ordres ? — Rüdiger a fini de vous servir ; » mais il est mort fidèle à son roi.

» Refusez-vous de m'en croire ? que vos yeux » en soient témoins. » — Pour briser le cœur de Chriemhild, on apporta aussitôt devant elle le héros couvert de blessures et privé pour jamais de la vie. — Les vassaux d'Attila n'avaient pas encore souffert une peine aussi cruelle.

Jamais, dans aucun récit, on ne pourra vous dire jusqu'à la fin à combien de transports de

douleurs et de lamentations se livrèrent les hommes et les femmes en voyant le corps inanimé du noble margrave ! — force leur était bien de se désespérer.

Le chagrin d'Attila fut si violent, et il éclata en de telles imprécations, que la voix de ce roi redouté retentit de toute part comme les rugissements d'un lion. — Chriemhild pleura amèrement la mort du héros. — Ainsi le sage Rüdiger fut regretté outre mesure par toutes les nations.

NOTES

SUR LA TRENTE-SEPTIÈME AVENTURE.

(1) « *Malheur à moi!* » exclamation douloureuse qui ne peut rendre qu'imparfaitement l'énergique : « *Weh-mir!* » de l'allemand moderne, qui est pourtant la traduction, également peu littérale, de l'antique exclamation du manuscrit de Saint-Gall : « Owe! » — *Jara-ja!* » — *Ey!* » — et autres termes du même genre, dont on fait remonter l'origine jusqu'aux temps les plus reculés de l'Égypte et des Indes.

(2) « *La tour, thurm, turn.* » — Le sens de ce passage est resté indécis. M. Fr. de Hagen incline à croire qu'anciennement une seule expression servait à désigner une *tour, thurm*; et une *porte, thür.* M. Zeune dit qu'il est probablement question ici des *escaliers* que l'on cons-

truisait dans des tours, et dont on retrouve encore quelques traces dans les ruines de plusieurs bâtiments anciens.

(3) *Folker, le héros barde,* est le *type* de la noble chevalerie de l'antiquité. Ce guerrier fidèle berce et endort ses amis par la suave mélodie de ses chants dans leur *dernier sommeil*, la veille du carnage ; et son *archet terrible* appelle les Huns à la mort. C'est surtout Folker à qui l'auteur donne de la supériorité sur Attila.

TRENTE-HUITIÈME AVENTURE.

COMME LES VASSAUX DE THÉODORIC FURENT TUÉS.

Les pleurs et les plaintes funèbres se répandirent tellement au loin, que l'on entendit, dans le palais et dans les tours de la forteresse, le retentissement de ces cris d'angoisse. — Un des vassaux de Théodoric de Vérone, frappé de ces bruits sinistres, se hâta d'aller porter de si grandes nouvelles à son chef.

Il dit au prince : « Sire Théodoric, entendez-
» vous ces gémissements ? Je n'avais jamais,
» jusqu'à ce jour, assisté à des regrets sembla-
» bles ; je crois que le grand roi Attila est mort,
» et que l'on déplore sa perte.

» Sinon, il serait impossible que les gens fus-
» sent ainsi plongés dans une affreuse désolation.
» — Le roi ou Chriemhild, ou tous deux, ont
» perdu la vie ; la haine des terribles conviés
» aura fini leurs jours. — Maints chevaliers
» d'élite pleurent avec violence ; on les entend
» d'ici. »

Le héros de Vérone parla ainsi : « Mon bon
» vassal, ne vous emportez pas ; — quelque mal-
» heur qui puisse arriver par ces tristes étran-
» gers, force leur est bien de se défendre ; une
» dure nécessité les contraint à cela. — Laissez-
» les donc en repos, mes guerriers, car je suis
» en paix avec eux. »

Wolfhart le hardi prit la parole : « J'irai,
» seigneur, j'irai vers eux, à cette seule fin de
» m'enquérir de ce qui leur est advenu ; je dé-

» couvrirai bien la cause de ces bruits lugubres,
» et je vous en ferai le fidèle récit. »

Ce à quoi répondit le chef de Vérone : « Si
» l'on n'attend rien de bon d'une question fâ-
» cheuse, pourquoi la faire? Ce serait offenser,
» sans nul besoin, le courage des Niebelüngen.
» — Wolfhart! je vous défends de les inter-
» roger. »

Il manda le sage *Helferich* et lui ordonna
de se mettre en marche sur l'heure; il lui en-
seigna comme quoi il devait parler aux hommes
d'Attila, ou même aux conviés, pour connaître
enfin ce qui était survenu. — Le bon messager
s'attendait peu à une semblable désolation (1).

Il en fut consterné ! et s'écria, en grand émoi :
« Guerriers vaillants ! que s'est-il passé parmi
» vous ? » — Quelqu'un lui dit : « Toutes les
» gloires du pays des Huns sont tombées avec
» Rüdiger le sage ! *il est mort* sous la main
» des Bourguignons !

» Et, de tous ceux qui le suivaient, pas un

» seul n'a reparu. » — Helferich ne pouvait rien apprendre de plus horrible, et jamais il n'avait porté un message avec une aussi douloureuse répugnance. — Helferich revint tout en pleurs.

« Qu'avez-vous découvert? » dit le seigneur Théodoric, « et pourquoi tant de larmes, loyal » Helferich? » — Le bon messager répondit : « Ah! seigneur, je m'afflige à bon droit : » Gernot de Bourgogne a tué le sage margrave » Rüdiger. »

Le chef de Vérone s'écria : « Dieu ne saurait » le vouloir; ce serait un jeu de l'enfer! — et de » telles vengeances seraient trop fortes. Il m'est » bien connu que Rüdiger était favorable aux » conviés; pourquoi en aurait-il reçu la mort? »

Wolfhart le hardi, ne pouvant se contenir davantage, éclata en imprécations : « Si ces Bar» bares ont tué Rüdiger, que leur destruction » entière soit notre vengeance! — Nous serions » honnis à bon droit si nous supportions cet

» outrage; le bras du vaillant Rüdiger nous était
» si sécourable! »

Mais le chef des Ostrogoths voulut s'enquérir prudemment, et encore mieux, de l'exacte vérité. — Il resta pensif devant une fenêtre, et faisant quérir *Hildebrand*, il lui enjoignit d'aller promptement où étaient les étrangers, et de savoir d'eux ce qui s'était passé.

Le vieillard Hildebrand, intrépide à l'assaut et bien connu par ses faits d'armes, jugea qu'il serait bon d'aller aux étrangers avec des dehors de courtoisie, et il refusa de ceindre le glaive, et de partir le bouclier au bras; — mais Wolfhart, le fils de sa sœur, lui fit une vive remontrance :

« Eh quoi, mon oncle, vous montrer désar-
» mé! mais c'est aller au devant des injures. Ah!
» certes, à force d'outrages, on vous aura bien-
» tôt forcé à faire retraite; mais si vous mar-
» chez sous les armes, quelques uns de ces
» étrangers pourront craindre de vous cour-
» roucer. »

Le vieillard suivit le conseil du jeune homme, il ceignit le glaive, et soudain, sans qu'il l'eût prévu, il se vit entouré des hommes de Théodoric, tous revêtus de leurs armures. Le guerrier circonspect s'y serait volontiers opposé; il s'en affligea secrètement.

Il s'enquit de ce qu'ils voulaient faire. — « Sire » Hildebrand, nous vous suivrons; nous vous » préserverons des paroles moqueuses et mau» vaises du farouche Hagene, dont nous con» naissons bien les perverses coutumes. » — Entendant ceci, Hildebrand accepta l'escorte des guerriers.

Folker le brave vit venir de loin les hommes de Théodoric; ils avaient la lance au poing, le glaive à la ceinture, le bouclier au bras, et leurs neuves cuirasses. — Le barde alla le dire aux princes de la Bourgogne :

« Voici venir outrageusement vers nous les » hommes de guerre de Théodoric; ils ont le » casque en tête et leurs bonnes armures; ils

» veulent nous chercher querelle, et ceci est
» mauvais pour nos tristes amis. »

Hildebrand parut : — il déposa son bouclier à ses pieds et commença, avec douceur, à interroger les conviés : « O malheur! ô mes bons
» guerriers! que vous avait donc fait le sage
» margrave Rüdiger?

» Mon chef m'envoie à vous, à cette seule fin
» de savoir, pour certain, si le bras d'un de vos
» hommes d'armes a tué le noble Rüdiger,
» ainsi qu'il nous a été dit? Si grande perte ne
» se pourrait jamais réparer. »

Le farouche Hagene répondit : « Ce récit
» n'est point mensonger, quoique je donnerais
» beaucoup pour que votre messager eût menti.
» Je chérissais Rüdiger, je voudrais qu'il fût
» en vie; les hommes et les femmes doivent le
» pleurer toujours. »

Les guerriers de Théodoric sachant alors tout à fait que le héros avait succombé, on n'entendit plus que leurs murmures d'indignation, et

ils pleurèrent cet ami mort comme leur fidélité l'exigeait. Leurs joues, leurs barbes étaient baignées de larmes que leur arrachait la douleur.

Le duc de Vérone, le seigneur *Siegestab*, prit la parole : « Nos prospérités sont finies, et les » mauvais jours reviendront; Rüdiger, seul, les » avait écartés. — Ah! guerriers, vos mains » ont sacrifié l'appui et l'espérance de plusieurs » guerriers malheureux. »

Le sire Wolfwein, du pays des Ostrogoths, parla : « Si je voyais, en ce moment funeste, » mon père étendu mort, devant moi, je ne » saurais en être plus affligé que je ne le » suis de la fin de Rüdiger. — O malheur! qui » pourra jamais consoler la noble femme de » Rüdiger? »

Wolfhart le hardi s'écria d'une voix querelleuse : « Or ça, mes braves frères d'armes, qui » saura maintenant vous guider aux expéditions » militaires et lointaines, comme le faisait si » souvent Rüdiger? — Malheur à moi de ce » que j'ai survécu au héros. »

Wolfbrand, *Helferich*, *Helmont*, *Helmschrot*, et tous leurs amis, pleurèrent le héros. — Hildebrand, hors d'état de faire d'autres questions, s'abandonna aux soupirs et aux sanglots qui brisaient sa voix; et il ne dit que ces mots :

« Guerriers, accordez du moins à mon chef » ce qu'il désire : — laissez-nous emporter le » corps de Rüdiger hors de cette salle, qui » est l'odieuse tombe de nos félicités. Nous » rendrons les derniers honneurs au guerrier » loyal qui fut si fidèle à vous, à *nous*, et à » beaucoup d'autres hommes.

» Vous nous faites attendre trop longtemps; » car nous sommes tous ici *étrangers*, comme » l'était Rüdiger. Et c'est à bon droit que nous » réclamons son corps, à cette fin de lui rendre, » après sa mort, les honneurs qu'il eût été » plus équitable de lui octroyer de son vivant. »

Le roi Gunther parla : « De tous les » honneurs et de tous les services, le meilleur

» est celui qu'un ami fidèle rend à son ami,
» après cette courte vie! — J'appelle ceci la
» fidélité réelle et persévérante, et nous en
» devons beaucoup à Rüdiger, car il nous
» aimait de cœur. »

L'impatient Wolfhart s'écria avec véhémence : « Combien de temps encore dureront
» ces paroles et ces longues prières? — C'est
» par *vous* que notre plus ferme appui a été
» anéanti; c'est par vous que nous l'avons
» perdu pour toujours; — remettez-le donc
» dans nos bras, afin que nous le menions
» en terre. »

Folker dit avec arrogance: « Personne ne
» doit vous porter ce corps inanimé; allez le
» quérir vous-mêmes dans la salle, où ce héros,
» couvert de larges blessures, est enseveli dans
» le sang. — De la sorte, vous accomplirez vos
» devoirs envers le noble Rüdiger. »

Wolfhart le hardi répondit: « Chevalier
» barde, vous feriez mieux de ne pas nous

» irriter davantage, Dieu le sait! vous nous
» êtes assez dommageable. — Et si je n'étais
» gêné par la présence de mes chefs, je pourrais
» vous mettre mal à l'aise. — Mais laissons
» cela, les querelles nous sont défendues avec
» vous. »

Le barde dit : « Cette appréhension est
» étrange; je ne sais pas bien s'il y a beaucoup
» d'héroïsme à redouter de faire tout ce qui
» est défendu. » — Hagene trouva très bon ce
discours ironique de son compagnon d'armes.

Wolfhart, en fureur, s'écria : « Halte là!
» c'est trop de moqueries. — Cessez ce langage
» railleur, sinon je viendrai troubler vos cordes
» à votre retour, et d'une telle manière, qu'il
» vous en souviendra sur le Rhin. — Il ne me
» plait pas de souffrir plus longtemps votre
» outrecuidance. »

Folker dit : « Si vous dérangez de votre
» main l'harmonie de mes cordes, mon archet
» ternira l'éclat de votre casque, quand je

» cheminerai de nouveau vers les bonnes terres
» de la Bourgogne. »

Wolfhart, outré de rage, courut vers Folker;
mais son bras fut saisi par le vieux Hildebrand,
son oncle, qui le retint fortement : — « Je crois
» que tu te livres à ton aveugle courroux!
» veux-tu nous faire perdre à jamais les
» bonnes grâces de notre chef? »

Folker dit : « Déchaînez ce lion, sire Hilde-
» brand; il est, certes, farouche; mais, s'il
» tombe sous ma main, eût-il vaincu tout
» l'univers, je le châtierai si bien, qu'il n'en
» pourra jamais faire le récit à aucun être
» vivant. »

L'homme de Vérone, sentant le feu de la
rage en son cœur, brandit soudain son bouclier;
et, semblable à un lion sauvage, il courut vers
Folker, la lance en arrêt, et ses amis le
suivirent de près.

Rapide à l'égal d'une flèche, Wolfhart le
hardi se précipitait dans la salle; mais son

oncle le bon guerrier l'atteignit sur l'escalier. — Point ne voulait le vieillard être devancé à ce combat inévi able. — Ces étrangers trouvèrent trop tôt ce qu'on trouvait chez les vaillants.

Hildebrand le vieux attaqua Hagene; on put voir à quel point ils étaient irrités : le glaive frémissait et retentissait dans chaque main; et leurs armes dardaient continuellement des étincelles d'un rouge enflammé.

Ils furent séparés par les flots des combattants; les Ostrogoths se répandaient çà et là avec vigueur, comme leur courage le voulait! — Hildebrand se détourna du farouche Hagene; et le téméraire Wolfhart attaqua le hardi Folker.

Il le frappa si rudement sur son casque dur et solide, que le tranchant de l'épée en fracassa le brillant cimier. — Mais le barde intrépide rendit avec usure les coups qu'il recevait, et il pressa si vivement Wolfhart, que ce héros chancela.

Le choc de leurs armes en faisait jaillir de continuels éclairs. — Quelle haine enflammée se portaient ces fiers combattants! — Néanmoins ils furent séparés par Wolfwein de Vérone; mais tout autre qu'un tel héros n'aurait pu y parvenir.

Le bras exercé de l'audacieux Gunther reçut vigoureusement les attaques des rudes héros du pays des Ostrogoths, et Giselher le jeune couvrit d'un sang vermeil et bouillonnant les cimiers de leurs casques.

Dankwart, le frère de Hagene, avait un grand renom; mais toutes ses victoires sur les vassaux d'Attila n'étaient que du vent contre ses nouveaux exploits! — Il se battait avec un violent courage, ce cruel fils du fier Aldriane.

Gerbart et Wichard, Helferich et Ritschard ne s'étaient pas épargnés en d'autres rencontres; ils le firent bien sentir aux preux de la Bourgogne! — Wolfbrand pareillement se distingua beaucoup dans la sombre mêlée.

Mais Hildebrand le vieux se battait en forcené ; — et sous l'épée de Wolfhart maints Bourguignons tombaient morts et foulés aux pieds dans des flots de sang. — Ainsi fut vengé *Rüdiger* par ces guerriers vaillants et bons.

Ah ! comme les casques des nobles Niebelüngen tombaient hachés sous le fer de Siegestab ! — Sa vertu puissante le voulait ainsi. — Ce neveu de Théodoric le grand savait se battre avec ardeur.

Quand le barde héroïque vit comme quoi Siegestab faisait jaillir des ruisseaux de sang des plus dures cuirasses, sa colère se leva ; — il vola à la rencontre du héros des Ostrogoths, et l'affreuse mort suivit ses pas.

Le barde donna de si horribles preuves de sa force guerrière au jeune Siegestab, que la vie du héros de Vérone prit fin, sous l'archet meurtrier du cruel Folker. — Ceci fut vengé par Hildebrand le vieux, comme sa bravoure lui en faisait la loi.

Le vieillard s'écria : « Malédiction sur le » barde sanguinaire ! oh ! malheur ! ô mon » prince bien-aimé ! te voilà terrassé par le bras » de Folker. — Sur mon ame, le barbare ne te » survivra pas. » — La douleur du vieillard ne pouvait plus s'accroître.

Il assena, au courageux Folker, des coups si rapides et si terribles, que les liens de son casque et de son bouclier rejaillirent, brisés, sur les murs de la salle. — Ainsi finirent les jours glorieux du barde guerrier.

Les vassaux de Théodoric fondirent alors sur les Niebelüngen ; et ils frappèrent si fortement leurs armures, qu'on en vit les débris tomber au loin, et que la voûte de la salle fut hérissée de pointes de glaives et de fers de lances ; le sang ruisselait de tous les casques.

Soudain Hagene reconnut Folker dans la foule des morts : — quel coup déchirant pour son ame ! il n'avait rien perdu d'aussi cher, parmi sa parenté, dans cette fête de l'enfer. —

Ah! comme Hagene sut venger son frère d'armes!

Il dit avec rage : « Le vieillard Hildebrand en » portera la peine ; — c'est le bras de ce guer» rier funeste qui a terrassé mon frère d'armes, » et il a couché sans vie le meilleur frère d'ar» mes dont il fut jamais parlé. » — Il leva son lourd bouclier, et de son glaive flamboyant il flagella les Ostrogoths.

Le combat s'engagea de toute part; — Helferich le fort pourfendit le fort Dankwart; — Gunther et Giselher demeurèrent consternés en voyant tomber le héros; mais, d'avance, il avait vengé sa mort, et son bras courageux avait trempé dans le carnage.

Combien de puissants princes de tous les pays s'étaient ligués contre cette troupe appauvrie! Ah! si ces hommes *chrétiens* ne s'étaient pas armés contre les Niebelüngen, leur bravoure les aurait bien préservés de tous les *païens*.

Cependant Wolfhart perçait les rangs enne-

mis, taillant en pièces les hommes de la Bourgogne. — Il parcourait, à grands pas, et pour la troisième fois, le vaste champ de bataille, et son épée abattait çà et là maints guerriers, quand une voix sonore retentit jusqu'à lui.

Giselher lui cria : « A moi, guerrier hardi !
» noble et brave chevalier, tournez vos armes
» vers moi. — O malheur ! ô sort affreux, qui
» me conduit des ennemis si implacables. » — Pleins d'ardeur, ils coururent vivement l'un vers l'autre.

Et chacun d'eux reçut des blessures profondes ! — mais Wolfhart, en s'élançant sur Giselher, pressa tellement le jeune roi, et le serra de si près, que le sang répandu à ses pieds rejaillit soudainement sur sa tête.

Giselher, ce noble fils de la reine Uta, reçut avec âpreté son redoutable ennemi ; il lui porta, sans relâche, des coups violents et précipités ; — et Wolfhart, quelque vaillant qu'il fût, ne put demeurer vainqueur : — jamais un roi si jeune ne se montra aussi hardi.

La bonne cuirasse de l'homme de Vérone fut transpercée par Giselher; le sang jaillit impétueusement des larges blessures de Wolfhart, et il tomba blessé à mort; — certes, nul autre qu'un noble guerrier d'élite n'aurait vaincu le vassal de Théodoric.

Lorsqu'il sentit la froide et horrible blessure qui lui donnait la mort, son bouclier lui échappa. — Il saisit à deux mains sa bonne et forte épée, dont le tranchant coupait affreusement, et il fendit le casque et la cuirasse de Giselher.

Ainsi tous deux se donnèrent la cruelle mort! — Pas un des vassaux de Théodoric ne resta en vie, hors le seul Hildebrand; — mais le vieillard vit périr son neveu bien-aimé, et, — je le crois, — jusqu'à sa mort, rien ne lui fut aussi douloureux.

Tous les Bourguignons furent aussi visités par la mort, — hors Gunther et Hagene; et, dans ce jour funéraire, le sang s'éleva jusqu'aux genoux des deux hommes du Rhin. — Hildebrand, outré de douleur, alla vers son neveu Wolfhart

Il le serra ardemment dans ses bras et voulut le sortir de ce lieu d'horreurs; mais il ne put le soutenir pour l'entraîner hors de la salle : son poids accabla le vieillard, et Wolfhart, échappant aux mains défaillantes de son oncle, retomba dans des flots de sang.

Le blessé à mort regarda douloureusement Hildebrand, et lui dit : « Mon oncle bien-aimé, » il est trop tard! c'en est fait de moi, vous ne » pouvez plus me sauver; — mais écoutez, » gardez-vous du farouche Hagene; ce conseil » est bon; — cet homme porte en son ame des » pensées meurtrières.

» Quand mes parents voudront pleurer ma » mort, dites-en mon nom aux plus proches, » aux meilleurs, qu'ils ne me plaignent point, » cela est peu nécessaire; car je suis glorieuse- » ment tombé, et sous le glaive d'une main » royale.

» Et, de plus, j'ai vengé ma mort assez bien » pour qu'il en coûte quelques larmes aux » femmes de ces fiers chevaliers. — Si quel-

» qu'un vous en demande davantage, vous direz
» seulement que je me suis immolé *cent guer-*
» *riers!* » Et sa voix et ses nobles regards s'é-
teignirent.

Hagene, voyant la douleur du vieillard, pensa au *barde* privé de la vie par Hildebrand; il dit : « Vieillard, qu'il vous soit à savoir que
» je porte en mon cœur le souvenir de mon
» frère d'armes : vous me répondrez de ma
» peine ! — Votre bras nous a ravi maints guer-
» riers de grand renom. »

Disant ainsi, il courut sur Hildebrand, et l'on entendit le cliquetis de la bonne épée Balmüng, qu'il avait jadis dérobée à Siegfried, en assassinant ce héros. — Hildebrand se défendit en homme expert aux armes; certes, sa valeur égalait bien celle de Hagene.

L'oncle de Wolfhart frappa le guerrier bourguignon à grands coups d'épée, et cette épée était large et tranchante ; — néanmoins il ne put atteindre le vassal du roi Gunther, il en

reçut même une blessure profonde, à travers sa luisante cuirasse.

Cette froide blessure fit reculer Hildebrand. Pourquoi aurait-il couru de plus forts dangers en restant sous la main de Hagene? — L'homme de Vérone se couvrit de son bouclier; et sa blessure lui laissa à peine la force de s'éloigner.

Hors deux hommes, le roi Gunther et le sombre Hagene, personne dans la salle ne vivait plus, — comme je l'ai déjà dit; — et le vieillard Hildebrand, inondé de sang, et cheminant à peine, allait porter à son chef de sinistres messages.

Théodoric était assis, sombre et pensif; mais combien ses soucis devaient encore s'accroître. — A l'aspect du vieillard, pâle et sanglant, le chef de Vérone se hâta de s'enquérir des nouvelles : son noir chagrin l'y forçait bien.

« Or ça, sire Hildebrand! me ferez-vous » connaître comme quoi il advient que votre

» neuve armure est ternie par le sang? Qui donc
» en est la cause? je commence à craindre que
» vous n'ayez eu querelle avec les conviés dans
» leur salle : je croyais vous l'avoir défendu!
» il fallait éviter cela et *m'obéir*.

— » Quelque rude qu'il me soit de vous ap-
» porter un lugubre message, » répondit le
vieux guerrier, « il convient cependant de vous
» avouer que j'ai été blessé par l'épée de Ha-
» gene, en m'éloignant de la salle des Bour-
» guignons. Sur ma foi, ce n'est pas chose pe-
» tite d'échapper aux mains de ce démon! »

Théodoric s'écria : « Et ceci n'est que justice;
» vous m'aviez vu jurer la paix à ces héros, et
» vous les avez attaqués! — vous devriez en-
» courir la peine de mort, si ce n'était un af-
» front, pour moi, de perdre un si vieux ser-
» viteur.

— » Ne vous livrez pas trop tôt à la colère, »
répondit tristement le vieillard, « sachez, ô mon
» chef honoré, que la mort m'a horriblement
» visité, ainsi que mes plus chers amis. — Nous

» voulions enlever le corps inanimé de Rüdiger, » les vassaux de Günther y ont mis empêche- » ment.

— » Malheur à moi! » dit Théodoric, « Rü- » diger est-il donc mort? — Cette peine passe » toutes mes peines. Sa noble femme est la fille » de ma tante; malheur à elle, ah! malheur aux » pauvres orphelins délaissés, à cette heure, à » Pechlarn! »

Il se prit à pleurer amèrement, sa douleur l'y forçait bien; cette mort de Rüdiger ne lui avait-elle pas apporté le deuil, l'effroi et l'infortune? — « O Rüdiger! ô cher et secourable » appui que j'ai perdu! — Certes, je dois renon- » cer à consoler les hommes d'Attila.

» Mais dites-moi donc, sire Hildebrand, toute » l'histoire de cet affreux malheur; nommez-moi » donc le traître qui a porté le coup mortel. » — Hildebrand répondit : « Le bras du fort Gernot » a renversé Rüdiger, mais des mains de Rüdiger » Gernot a reçu la mort. »

Théodoric s'écria : « Que mes vassaux s'ar-

» ment sur l'heure, et qu'on aille quérir ma
» neuve et brillante cotte d'armes. J'irai au lieu
» du combat; je parlerai moi-même et sans délai
» à ces hommes de la Bourgogne. »

Ce à quoi répondit le vieillard avec tristesse :
« A quels vassaux, seigneur, dois-je porter vos
» ordres, et qui peut encore venir à vous ? —
» Le seul de vos amis qui soit en vie en ce jour
» funeste, c'est le vieillard, oublié par la mort,
» que vous voyez ici devant vous ! — Tous vos
» autres guerriers sont morts. » — Ceci épouvanta à l'excès le noble chef de Vérone.

Si haute calamité ne lui était jamais venue.
— Il dit : — « Ont-ils passé de vie à trépas tous
» mes vassaux si courageux, — et Dieu m'a-t-il
» donc oublié ! — J'étais jadis un roi puissant,
» je dois me nommer en ce jour Théodoric l'in-
» digent.

» Dieu du ciel ! comment se peut-il faire que
» tant de guerriers, forts aux armes, aient été
» vaincus par des hommes exténués du combat ?

» — Ah! sans mon étoile funeste la mort leur
» serait encore étrangère.

» Eh bien! ami, puisque mon sort fatal n'a
» pas tardé davantage à m'accabler, dis-moi,
» du moins, vieillard, si parmi tous ces cruels
» batailleurs quelques uns ont échappé à la des-
» truction? — Hildebrand dit : « Pas un n'est
» sauvé, — le ciel m'en est témoin! — hormis
» Gunther et Hagene. »

Le chef de Vérone s'écria : « Maudite soit
» l'heure de ma naissance! O mon très cher
» Wolfhart! et toi, Siegestab! et le brave Wolf-
» wein, et le noble Wolfbrand! ô vous tous,
» mes féaux, qu'êtes-vous devenus? — Malheur
» à moi! — qui m'aidera à soumettre la brillante
» Italie (3)?

» O mes compagnons d'armes, Helferich le
» vaillant, Gerbart et Wichard, me sont-ils aussi
» enlevés pour toujours? Ah! comment les pleu-
» rer assez? — Voici le dernier jour de mes joies
» sur la terre. Ah! pourquoi cette vie ne peut-elle
» s'anéantir devant la douleur? »

NOTES

SUR LA TRENTE-HUITIÈME AVENTURE.

(1) Les *derniers* adversaires des Niebelüngen furent les Ostrogoths : parmi ces douze héros de Théodoric, on distinguait principalement *Hildebrand*, le vieillard expérimenté ; *Helferich* le guerrier calme, prudent, courageux, et souvent honoré des messages de son chef. Mais le neveu de Hildebrand, le jeune *Wolfhart*, est *l'Ajax* de l'Iliade allemande. Ce héros porte divers surnoms, qui tous témoignent de son courage indomptable ; on le nomme le furieux, l'impétueux, le lion déchaîné, le démon des combats. — Dans le poème intitulé la *Plainte*, Wolfhart n'est jamais rassassié de combats, il se mêle à toutes les querelles, et quand arrive sa dernière heure, et qu'il est blessé mortellement par le jeune roi Giselher, on le représente plongé dans des flots de sang, qu'il considère comme l'arène de la

gloire; et Wolfhart, la barbe ensanglantée, les dents serrées convulsivement, tient son glaive d'une main si ferme en expirant, qu'on ne peut lui arracher ce glaive qu'avec des *tenailles*.

(2) « *Combien de puissants princes de tous les pays.* »

Tous les commentateurs du poème des Niebelüngen ont été frappés de cette pieuse et touchante croyance dans l'invulnérabilité *des chrétiens*. C'est une preuve ingénue de l'immense supériorité que l'on attribuait déjà aux lueurs naissantes du christianisme sur les erreurs grossières des anciennes mythologies. — Cette opinion a été manifestée par M. Fr. de Hagen dans l'édition de 1820, et voici un extrait de ce passage :

« On voit briller les sentiments *religieux* de ces héros jusque dans les actions qui proviennent de leurs passions humaines et de leurs relations tragiques. — On retrouve encore cette tendance religieuse dans le sacrifice expiatoire et volontaire d'eux-mêmes à la loyauté et à leurs devoirs. Enfin l'auteur développe les idées religieuses les plus élevées en produisant un enchaînement inévitable de crimes et de châtiments, dans lequel la menace et le glaive, la mort et les esprits de l'enfer accomplissent des missions redoutables. » — On sait que les Huns étaient païens, tandis que les héros du Rhin étaient chrétiens ainsi que les Ostrogoths; et c'est seulement par ceux-ci que les Niebelüngen commencent à succomber dans le poème.

(3) Italie, *Lombardie*, le pays des *Ostrogoths*. Ils se nommaient *Amelangen*, du nom de leur chef *Amalric*, Amater. Ainsi, après l'invasion de Théodoric en Lom-

bardie, ses guerriers donnèrent à ces champs italiens la dénomination du pays des Amelungen: c'est pourquoi on lit *Amelungen-land* dans le manuscrit de Saint-Gall.

TRENTE-NEUVIÈME AVENTURE.

COMME GUNTHER ET HAGENE FURENT TUÉS.

Théodoric alla quérir son armure lui-même, et sire Hildebrand l'aida à s'en revêtir. Cet homme fort se livra, en s'armant, à des plaintes si véhémentes, que ses lugubres gémissements firent retentir tout le palais.

Néanmoins le héros retrouva la vraie force héroïque d'un homme. Il acheva de s'armer avec une vive colère, et ayant couvert son bras d'un bouclier solide, il se mit en marche avec le vieillard Hildebrand.

Hagene dit : « Voici venir Théodoric! il vient » à nous pour prendre vengeance du dommage » notable qu'il a souffert ici. — Ah! le jour est » venu, le grand jour où l'on saura finalement » *à qui* devra rester le *prix* de la victoire.

» Le sire Théodoric peut, — s'il le veut, — se » croire le plus élevé en force et le plus effrayant » des héros; j'ai confiance que j'en serai vain- » queur, si toutefois il porte dans sa pensée la » volonté de nous attaquer, pour cela que nous » lui avons causé d'affreuses pertes. »

Hildebrand et Théodoric entendirent avec dépit ces paroles discourtoises. — Théodoric marcha vers le lieu où Hagene et Gunther se tenaient adossés au mur de la salle. — Théodoric déposa à ses pieds son bouclier large et solide,

Et il dit, d'un air de compassion : « Gunther,
» illustre et malheureux roi, suis-je la cause de
» vos peines ? que vous avais-je fait ? et comment
» avez-vous pu agir de la sorte envers des
» *étrangers* comme vous ? — Me voilà privé
» par vous de tous mes appuis.

» Elle vous a donc paru trop légère la perte
» épouvantable du noble Rüdiger massacré par
» vos mains ? — Vous avez tué tous mes vas-
» saux ? — Guerriers bourguignons, je n'aurais,
» certes, pas voulu commettre ces crimes envers
» vous.

» Aviez-vous donc oublié, guerriers, ce que
» c'est que l'infortune ? Aviez-vous oublié vos
» cruelles fatigues, la perte de vos amis, toutes
» vos tribulations ? — et ne saviez-vous pas,
» hélas ! combien la mort du Rüdiger me se-
» rait âpre et douloureuse ?

» Jamais aucun homme sur la terre n'a pu
» ressentir un chagrin aussi fort ! — Ah ! guer-
» riers, vous avez peu pensé à votre détresse
» et à la mienne. — Toutes mes prospérités sont

» renversées par vous, et rien ne me rendra ma
» parenté et mes armées détruites par la froide
» *mort.* »

Hagene dit brusquement : « Nous ne som-
» mes coupables d'aucun crime ; pourquoi les
» hommes de Vérone sont-ils venus vers nous
» *armés* et en grand nombre ? — Je dois, certes,
» m'imaginer qu'on vous a fait un récit peu
» exact.

— » Sire Hagene, je ne puis *douter* d'un mes-
» sage quand c'est Hildebrand qui le porte ; sa-
» chez cela. — Mes braves champions du pays
» des Ostrogoths vous priaient seulement de leur
» remettre le corps inanimé du noble Rüdiger,
» et ces héros ne reçurent de vous que des pa-
» roles moqueuses. »

Le chef du Rhin prit la parole : « Ils vou-
» laient emporter Rüdiger, et je me suis opposé
» à leur vouloir ; mais c'était pour braver *Attila*
» et non Théodoric ! Soudain Wolfhart, le for-
» cené, se courrouça outre mesure et com-
» mença à nous injurier. »

Le chef de Vérone répondit tristement : « Le
» sort le voulait donc ainsi. — Eh bien ! Gunther,
» noble prince, accorde-moi une réparation à ce
» prix, et pour l'amour de tes vertus, je ne cher-
» cherai point à me venger de tant de torts
» et de dommages, et je te remettrai la peine
» que méritaient tes offenses envers moi.

» Mais, en signe de réparation, tu dois *te*
» *rendre à moi* en otage, toi, guerrier, et ton vas-
» sal; — c'est à ce prix que je vous protégerai
» du mieux qu'il se pourra, je vous préser-
» verai de la haine des Huns, et vous ne trou-
» verez en moi que loyauté fidèle et bonne cour-
» toisie. »

Le farouche Hagene s'écria : « Le Dieu du ciel
» ne le permettrait pas. Deux guerriers se
» rendre à merci, quand ils sont tous deux re-
» vêtus de leurs armes et pleins de courage, de-
» vant toi : ce serait une honte sans pareille et
» une perverse et lâche action.

— » Votre devoir vous enseigne de condes-
» cendre à ma demande, » dit le chef de Vérone;

« Sachez bien, Gunther et Hagene, que vous
» avez sans nulle raison navré mon cœur et
» gêné mon courage; vous agirez donc équita-
» blement en vous rendant à moi.

» Je vous promettrai avec serment, et *ma*
» *main* vous en sera garant, de vous ramener
» dans votre patrie, sur les terres de la Bour-
» gogne. Je vous escorterai honorablement, ou
» je tomberai mort; je veux oublier pour vous
» la sombre détresse de mon ame. »

Hagene répondit : « Cessez de nous requérir
» pour *otages*, seigneur, vos promesses sont su-
» perflues. — Il n'est ni bon, ni convenable que
» le monde entier puisse dire que deux vaillants
» vous ont rendu les armes, en ne voyant avec
» vous que le seul Hildebrand. »

Ce à quoi répondit Hildebrand : « Il vous est
» bon et convenable, tout au contraire, de rece-
» voir la *paix* que mon chef vous propose ; —
» l'heure peut encore sonner où vous la souhai-
» terez, et cela promptement, sans être reçus à
» miséricorde.

— » Sur ma foi ! » répondit durement Hagene, « j'aimerais mieux, en effet, demander et recevoir la paix que de *fuir* devant un guerrier » comme vous l'avez fait *ici*, seigneur Hildebrand ; — certes, je vous croyais plus capable » de faire face à l'ennemi. »

Hildebrand s'écria : « A quoi bon m'adresser » ce reproche, il y a tant à blâmer sur vous-» même. — Quel est le guerrier qui resta hon-» teusement assis sur son bouclier devant un » *rocher des Vosges* (2)? quel est-il, si ce n'est » vous ? Et, pendant ceci, Walther, le héros de » l'Espagne, taillait en pièces vos amis. »

Théodoric s'empressa de leur dire : « Con-» vient-il à des héros de se prendre de querelle » comme des femmes ? — Je vous défends, Hil-» debrand, de prononcer encore des paroles per-» nicieuses ; — j'ai bien assez de mes soucis, » malheureux étranger que je suis !

» Et pourriez-vous, sire Hagene, me faire » connaître ce que vous disiez à votre chef quand » vous m'avez tous deux aperçu sous les armes ?

» j'aimerais assez à savoir si vous parlez réelle-
» ment de m'attaquer *seul*, l'un de vous deux,
» hardis guerriers.

—» Sur mon ame, » s'écria Hagene, « personne,
» seigneur, ne veut s'en dédire, — et je suis
» prêt à l'essayer d'estoc et de taille, jusqu'à ce
» que la *bonne épée des Niebelüngen* se brise
» dans mes mains ; je suis furieux de ce qu'on
» veut faire *prisonniers* mon chef et moi. »

A ces paroles outrageantes du farouche Hagene, Théodoric commença à brandir dédaigneusement son bouclier. — Voyant ceci, Hagene se précipita, du haut de l'escalier, vers son adversaire ; et la bonne épée *Balmüng* retentit hautement sur l'armure de Théodoric.

Le chef de Vérone put remarquer alors l'humeur féroce du sanguinaire Hagene; il était bien temps de se couvrir du bouclier, pour éviter des coups perfides, et le chef des Ostrogoths savait qu'il fallait se défier du traître et farouche Hagene.

Bien fallait-il aussi se garantir de l'épée

Balmüng, cette arme si solide ! — Mais le chef de Vérone se défendait avec *adresse*; il parvint à dompter Hagene en lui faisant une large et profonde blessure.

Alors, avec un rire amer, le sire Théodoric s'écria : « Or çà, Hagene, te voilà en péril. Mais » je recevrais peu d'honneur de te faire mourir » à mes pieds; voyons si je pourrai te con- » traindre à devenir mon *prisonnier*. » Il s'y prit avec soin et courage.

La force de Théodoric était sans égale : il jeta son bouclier, il saisit Hagene dans ses bras inflexibles à l'égal du fer, et le Bourguignon, si fort, trouva enfin son vainqueur. — Le roi Gunther en conçut un chagrin démesuré.

Théodoric chargea de liens solides le sombre guerrier Hagene, et il le mena à la noble reine Chriemhild, remettant ainsi en son pouvoir le plus hardi batailleur qui eût jamais porté le glaive. — Ah ! qui pourrait dire assez la joie triomphante de Chriemhild, après ses cruels soucis !

Dans son ravissement, la femme d'Attila s'inclina profondément devant le héros de Vérone : — « Puisses-tu être toujours favorisé du ciel, » dans ton ame et dans ton corps, ô le plus vaillant des vaillants! — Tu m'as consolée de mes » longues souffrances, je te le revaudrai bien, » si la *mort* ne me surprend point. »

Théodoric répondit : « Laissez-le vivre, puissante reine ! — Le temps peut encore venir où » ses services surpasseront tout le mal qu'il vous » a fait. — Il ne doit pas porter la peine de ce » que ma force le fait ainsi paraître garrotté et » prisonnier devant vos yeux. »

Mais Chriemhild, sans écouter Théodoric, fit promptement mener Hagene dans une prison où personne ne le vit. — Gunther, ce prince illustre, s'écria : « Qu'est devenu le héros de Vé» rone? il a ruiné mes espérances. »

Théodoric alla où était le roi Gunther ; le courage de cet homme du Rhin était si téméraire, que, sans nul retardement, il s'élança à la

rencontre de son noble adversaire : le choc de leurs épées fit un bruit effroyable.

Tel fameux que fût, depuis longues années, le sire Théodoric, on est encore émerveillé, — de nos jours, — de ce qu'il put sauver sa vie de la fureur du roi du Rhin ; — car la colère du prince bourguignon se leva fougueuse et forcenée, en trouvant encore un ennemi après de si affreux tourments.

La vigueur et la bravoure de ces héros ne peuvent se comparer à nulle autre chose. — Le palais et les tours retentissaient des coups rapides qu'ils assenaient sur leurs bons casques avec leurs épées. — Ah ! le roi Gunther déployait bien toutes ses forces.

Et cependant Théodoric fut son *vainqueur*, comme celui de Hagene ; — et l'on vit ruisseler le sang de Gunther à travers sa cuirasse brisée par le glaive tranchant de Théodoric. — Néanmoins on doit avouer qu'après tant d'exploits et de fatigues, le chef du Rhin s'était défendu glorieusement.

Les mains victorieuses de Théodoric garrottèrent le héros de la Bourgogne ; hélas ! un *roi* n'aurait jamais dû porter des liens semblables ! — Mais pouvait-on *délier* Gunther et Hagene ? vraiment ils auraient attaqué alors tous les habitants du pays.

L'invincible chef de Vérone, menant Gunther par le bras, le présenta, chargé de liens, à Chriemhild. — Les frayeurs et les angoisses de la reine se dissipèrent entièrement. — Elle dit : « Seigneur Gunther, soyez le bienvenu ! »

Il dit : « Je m'inclinerais devant vous, ma » noble sœur, si votre salut était loyal et misé- » ricordieux. — Mais je sais, ô reine illustre, » que votre colère est si forte, que vous n'accor- » derez à Hagene et à moi que des saluts glacés » et trompeurs. »

Le chef de Vérone parla : « Noble femme » de roi, jamais il n'y aura de *prisonniers* aussi » renommés que les deux chevaliers que mon » bras vous a livrés. — Laissez vivre ces infor-

» tunés, ô femme royale! à cette fin que mon
» amitié leur devienne favorable. »

Elle dit que tel était son vouloir. — Et Théodoric s'éloigna en pleurant amèrement. — Ah! comme la femme d'Attila sut venger hautement ses injures! les deux guerriers d'élite en perdirent la vie.

Elle les fit enfermer soigneusement dans deux prisons séparées; hélas! ils ne se revirent *jamais*. — Et la reine, oubliant ses promesses, résolut de se venger. — « Dans ce jour, » se dit-elle, « les meurtriers de mon bien-aimé Sieg-
» fried recevront la mort. »

Elle alla où était Hagene pour lui dire des paroles haineuses : « Est-il, à cette heure, en
» votre pouvoir et volonté de me rendre tout ce
» que vous m'avez dérobé? — Ce n'est qu'à ce
» prix, sachez-le, que vous pourrez peut-être
» racheter votre vie et revoir la Bourgogne. »

Le farouche Hagene répondit : « Reine, vous
» perdez vos discours : — j'ai juré de ne mon-
» trer et de ne livrer à personne le trésor des

» Niebelüngen, tant que la vie restera encore
» à l'un de mes nobles chefs. »

Le perfide meurtrier savait bien que Chriemhild ne pouvait épargner ses jours, et ce vassal déloyal ne voulait pas que son chef reçût la liberté, quand Chriemhild serait vengée de l'assassin de Siegfried. Se peut-il voir plus noire félonie d'un guerrier envers son roi ?

« Eh bien! voici venir les dernières ven-
» geances! » s'écria la reine irritée. — Elle ordonna la mort de son frère; on trancha la tête au roi Gunther; elle saisit cette tête par les cheveux et la montra à Hagene. — Ah! quelle fut la rage du guerrier!

Le sombre assassin frémit à l'aspect de la tête de son chef. — Il dit : « Chriemhild,
» c'en est fait; tu as tout achevé selon ton vou-
» loir, et tout s'est passé exactement comme je
» l'avais prévu.

» Le voilà mort, le noble chef de la Bour-
» gogne! — et ils ont tous passé de vie à tré-

» pas : Gernot, Giselher, Dankwart et Folker.
» — Eh bien ! le trésor n'est connu que de
» Dieu et de moi, et il te sera caché à jamais,
» ô furie de l'enfer! »

Elle dit : « Vous m'avez réservé, pour tant
» d'outrages, une mauvaise réparation. — Il
» me reste, néanmoins, quelque chose que je
» prétends conserver; c'est l'*épée* de Siegfried :
» il la portait, mon gracieux bien-aimé, quand
» vous l'avez assassiné, et que je l'ai vu pour
» la dernière fois. »

Elle tira l'épée du fourreau sans que Hagene
pût l'empêcher; la femme désolée voulut finir
elle-même la vie de son ennemi; et, levant hardiment cette forte épée, elle trancha la tête à
Hagene! — Attila en fut consterné.

« O malheur! » s'écria le roi des Huns; « le
» voilà donc frappé à mort des mains d'une
» femme, le plus hardi guerrier qui jamais
» parut dans un combat, et qui jamais ne se couvrit d'un bouclier. — J'étais son ennemi,
» mais sa perte m'est rude. »

Hildebrand le vieux s'écria : « Sur mon
» ame, cette femme mourra, pour cela qu'elle
» a tué un héros. — Peu me soucie de la dé-
» tresse dans laquelle Hagene m'avait jeté et
» de tout le mal qu'il a pu me faire. Ce guer-
» rier si hardi sera vengé après sa mort. »

Furieux, Hildebrand s'élança vers Chriem-hild et porta à la reine un affreux coup d'épée. — La femme *blessée à mort* tomba sous cette blessure de la main d'Hildebrand. — Hélas! à quoi servirent les derniers cris de sa voix mourante?

Le sol était jonché de corps inanimés; et, parmi eux, on voyait *le corps brisé* de la noble reine. Attila et Théodoric se prirent à pleurer amèrement. — Force leur était bien de se lamenter sur tant de parents et d'amis morts.

Les chefs les plus illustres avaient perdu la vie; les peuples restaient muets et immobiles de douleur. — Ainsi se termina cette funeste et meurtrière *fête d'armes*. — Ainsi *l'amour* mène à sa suite le malheur.

Je ne puis vous apprendre ce qui arriva depuis, — si ce n'est qu'on vit, de toute part, les chrétiens et les païens verser des larmes abondantes. — Les femmes, les jeunes hommes et maintes belles filles regrettèrent amèrement leurs amis de cœur.

Je ne vous dirai rien de plus sur ces immenses désastres, ni sur les autres aventures des Huns. — Ceux qui furent tués alors, laissons-les reposer en paix. — Ici finit le récit merveilleux de la détresse des Niebelüngen.

NOTES

SUR LA TRENTE-NEUVIÈME AVENTURE.

(1) Trente-neuvième Aventure. Dans le manuscrit de Saint-Gall, la première ligne du premier verset de la trente-neuvième Aventure commence par un *D*. Dans cette grande lettre d'or, on a peint en miniature le buste d'une belle femme vêtue d'une robe couleur de pourpre; sa main gauche est levée en signe de commandement, et l'index de sa main droite donne aussi une indication. — Ce petit tableau est semblable à celui qui est placé dans la *première* lettre majuscule du frontispice; et ces deux portraits doivent représenter *Chriemhild* au *commencement* et à la *fin* des Niebelüngen.

(2) « *Un rocher des Vosges, Waschen-Stein.* » — Pierre, rocher, roc, près duquel les amis de Hagene sont immolés par *Walther* de l'Espagne, pendant que Hagene se repose sur son bouclier. — *Walther* est un des héros célébrés dans *la légende héroïque;* il y est sur-

nommé aussi Walther de l'*Aquitaine* (Gascogne, Vasconia), et il est roi d'une partie de la France et d'une partie de l'Espagne. Walther s'enfuit avec *Hildegunde*, en otage comme lui-même à la cour d'Attila. — A cette époque, il fut attaqué dans le *Wasgan* par les douze héros de Worms sur le Rhin, dont Gunther et Hagene faisaient partie. Il vainquit les uns et tua les autres. Hagene était resté tranquille spectateur de ce combat ; finalement, il fut aussi vaincu par *Walther*, qui lui creva un œil. Cette chronique se trouve dans le poème latin qui contient les aventures de Walther, et dans le poème de *Diet lieb* et *Bitrolf*. — D'après ces documents et plusieurs autres, on donne à Walther le surnom de *Waschen-Stein*, dans le *Rosen Garten*, le Jardin des Roses. — On trouve, dans les Vosges, une ancienne forteresse nommée *Wassein-Stein*, et une race noble qui porte le nom de *Wasichen-Stein*. »

(Glossaire du poème des Niebelüngen, publié par M. Fr. de Hagen, édition de 1820.)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES
DU DEUXIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE. — DÉTRESSE DES NIEBELUNGEN.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE), rue de l'Éperon, n° 7. (Juillet 1837.)

HISTOIRE

DE LA

PHILOSOPHIE ALLEMANDE,

DEPUIS LEIBNITZ JUSQU'A HEGEL,

Par le baron **BARCHOU DE PENHOËN**.

2 gros volumes in-8°. — Prix, 15 fr.

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE de M. le baron Barchou de Penhoën est un livre grave, sérieux, instructif, résultat de longues études, de consciencieuses méditations : nous nous abstiendrons d'en faire ici un éloge qui nous siérait mal, ou de répéter celui des principaux critiques allemands et français sur lui; cependant nous croyons convenable et utile de dire, en peu de mots, ce qui place ce livre en dehors des autres publications dues à la presse française.

D'abord nous nous permettrons de mettre en avant, comme un fait incontestable, selon nous, que l'histoire de la philosophie d'un peuple est nécessairement l'histoire de son intelligence arrivée à son apogée. En effet, le cours des études classiques n'est qu'une imitation, qu'une reproduction des diverses phases par lesquelles passe la civilisation des nations. La philosophie est le résumé de toutes les connaissances acquises; et la lumière dont elle brille se reflète sur le passé.

Si ce qui précède est vrai pour toutes les nations qui se sont adonnées à l'étude de la philosophie, cela est encore d'une vérité évidente, appliqué à la nation allemande, car le besoin de la philosophie est devenu, pour ainsi dire, une partie intégrante de son état normal. L'antiquité a eu ses philosophes, ses systèmes de philosophie. Ces systèmes ont varié à l'infini; des bancs de l'école grecque ils ont passé sur les bancs de l'école romaine. Après bien des siècles, les livres d'Aristote conservés, les livres de Platon, miraculeusement retrouvés, les ont ravivés dans les écoles modernes, à mesure que les générations ont marché dans les voies de la civilisation; mais l'Europe nouvelle, avant Descartes, n'eut point, à proprement parler, de philosophie à elle; tout, jusqu'à lui, était, comme on le dit vulgairement, renouvelé des Grecs. Avec le dogme consolateur de l'immortalité de l'ame,

on se traînait sur des conceptions sublimes pour le temps où elles furent enfantées, mais qui ne portaient point en elles la croyance à la vie éternelle révélée par le christianisme. Il y eut donc des ergoteurs, des scolastiques plus ou moins éloquents, mais pas un philosophe dont la philosophie fût appropriée aux nécessités du monde moderne. On vit, au contraire, et surtout dans le dernier siècle, des hommes usurper le titre de philosophes, ne pas comprendre que la philosophie résulte des deux natures de l'homme, que son but, sa mission est de faire céder sa nature matérielle à sa nature intellectuelle, ou, tout au moins, de se placer entre elles comme un moyen de conciliation; ces prétendus philosophes s'efforçaient d'immoler le spiritualisme à la matière; et de là naquit ce qu'il y a de plus hideux dans le monde, l'athéisme.

La philosophie allemande sut se préserver de cette contagion. Leibnitz s'emparant, vers la fin du dix-septième siècle, de l'idéalisme apparu à Descartes et adopté par Malebranche, devint le fondateur de cette belle philosophie allemande qui ne foule aux pieds aucun dogme, et marche en s'appuyant sur les croyances religieuses, bien loin de chercher à les combattre. Ce fut une admirable révolution dans l'esprit humain, révolution qui s'accomplit sans efforts, sans secousses, mais non sans controverse. Elle creusa son lit en Allemagne, et, durant un siècle environ, elle y pénétra dans le sol, sans toutefois sortir de son vaste berceau. Ce mouvement concentré, cette marche toujours progressive, quoique enfermée dans un cercle vaste mais borné, offrent une étude des plus utiles, des plus attachantes, et c'est cette étude que présente, pour ainsi dire, toute faite *l'histoire de la Philosophie allemande.* A toutes les époques, un pareil ouvrage aurait, sans doute, mérité l'attention de tous les savants; mais ce n'est que depuis un petit nombre d'années, il faut bien l'avouer, qu'il a acquis le droit de bourgeoisie en France; la ligne du Rhin n'est plus, grâce à Dieu, une ligne de douane contre l'introduction des idées d'une rive à l'autre. M. le baron de Penhoën sera compris et lu en France autant, peut-être, qu'en Allemagne, et nous croyons à la réalisation du vœu qu'il forme dans un de ses chapitres, de voir son livre devenir un point de contact entre les deux nations.

Nous n'ajouterons qu'un mot, qu'on pardonnera à la vanité française, c'est que, comme l'auteur l'avoue, peut-être sans Descartes Leibnitz n'eût-il point existé, et dès lors il nous est permis d'adopter la philosophie allemande comme une plante qui germa en France, mais n'y fut point cultivée, et qu'on lui rend aujourd'hui dans tout l'éclat de sa féconde maturité.